

II^e PARTIE

SITES ET PEUPLADES



CHAPITRE I

LES PRINCIPAUX SITES TOURISTIQUES

CHAPITRE II

QUELQUES PEUPLADES INTERESSANTES

1. LES PRINCIPAUX SITES TOURISTIQUES.

N. B. - Il nous a paru opportun, afin d'alléger les itinéraires, de donner dans cette partie un aperçu des sites et des peuplades pouvant intéresser les voyageurs. D'autre part, en consultant les divers chapitres, les touristes pourront choisir les régions qui semblent les plus aptes à satisfaire le but de leur voyage et leur curiosité.

Ce n'est pas dans la partie centrale du Congo, pays plat, marécageux et couvert de forêts, ayant remplacé l'ancienne mer intérieure, qu'il faut s'attendre à trouver des sites justifiant des déplacements longs et coûteux. La cuvette, comme nous continuerons de l'appeler, ne peut que tenter les botanistes et les ethnographes.

Seuls, les rebords de cette cuvette, étagée en gradins, offrent le spectacle de rivières dévalant des divers étages en formant chutes et cascades attrayantes, de vallées profondes creusées par ces voies d'eau et de monts sauvages ou couverts de gras pâturages.

L'Est du Congo surtout offre aux touristes la merveilleuse dépression du graben enchâssé entre deux rangées de hautes montagnes et coupé en son milieu par l'imposante chaîne des Virunga où huit grands volcans, dont deux encore en activité, se dressent, imposants, entourés de centaines de petits cratères qui donnent une idée des bouleversements qu'a subis l'Ufumbiro durant de nombreux siècles ; au fond de ce graben scintillent toute une série de lacs reliés entre eux par des plaines souvent giboyeuses où la faune très intéressante du centre Africain a été préservée de la destruction par la création des Parcs Nationaux.

C'est par cette région de l'Est à laquelle nous associerons la Province Orientale que nous commencerons notre exposé.

PROVINCE ORIENTALE - KIVU - RUANDA-URUNDI

PROVINCE ORIENTALE.

Du point de vue touristique, c'est le Nord-Est de la Province qui, avec ses hauts plateaux bordant le lac Albert, est la continuation des enchantements du graben; ces plateaux peuvent être comparés à ceux du Kivu et du Ruanda-Urundi et les rivières appartenant au bassin du Nil dégringolent vers la plaine du lac Albert en cascades impressionnantes.

Au nord, le rebord de la cuvette formé par un faible seuil couvert de savane est peu pittoresque; cependant, du dernier étage

du rebord, les rivières déjà grossies tombent dans la cuvette par de magnifiques chutes comme celles du Nepoko au sud de Medje et de l'Ituri à Panga.

Au sud et au sud-ouest, c'est la forêt équatoriale semblable à celles de l'Equateur et du Sankuru et ce sont les populations indigènes qui en constituent le grand attrait comme d'ailleurs partout dans cette province.

Les Pêcheries Wagenia à Stanleyville.

Le village des pêcheurs Wagenia se trouve en amont de la ville sur la rive droite du fleuve. Ces Wagenia exploitent des pêcheries audacieusement installées dans les rapides du fleuve. La plus curieuse se trouve à la septième cataracte, dans un étranglement du fleuve Congo, où celui-ci comprend un seuil de 3 m à travers trois îlots rocheux et l'île de Kisangani sur laquelle fut construite la première station qui a donné son nom indigène à Stanleyville. Au cours de la saison sèche, les pêcheurs Wagenia plantent, dans les rapides, un échafaudage de perches entre les roches et les blocs arrondis, percés de trous. Ces perches sont reliées entre elles par de fortes traverses solidement fixées au moyen de lianes. Des lianes servent également de tendeurs ou d'attaches pour les nasses, toujours placées dans les eaux bouillonnantes. Le spectacle audacieux des pirogues qui vont relever les nasses en plein rapide est magnifique. En dehors des périodes propices à la pêche, ces nasses qui mesurent jusque deux fois la hauteur d'un homme, sont suspendues par la pointe aux perches de la pêcherie. Pour arriver au village des Wagenia, près des rapides grouillants de vie, on traverse les *villages* bien caractéristiques des *Arabisés* et des *Lokele*.

Les Chutes de la Tshopo.

Deux routes automobiles conduisent aux belles chutes de la rivière Tshopo, affluent de la Lindi: l'une traverse la cité indigène, appelée ici comme ailleurs le «Belge», l'autre est la route de Buta; elles sont reliées par une transversale desservant le lotissement de la Société Immobilière de la Tshopo. Il existe deux chutes, l'une de 2 à 3 m seulement et l'autre, la grande chute, où la rivière fait un saut impressionnant.

Un pont Bailey enjambe la rivière au-dessus de la grande chute. Une centrale hydro-électrique et une station d'épuration d'eau sont construites légèrement en aval.

Le site de Wanie Rukula.

Situé à 64 km de Stanleyville sur la route de Lubutu, il mérite une promenade pour ceux qui séjournent suffisamment longtemps au chef-lieu de la Province. Une presqu'île s'avance dans le Lualaba et du haut de celle-ci, la vue est superbe sur le fleuve et ses rapides.

Il est possible d'effectuer en pirogue une promenade sur le fleuve et de visiter les grottes calcaires. La pirogue, propulsée par une vingtaine de pagayeurs dont le chant sera scandé par le tam-tam, remontera et descendra les rapides si les touristes le désirent.

Il sera parfois possible de se procurer des grosses crevettes « Kosakosa » pêchées dans les ruisseaux voisins et d'agrémenter ainsi le pique-nique.

Au retour, si demande en a été faite lors du passage à l'aller, on peut, à Madula (22 km de Stanleyville), assister à de caractéristiques danses indigènes avec féticheurs.

Yangambi et l'Inéac.

Yangambi est le siège de la Direction générale de l'Inéac.

On ne peut assez recommander à tous les voyageurs, touristes, savants et étudiants, la visite de la station de Yangambi, la plus importante du Congo et même de toute l'Afrique au point de vue des recherches scientifiques. On y trouve un « Guest-House » confortable.

On y accède, au départ de Stanleyville, soit par bateau, soit par route (104 km).

Inéac (Institut National pour l'Etude Agronomique du Congo Belge). Cette institution de recherches et d'étude, créée par arrêté royal du 22-12-1933, a pour but de promouvoir le développement scientifique de l'agriculture au Congo Belge.

Elle exerce les attributions suivantes: administration de stations de recherches dont la gestion lui est confiée par le Ministère des Colonies; organisation de missions d'études agronomiques et formation d'experts et de spécialistes; recherches, études, expérimentations et tous travaux se rapportant à son objet.

L'Inéac s'applique à l'étude systématique et approfondie des facteurs qui régissent la production agricole, à l'application des données de ses recherches en vue de l'amélioration des plantes et des techniques culturales, à l'expérimentation des cultures dans les diverses conditions

climatériques de la Colonie et permettant d'apprécier les possibilités économiques.

Le centre principal de recherches, situé à Yangambi, comprend:

1) La section des recherches groupant les divisions de botanique, de physiologie, de phytopathologie, de sylviculture, de climatologie, d'agrologie, de technologie, de génétique et d'hydrobiologie;

2) la section des recherches agronomiques qui a dans ses attributions l'amélioration des plantes cultivées et l'expérimentation des techniques culturales. Des divisions agronomiques spécialisées étudient l'élaeis, l'hévéa, le caféier, le cacaoyer et les plantes vivrières.

Yangambi possède un jardin botanique d'une incomparable richesse, un herbarium, des laboratoires, etc. La Division « Botanique » se charge de l'envoi de matériel d'étude aux institutions scientifiques de la Métropole.

En dehors de Yangambi, l'Inéac possède, pour ses recherches, ses essais, ses applications, ses expérimentations, un important réseau de stations réparties dans toute la Colonie et des réserves de flore évaluées à quelque 230.000 ha: *Eala*, près de Coquilhatville, jardin botanique et d'essai; *Bambesa* dans l'Uele (coton); *Gandajika* au Lomami (coton); *Mulungu Tshibinda* au Kivu (café, thé, quin-quina, aleurites, pyrèthre, cultures vivrières, etc., et laboratoire); *Gazi* (hévéa, cacaoyer, palmier); *Lula* près de Stanleyville (café, hévéa); *Barumbu* (palmier, hévéa, cacaoyer); *Bongabo* et *Mukumari* (hévéa); *Nioka* dans l'Ituri (café, thé, pyrèthre, quinquina, aleurites, plantes à parfum, cultures vivrières, élevage); *Mont Hawa* dans l'Ituri (apiculture et sériciculture); *Vuazi* dans le Bas-Congo (production fruitière); *Konde* au Mayumbe (caféier, cacaoyer, hévéa); *Boketa* dans l'Ubangi; *Lubarika* au Kivu; *Gimbi* et *Keyberg* près d'Elisa-bethville (pour l'agriculture européenne et indigène au Katanga); *Rubona* et *Nyamyaga* au Ruanda et *Kisosi* dans l'Urundi.

La station de l'Epulu.

Station de capture des okapis et groupes d'éléphants domestiqués.

Au km 456 de la route Stanleyville-Ituri, se trouve, sur la rive droite de l'Epulu, la station de capture des okapis installée dans un cadre très pittoresque le long de la rivière, très jolie en cet endroit. Elle possède un parc à okapis où ces animaux, que l'on ne trouve qu'au Congo, sont rassemblés au nombre d'une trentaine. Le zoo possède aussi d'autres espèces de bêtes de la forêt dont singes, buffle, lion, crocos, etc. Un groupe d'éléphants domestiqués est attaché

à la station et vers 17 h on assiste à leur bain près du pont enjambant la rivière.

L'hôtel du « Domaine des Okapis » dispose d'une barque à moteur pour effectuer des promenades sur la rivière.

Une autre attraction de la station, les pygmées. Ces négrilles ne sont nullement farouches, ils travaillent à l'hôtel et celui-ci, moyennant 1.000 francs par groupe de touristes, organise des visites dans des villages pygmées et des danses de ces nains.

On peut aussi en voir quelques familles dans l'ancien camp Putnam situé à 1 km environ de l'hôtel.

Les pygmées se laisseront photographier à volonté mais sont terriblement mendiants.

Tribunaux et villages aux huttes décorées des environs de Paulis.

Sur la route de Wamba-Paulis, à Vube, 71 km avant Paulis, on ne peut manquer de visiter le tribunal indigène des Mayogo Mangaie décoré de jolies fresques polychromes.

A 4 km de Paulis, à Matari, tribunal également décoré de la tribu des Mayogo Mabomio.

Mais c'est à Niangara que se trouve le plus beau spécimen de ces tribunaux couverts de décorations polychromes. Plusieurs villages de la région possèdent également des habitations décorées des mêmes fresques.

Gangala na Bodio.

Station de domestication des éléphants à 76 km de Dungu, sur la route de Faradje; à Wando, il faut obliquer à gauche pour atteindre, après 7 km, Gangala na Bodio.

La station de Gangala na Bodio date de 1927. C'est l'unique localité qui ait connu une expérience de dressage de l'éléphant d'Afrique. Aucune tentative n'avait d'ailleurs été faite en ce sens depuis Hannibal, pour autant que les éléphants d'Hannibal aient été africains. C'est au roi Léopold II que l'on doit l'idée de cette domestication dans le but d'utiliser, pour les transports, ces animaux que la morsure des mouches tsé-tsé n'affecte pas. En 1879, un convoi de quatre éléphants des Indes débarquait à Dar-es-Salaam. Ils devaient servir à dresser ceux que l'on capturerait au Congo. En moins d'un an, tous étaient morts. En 1900, le Roi chargea le Commandant Laplume

d'entreprendre des essais de capture et d'organiser le dressage des éléphants. Ces essais débutèrent à Api.

Pour la *capture*, on emploie, depuis 1910, le système suivant: une équipe de chasseurs, commandée par un Européen à cheval, repère, dans un troupeau d'éléphants sauvages, un éléphant sevré atteignant 1 m 50 à 1 m 80. Il est approché contre le vent, poursuivi et attaché à un arbre à l'aide de cordes bien solides. On éloigne les éléphants adultes et la mère à coups de fusils. Des éléphants dressés, appelés «moniteurs», sont alors amenés et l'animal capturé est attaché à l'un d'eux et amené à la ferme. Les chasseurs sont soumis à un entraînement intensif pour éviter tout accident au cours de ces chasses.

Dressage. L'approvisionnement et le dressage durent de 10 à 12 mois. L'approvisionnement est la tâche la plus délicate. L'éléphant doit d'abord supporter l'approche de l'homme et en particulier de celui qui deviendra son cornac (méthode indienne); régulièrement, matin et soir, un groupe d'hommes l'entoure et chante un chœur traditionnel tandis qu'il se bouchonne, flatte et gave de friandises, telles que: patates douces, cannes à sucre, ananas, bananes. Il apprend d'abord à se lever et à se coucher au commandement. Enfin, un jour, on le monte pendant quelques instants, puis pendant un laps de temps de plus en plus long, tandis qu'il a les jambes attachées. Pour la promenade, il est couplé à un «moniteur».

Après 10 mois, vient le dressage proprement dit qui consiste à lui apprendre son travail et particulièrement celui qui concerne la traction; l'effort demandé est toujours progressif. L'éléphant dressé est capable de traîner 400 kg, de tirer des charrues à 2 et même à 3 socs, de transporter des souches déracinées.

Bien dressés, ils peuvent travailler 5 à 6 h par jour, le matin. Ils sont très sensibles à l'ardeur du soleil. On peut considérer l'éléphant africain comme docile, intelligent, mais timide et impressionnable. Il ne doit pas être effrayé par surprise, ni mené trop rudement.

En 1902, le Commandant Laplume avait réussi à dresser trois éléphants. En 1907, la station en comptait 55. A partir de 1927, le Gouvernement commença à louer des éléments dressés. De 1942 à 1944, le nombre de pachydermes sous contrôle de l'Etat était d'environ 70, dont 20 à 30 étaient réservés à la location. En 1944, il y avait à Gangala na Bodio 15 éléphants moniteurs dont 1 capturé en 1902 et 17 en cours de dressage. En 1944 on captura 25 jeunes éléphants: en 1945, 40 et au début de 1946, 29. Contrairement à

la croyance courante sur l'inaptitude de l'éléphant à se reproduire en captivité, on a enregistré plusieurs naissances à Gangala na Bodio.

Le lac Albert, les plateaux à l'ouest du lac et la basse Semliki.

Lorsqu'on parle des régions touristiques de l'Est du Congo, on semble souvent ignorer le lac Albert et l'intéressante région montagneuse qui le borde à l'ouest. On ne doit cependant pas sous-estimer les beautés naturelles qu'elle recèle et qui sont si peu connues parce que le voyageur se contente de suivre la route d'intérêt général Bunia-Djugu -Nioka. Cependant les voies de communications ne manquent pas qui devraient engager le touriste à longer la crête du massif qui borde le lac. Il lui suffirait, au départ de Bunia, de quitter la route principale à Tshuru, et de gagner Mahagi par Lodjo, Blukwa et Kwandrumba et de rentrer par Nioka, Fataki et Djugu.

L'altitude de la dorsale du lac Albert dont la moyenne oscille autour de 2.000 m a des sommets qui culminent à 2.450 m dominant le plan d'eau du lac qui s'étend à la cote de 618 m. Les montagnes tombent presque à pic dans le lac ou dans la petite plaine qui le borde. Au flanc de ce véritable rempart, les rivières ont creusé des brèches très profondes d'où elles tombent en cascades, voire en chutes verticales, comme l'Aï près de Lodjo, d'une hauteur de 400 m, la Gety (plus au sud) de 100 m, la Sinde plongeant dans des gorges chaotiques où les rochers façonnés par l'eau prennent les formes les plus dantesques. Plus à l'intérieur, les 3 chutes de la Tse sont aussi remarquables.

Les îlots de forêt ombrophile qui couvrent les hauts sommets offrent une belle variété de plantes dont certaines présentent des analogies avec celles de nos régions européennes.

Les paysages découverts de certains sommets sont, par temps clair, de toute beauté : ce sont, à l'Est, les plaines bordant le Bahr-el-Djebel (Nil blanc) et l'Unyoro et à l'Ouest, la grande forêt équatoriale.

Le Lac : Au pied de la muraille que forme, vers l'Ouest, le plateau dont il est question plus haut, s'étend le lac Albert d'une superficie de 5.600 km² et situé à la cote 618 m. Ce lac est mentionné sur les cartes de Ptolémée comme étant la source occidentale du Nil.

Les chutes Murchison (au N.-E. du lac) par où se déversent les eaux du Nil Victoria qui alimentent le lac Albert au Nord, et



Ituri. - Dans la forêt de l'Ituri, près des monts Hoyo.





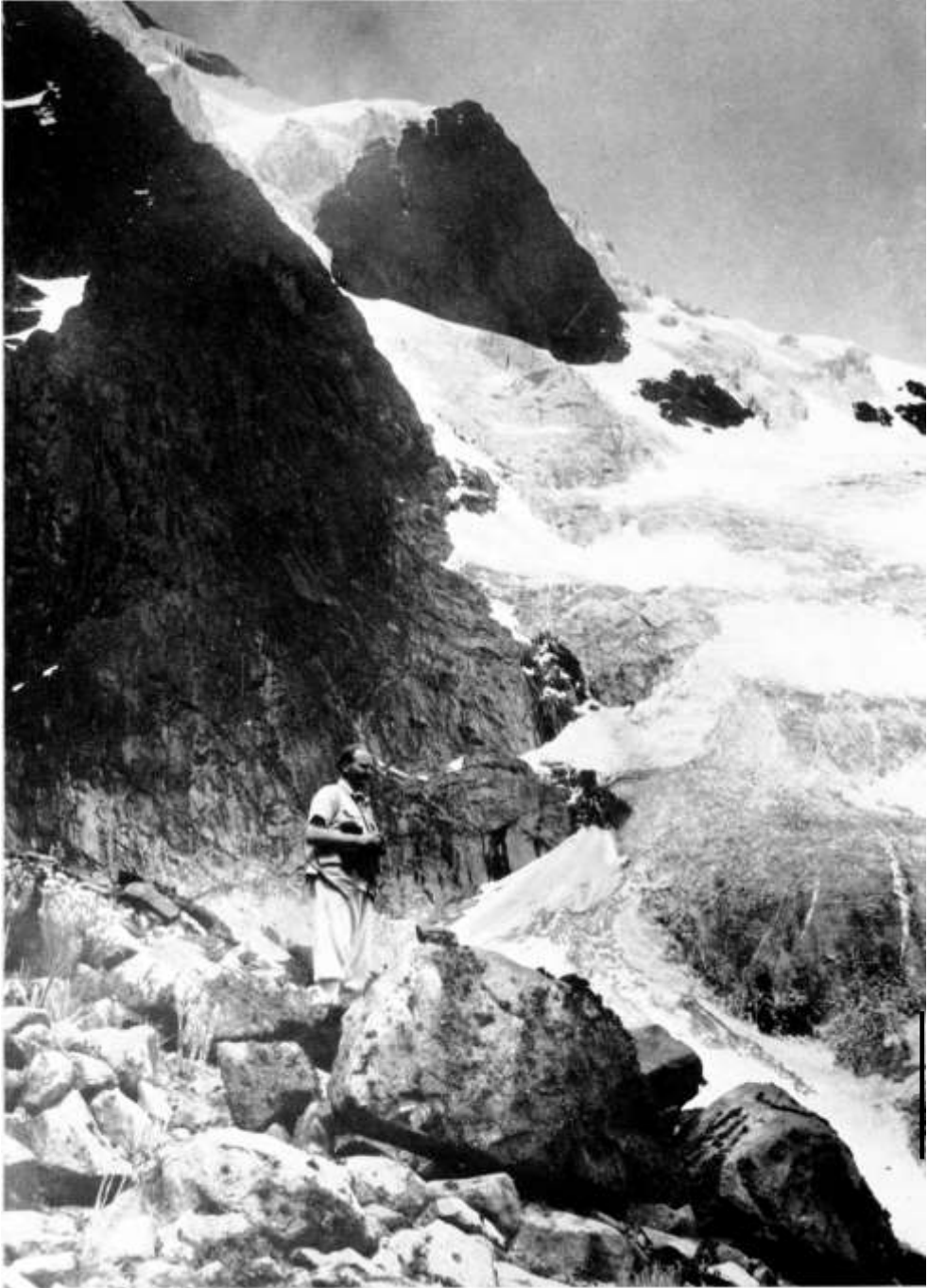
Kivu -
Ruwenzori. -

*Bruyères
arborescentes
aux abords du
« Camp des
bouteilles ».*



Kivu -
Ruwenzori. -

*Le Lac
Speke.*



Kivu - Ruwenzori. - *Le glacier Stanley.*

qui prennent, à partir de ce lac, le nom de Nil blanc ou Bahr-el-Djebel semblent avoir été connues dès le Moyen-Age. Cependant, ce ne fut qu'en 1864 que Samuel Baker remontant le Nil révéla à l'Europe l'existence du lac Albert.

En 1877, Mason Bey entreprit le premier voyage de circumnavigation et découvrit la Semliki. Mais ce ne fut qu'après 1877, grâce à Stanley, qu'on en eut une idée exacte. Stanley, sollicité par diverses sociétés de géographie, avait organisé une expédition dans le but de retrouver Emin Pacha (de son vrai nom Edouard Schnitzer) administrateur égyptien de la province « Equatoria » coupé de l'Egypte par la révolte du Mahdi, dont les bandes, après avoir assassiné à Khartoum le général anglais Gordon Pacha, étaient maîtresses de tout le Soudan. Emin avait établi deux postes sur le lac Albert, l'un à Tougourou, près de Mahagi-port, l'autre à M'Soua près du delta de la Kakoi. Stanley campa à Kavalli, près de Bogoro, en haut de l'escarpement du même nom, de décembre 1887 à mai 1889.

Il était parti de Yambuya, point terminus de la navigation sur l'Aruwimi et, à travers la grande forêt, avait gagné le N.-E.

C'est de Kavalli qu'il aperçut, en mai 1888, le massif du Ruwen-zori et les glaciers qui en couvrent les sommets, ce qui le détermina à tenter, en compagnie d'Emin, la reconnaissance de la région méridionale du lac.

Le lac Albert est l'un des plus poissonneux de l'Afrique et la pêche sportive à la perche du Nil (« Nile perch » des Anglais, « Capitaine » des coloniaux belges et « Sangala » des indigènes) peut y être pratiquée.

Le record actuel, détenu par un Anglais de la côte orientale du lac, est un spécimen du poids de 250 lbs.

A 5 km au nord de Kasenyi, près de Nana, la firme Semliki Safaris possède un étang de 21 ha où elle fait l'élevage des crocodiles; il est situé à côté de son Guest-House.

Une excursion en barque à moteur permet de contempler les murailles du massif ouest, ses cascades et ses chutes, de visiter le delta de la Semliki dont les roseaux grouillent de crocodiles et d'hippopotames et même de remonter la Semliki durant 2 jours.

Le sud de la plaine du lac et les bords de la Semliki sont l'habitat d'éléphants gros porteurs d'ivoire, de buffles, d'antilopes diverses, d'hippopotames, de crocodiles et même de lions. Le domaine de chasse des Watalinga est à 3 étapes au sud de Kasenyi.

Des excursions peuvent aussi être organisées soit en barque à moteur soit en auto jusqu'aux chutes Murchison et au parc du même nom.

Ces chutes, déversoirs du Nil Victoria vers la plaine et le nord du lac Albert, sont de toute beauté. Le Nil Victoria se précipite par une sorte d'écluse de 50 m de large et de 30 à 35 m de haut entre des rochers boisés s'élevant à une centaine de mètres. Samuel Baker qui a baptisé la chute du nom de Murchison, en l'honneur de l'illustre président de la Société de Géographie, en parle comme de la plus grande cataracte du Nil et comme du site le plus extraordinaire de tout le cours du fleuve. Le voyage vers les chutes se fait à travers le Murchison's Falls National Park, où l'on rencontre buffles, éléphants, antilopes de toutes espèces, rhinocéros et oiseaux divers ; hippopotames et crocodiles y sont amplement représentés.

A Paraa, dans le Murchison's Falls National Park, un « Guest- House » (lodge) a été aménagé pour loger une vingtaine de personnes et un restaurant y a été annexé prix de la pension, 38 sh par jour et par personne.

Semliki Safaris de Kasenyi et l'hôtel Lagora de Bogoro organisent les excursions en canot sur le lacet la Semliki, les grandes chasses et les excursions en voiture dans l'Ituri. L'agence « Voyages Lac Albert » de Bunia organise aussi les chasses et les excursions notamment celle des Murchison's Falls (voiture).

Les chutes de la rivière Tse en territoire de Djugu.

Pour y parvenir, on prendra, à Djugu, la direction de Longo (9 km).

On peut aussi s'y rendre au départ de Nioka vers Dhera et Djugu en prenant, à la bifurcation de Dhera, la route de Fataki et de Longo.

A Longo, il faut se diriger vers Petro, sur la voie de Dutsi. C'est à 4 km de Longo, environ 200 m avant le pont de la Tse, qu'un poteau indicateur signale les chutes. Aux plantations de Petro on pourra obtenir un guide indigène.

En partant du poteau indicateur, il faut suivre un sentier qui, après 150 m, descend dans un gouffre où l'on voit la *première* chute. En continuant par une piste secondaire, on atteint, après 350 m, la *deuxième* chute. La *troisième* chute se trouve 500 m plus loin.

Si, de ce dernier point, on grimpe sur une roche, on peut jouir

d'un superbe point de vue et embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des 3 chutes qui présentent une dénivellation de 250 à 300 m. Cette visite dure une heure.

La forêt de l'Ituri et les grottes du Mont Hoyo.

De nombreux voyageurs étrangers se sont, non sans raison, extasiés sur la beauté et la grandeur de ce qu'ils ont appelé la forêt de l'Ituri. Plusieurs missions scientifiques et cinématographiques s'y sont arrêtées et ont contribué à la faire connaître. Cette forêt commence à une vingtaine de km à l'ouest d'Irumu; elle est presque inhabitée (si ce n'est le long des routes), dans le triangle formé par les trois voies Irumu-Beni, Irumu-Nia Nia, et Beni-Mambasa. Très dense, avec ses frondaisons majestueuses, elle est restée intacte dans ce triangle.

On y voit des arbres énormes atteignant jusqu'à 40 m de haut, la moyenne étant de 20 à 25 m environ. Nombreux sont ces géants qui, frappés par la foudre, élèvent encore leurs bras décharnés au-dessus des frondaisons voisines. Le long des chemins, la forêt n'est interrompue que par les plantations indigènes de bananiers, manioc et riz, au milieu desquelles on aperçoit les souches d'arbres coupés à 2 et 3 m du sol.

La sylve est l'habitat des pygmées qui y ont trouvé un merveilleux terrain de chasse: éléphants, buffles, okapis, bongo, antilopes de forêt rousses et bleues, phacochères, singes de toute espèce. Il n'est pas rare, la nuit, de se trouver brusquement en face d'un troupeau d'éléphants ou de buffles désertant les sentiers de la forêt pour la grande route tracée par l'homme.

Au nord de l'itinéraire Irumu-Nia Nia, c'est toujours la même masse forestière jusque vers Gombari et Andudu. Mêmes indigènes, groupements identiques de pygmées purs et faune toujours semblable, mais dont jamais le regard ne se fatigue.

Les Bambuba que l'on surprend au nord de Beni et les Walese qui, depuis les villages Bambuba jusqu'au sud de Gombari, occupent cette forêt sont une des plus vieilles races ayant peuplé le centre africain. Certains voudraient voir en eux les descendants des derniers Néolithiques.

Les groupements pygmées, qui errent dans ce pays couvert, sont purs et c'est un des rares endroits où ils ont gardé leur caractère, leur ancien mode d'existence et leurs coutumes: la grande forêt intacte les a préservés de l'asservissement ou du métissage et les a conservés tels qu'ils étaient, il y a des siècles.

Quant aux okapis et aux grosses antilopes « bongo » (antilopes rousses à rayures blanches avec la peau desquelles les *chefs* se font des ceintures) il n'est possible, ces animaux étant très farouches, d'en apercevoir qu'après un séjour prolongé en forêt et si l'on est accompagné de pygmées.

Le Mont Hoyo et ses grottes (homas).

A hauteur du km 113 de la route de Beni à Irumu, un tronçon de 13 ½ km conduit à l'Est, à travers la forêt, vers le Mont Hoyo, petit massif de 12 km de long sur 6 km de large et 500 m environ de haut. Celui-ci comporte un grand nombre de grottes que les indigènes Walese désignent sous le nom de « Homa » d'où le nom de *Mont Homa* qui lui est souvent donné. Il vaut cependant mieux lui conserver son nom de *Mont Hoyo* à moins qu'on ne dise « *Mont des Homas* ».

La découverte des premières grottes remonte à quelque 25 ans; elles ne furent étudiées, pour la première fois, dans leur remarquable ensemble qu'en 1943 par l'ingénieur géologue *Ruscart*, prospecteur au service du Syndicat d'Etudes du N.-E. congolais. C'est ce technicien qui signala l'importance des gisements de guano tapissant les nombreuses grottes. Un premier dépôt, celui de l'Atshobaki, avait été révélé, en 1941, par le Comité National du Kivu mais il n'avait pas fait l'objet de recherches plus approfondies. Le massif du Hoyo est formé, de la cote 1.000 à la cote 1.130, de grès gris ou rougeâtres; de la cote 1.130 à la cote 1.345 de dolomies diverses; plus haut, de bancs de schistes très laminés et minces; enfin, au sommet, de grès et, dans les parties les plus élevées (1.450 m), de dolomies bleues.

Le Mont Hoyo se profile en dôme au milieu d'une petite savane; à l'Ouest, il présente un véritable rempart de gisements calcaro-dolomitiques fort bien cachés par la forêt, les lianes et les mousses. Les grands plateaux proches paraissent très fertiles et sont l'habitat de plusieurs troupes d'éléphants. Les grottes, qui se répartissent sur toute la périphérie et à mi-flanc du massif, principalement aux étages 1.100 et 1.200, sont la conséquence d'une érosion souterraine. Jusqu'à ce jour, 26 grottes principales réparties en douze groupes ont été mises à jour, mais il en reste un certain nombre non encore bien explorées et non accessibles au public; il est possible que de nouvelles découvertes soient faites, le mont Hoyo étant une véritable éponge.

Certaines de ces anfractuosités sont remplies d'une couche de guano (de chauve-souris) d'une épaisseur d'environ 12 m; toutes en con-

tiennent une quantité plus ou moins grande. On estime la réserve d'engrais à environ 30.000 t; toutefois une estimation plus exacte reste à établir. L'ensemble des monts du Hoyo (alt. 1.300 à 1.500 m) représente une valeur touristique de premier ordre. Il est parcouru par de très nombreux ruisseaux et ruisselets à thalweg très encaissé, dont le cours est entrecoupé de chutes remarquables et de passages souterrains. La forêt voisine groupe des arbres admirables, véritables géants, dont la hauteur moyenne s'établit à près de 22 m; les arbres de 40 m de haut ne sont pas rares.

Les grottes ont été et sont encore le refuge temporaire d'animaux tels que l'okapi, le phacochère, le porc-épic, le pangolin, le chimpanzé, etc.

Les indigènes, toujours impressionnés par les grands phénomènes de la nature, racontent des choses fantastiques au sujet de certains génies et animaux qui les hanteraient. Leur présence supposée suscite chez les Noirs une véritable terreur qui se traduit par un refus formel d'assistance au voyageur. Le « Grand Homa » leur a servi de refuge pendant les razzias des Arabes. Mais ils ont toujours caché l'existence de ces cavernes. Les ouvertures en étant la plupart du temps obstruées par des éboulis, une végétation très dense et un enchevêtrement de lianes, il n'est pas étonnant que ces grottes soient restées si longtemps inexplorées... Des visiteurs en ont décrit, avec un enthousiasme justifié, la beauté grandiose qui dépasserait celle des sites de Han et de Remouchamps en Belgique, lesquels provoquent cependant un incessant mouvement de tourisme.

Le Mont Hoyo ou Mont des Homas est classé comme réserve géologique et forestière. Voici les notes empruntées à Monsieur Ruscart au sujet des douze groupes de grottes.

I. — *Matetu* (alt. 1.280 m) grotte « Ecurie ». Abondance d'excréments d'okapis. Pas de circulation d'eau à l'intérieur. Couloirs obstrués par des couches de guano de chauve-souris.

II. — *Buhova* (alt. 1.200 m) ou grotte « Ossuaire d'okapis ». Puits vertical dangereux au bout de l'allée principale; rivière dans le fond; circulation d'eau souterraine.

III. — Bertha — Ikolongi — Lisette — Yvonne.

a) *Bertha* (alt. 1.150 m) de toute beauté quoique petite; possibilité d'un étage inférieur à 1.130 m. Habitat de l'okapi. Splendides stalagmites et stalactites (baldaquins, draperies, jeux d'orgues, fils de plafonds, chaire de vérité, etc.).

b) *Ikolongi* (alt. 1.215 m). Gros monolithes de blocs errati-

ques ; descente dans la caverne obstruée; hauteur probable 85 m.

c) et d) *Lisette* et *Yvonne* (alt. 1.170 m) grosses masses peu homogènes; éboulis partout.

IV. — *Atshobaki* et *Isaka* (alt. 1.135 et 1.140 m). Atshobaki ou Grand Homa, huit entrées dont 3 puits. Un menu filet d'eau le traverse partiellement; passages souterrains, cours et halls se succédant; sortie imposante sur dôme. Au fond, autel, belles colonnettes, statuettes. Phénomènes de résurgence au fond d'un grand portique. Repaire des chimpanzés.

V. — *Marie-Thérèse* — *Marie-josé* — *Renée*.

Massif très important au niveau 1.130 m. La salle de 74 m 50 de long, la plus grande découverte de 1944, est d'une saisissante simplicité; deux colonnes toutes blanches finement ciselées (Adam et Eve) en sont les seuls ornements. Au N.-E. à côté d'une fissure, grande oubliette. Les bouveaux de jonction ont établi une circulation d'air très appréciable. Près du dôme ouest, vue superbe sur la grande forêt de l'Ituri; gisements de guano très importants.

VI. — *Manzenzele* — *Kikwassa* (alt. 1.130 m).

Une forêt de monolithes et d'éboulis sépare le VI du V. Le « Homa » de Manzenzele comprend le lit chaotique, la grande grotte où circula jadis un bras de la rivière Manzenzele, une série de trois grottes où passe actuellement le ruisseau sauvage. Chapelles, draperies, grosses stalagmites, colonnettes, gouffres frangés et stalactites. Ensemble fort beau et impressionnant.

VII. — *Sagasaga* (1.160 m) — *Talatala* (1.170 m) — *Matetu* (1.160 m) et *Matata* (1.160 m).

A Sagasaga l'eau de la petite rivière Saga tombe de près de 25 m de haut, au fond d'une salle saccagée et disparaît pour ne réparaître nulle part. Plusieurs galeries. Beaux cristaux de calcite; souterrains reconnus sur 134 m.

VIII. — *Yolohafiri* (1.030 m).

Bloc compact sauvage, de toute beauté. Le gisement (d'amont vers l'aval) débute par un banc dolomitique traversant la rivière Isehe d'où l'eau tombe verticalement d'une hauteur de 25 m, au milieu d'un décor impressionnant. Au fond: véritable cirque entouré de murs presque verticaux, gros éboulis partout; la rivière se fraie un chemin à gauche et à droite et disparaît brusquement; l'ensemble constitue le puits du diable des « Walese ».

Une nouvelle dénivellation de 15 m nous amène à l'orifice sud de la grotte où l'eau arrive de 2 ou 3 directions à la fois. La rivière se reconstitue sur quelques mètres mais plonge brusquement dans un puits vertical pour ne plus apparaître qu'à la sortie, à la limite nord. Trois grandes salles, récemment découvertes, appelées les « Suzanne », d'une vision dantesque; stalagmite géante de 12 m de haut à base érodée. Yolohafiri est un des joyaux de l'ensemble.

IX. — *Matupi* (alt. 1.200 m). — La reine des Homas.

L'ensemble comporte six entrées par lesquelles pénètrent les okapis à la recherche d'un gîte. Véritable labyrinthe; trois galeries de toute beauté; on a l'impression que quelqu'un a présidé à la conservation de ces joyaux architecturaux. Les grès et les schistes de recouvrement sont passés à travers la toiture de la grande salle qui exhibe une série de colonnes d'un galbe et d'une finesse remarquables.

Stalactites et stalagmites géantes (dont plusieurs de 30 t et plus). superbes colonnes, jeux d'orgues, guirlandes, alcôves, franges, etc., le tout d'une pureté absolue.

X. — *Tsebahu* — *Kabambi* — *Kwama Kwama* (1.200, 1.260 et 1.230 m).

On peut y suivre la rivière Tsebahu sur une distance de 1.500 m. Genre tout à fait spécial, parc de merveilles, mais accès difficile; une série de travaux s'impose.

XI. — *Makwaha* — *Andemoni* (1.345 et 1.365 m) développement intérieur 150 m; sans aucune ventilation.

XII. — *Lipanga* — *Uselosa* (1.300 et 1.350 m).

Lipanga est à la source de la rivière de ce nom. Grotte basse s'allongeant sur 225 m.

Uselosa : énigme. Un ruisseau invisible y chante à 25 m de profondeur.

Les grottes du Mont Hoyo deviendront, à l'avenir, un centre touristique des plus important. La forêt de l'Ituri, habitat des pygmées et des Walese, constituait déjà une attraction. Dans un pareil cadre l'existence de ces grottes ne peut qu'inciter les voyageurs à s'y arrêter.

Il existe d'ailleurs une bonne auberge qui organise la visite des grottes, des promenades dans les plus beaux coins du massif et notamment aux cascades dénommées « escaliers de Vénus » et des danses pygmées et Walese.

LE KIVU .

Le Ruwenzori.

Il se pourrait qu'au cours de sa randonnée dans l'Est du Congo, le voyageur ne puisse jouir du spectacle qu'offre, dans toute sa splendeur, le massif majestueux des monts Ruwenzori aux sommets couverts, sous l'équateur même, de glaciers et de neiges éternelles. En saison sèche la brume, et, pendant la saison des pluies les nuages qui, pendant le jour, peuvent rester accrochés aux flancs du massif à une hauteur de 2.500 à 3.000 m, empêchent parfois d'admirer le panorama de cette longue suite de glaciers, unique sous l'équateur. Aussi, pour avoir plus de chance de la contempler, le touriste avisé fera-t-il bien de prévoir dans son itinéraire, un arrêt de quelques jours dans cette région d'ailleurs très pittoresque sous d'autres rapports. S'il veut, du sommet des premiers contreforts, contempler les glaciers, il serait même souhaitable qu'il en entreprenne l'ascension particulièrement facile. Il jouira en plus, au cours de la montée, de points de vue superbes sur la plaine de la Semliki, le lac Edouard et la chaîne de montagnes qui l'encercle à l'Ouest, sur la végétation des différentes altitudes, les lacs des hauts sommets, et autres merveilles du massif.

Ascension du Ruwenzori.

Itinéraire : piste de caravane Mutwanga-Kalonge, Mohangu, Kiondo, Moraine et retour.

Cette piste, comme tout le massif, est incluse dans les limites du Parc National Albert.

La durée de l'excursion est de 5 jours (3 à la montée, 2 à la descente) jusqu'au fameux « Campi na Tshupa », le « Camp des Bouteilles », qui fut l'itinéraire choisi par de nombreuses expéditions scientifiques. Le « camp des bouteilles » se situe à une altitude de 4.000 m, d'où le voyageur découvre l'admirable panorama des glaciers et du lac noir dont il n'est séparé que par une dépression de 300 m. On peut de là approcher les lacs blanc et gris et le célèbre lac vert que la couleur intense de ses eaux et les formes torturées de sa végétation classent parmi les sites les plus extraordinaires et les plus grandioses du monde.

1^{re} étape: Kalonge; 2^e étape: Mohangu; 3^e étape: Kiondo;
4^e étape : aller et retour Moraine (glacier et retour); 5^e étape: descente.



Kivu - Ruwenzori. - *Lobélies*.

Kivu - Ruwenzori. - *Bruyères et tapis de mousse*.





Kivu - Ruwenzori. - *Aspect de la forêt de séneçons, vers 4.300 m d'altitude.*

A chaque étape, un gîte a été construit et aménagé par le personnel du Parc. Le visiteur y trouvera du matériel de couchage, de la vaisselle et du bois de chauffage. La disposition de ces gîtes est gratuite.

Porteurs : les visiteurs peuvent solliciter l'aide du personnel européen du Parc pour le recrutement, l'équipement et le ravitaillement des porteurs. Dans ce cas il est prudent d'avertir quelques jours à l'avance.

Généralement les touristes logent au « Ruwenzori-Hotel », à Mutwanga. Moyennant un forfait pour le paiement des porteurs et du ravitaillement nécessaires, l'hôtelier se charge d'organiser l'ascension.

Conditions de visite: Pour accéder à cette piste, il est nécessaire d'avoir un permis délivré, soit à la station de Mutsora, soit à l'entrée même de la piste, où un guide est mis à la disposition des visiteurs.

Permis de visite: 200 francs par personne, jusqu'au Camp de Kalonge, 400 francs par personne, jusqu'à la Moraine.

Les personnes résidant habituellement au Congo Belge et au Ruanda-Urundi bénéficient d'une réduction de 50 francs pour le permis jusqu'à Kalonge, et de 100 francs pour le permis jusqu'à la Moraine.

Une réduction de 50 % est accordée aux groupes de plus de 10 personnes. Les enfants de moins de 21 ans accompagnant leurs parents bénéficient de l'entrée gratuite. Une taxe de 200 francs est perçue pour l'introduction d'appareils cinématographiques d'amateurs (16 mm).

Le Ruwenzori est bien ce massif montagneux que les anciens ont appelé les « Monts de la Lune », bien que, sur les cartes — dont la plus précise reste celle de Ptolémée, géographe vivant au II^e siècle de notre ère — leur situation varie à l'infini. Ptolémée s'exprime ainsi: « Les montagnes de la Lune qui nourrissent par leurs neiges les lacs, sources du Nil... etc. ». Quoique les sources du Nil les plus éloignées soient au Ruanda, il n'y a qu'une seule montagne dont les neiges éternelles pourraient alimenter les lacs, sources du Nil. L'imprécision des cartes provient évidemment du fait que les géographes anciens devaient se contenter des données fournies par des commerçants ou explorateurs qui n'étaient ni astronomes ni topographes et qui, eux-mêmes, ne parlaient peut-être que par ouï-dire. Les neiges aperçues parfois sur certains volcans ne sont qu'accidentelles.

Aucun des explorateurs qui précédèrent Stanley ne parla du

Ruwenzori et Stanley lui-même, s'il n'était resté aussi longtemps sur les hauteurs du lac Albert, aurait peut-être continué son expédition sans en signaler l'existence. Il séjournait depuis fin avril 1888 au camp de Kavalli près de Bogoro, au-dessus de l'escarpement de Kasenyi, lorsque le 24 mai 1888 il aperçut les glaciers du Ruwenzori qu'il prit d'abord pour un nuage de forme particulière. Avant de rejoindre la côte orientale, où il reconduisait Emin, Stanley prit la direction du Ruwenzori. Sa caravane comptait 10 Européens et quelque 1.500 autres personnes. Le 26 mai 1889, la colonne arrive à Ougarama au N.-O. du massif qu'elle longe ensuite pour déboucher dans les parages du lac Edouard le 16 juin.

Le 5 juin 1889, campant à Mtarega (Katuka), à l'altitude de 1.150 m, la caravane fait halte durant 3 jours; le lieutenant Stairs et Emin tendent l'escalade. Emin abandonne à 1.500 m; le 7 juin Stairs aboutit à une crête vers 3.200 m et ne peut aller plus loin: ce fut la première tentative d'ascension du massif. En 1891, le Dr Stuhlmann, qui accompagnait Emin revenu sur place, entreprend une nouvelle tentative par la vallée de la Butahu et parvient à « Campi na Tshupa », l'actuel « Camp des Bouteilles ».

A la bouteille laissée là par Stuhlmann s'en sont ajoutées bien d'autres par la suite, d'où le nom de ce camp. C'est par là que se dirigent actuellement ceux qui veulent jouir d'une vue idéale sur les pics neigeux sans s'imposer une ascension exigeant un matériel spécial. Les récits de Stanley et de Stuhlmann, autant que les conclusions du premier de ces voyageurs relatives à l'identification du Ruwenzori et des monts de la Lune, ont amené de nombreux savants, géographes et explorateurs, à tenter l'exploration des sommets en partant de plusieurs points. Mais pour renouveler ces tentatives et les voir couronnées de succès, il faut disposer d'un matériel adapté et, en outre, d'un personnel spécialisé. Les principales furent entreprises en 1894 par le naturaliste anglais J. F. Scott Elliot, de la Société de Géographie de Londres; en 1899 par l'Anglais M. Moore; en 1905 par MM. Freshfield et Mummi; en 1904 par le Dr J. David de Bâle; en 1.906 par Woosnam et Wollaston. Enfin, en juin 1906, le prince Louis Amédée de Savoie, duc des Abruzzes, réussit, avec des alpinistes italiens bien équipés, à atteindre les pics qui furent baptisés « Pic Marguerite » 5.119 m et « Pic Alexandre » 5.098 m. En 1932, la mission scientifique belge — la première partie du versant belge — conduite par le Comte Xavier de Grünne, explora et étudia tout le massif. C'est à cette mission composée de savants de toutes catégories, que l'on doit une connaissance approfondie de ces monts, les plus

importants du continent africain. Par la hauteur, ils occupent la troisième place parmi les montagnes africaines après le Kilimanjaro 6.000 m et le Kenya 5.200 m. L'Elgon qui les suit n'a que 4.300 m.

Les hautes cimes se répartissent en six *massifs* distincts baptisés :

Le Stanley, dont le sommet principal est le pic Marguerite 5.119 m et les autres l'Alexandre 5.098 m, l'Albert 5.094 m, le Moebius 4.925 m, l'Hélène 4.982 m et le Savoie 5.005 m;

Le Speke compte les pointes Johnston 4.848 m et Victor Emmanuel 4.914 m;

L'Emin, les pointes Humbert 4.802 et Kraepelin 4.792 m;

Le Baker, la pointe Edouard 4.873 m;

Le Gessi, la pointe Yolande 4.769 m et

Le Louis de Savoie, la pointe Wiesman 4.622 m.

Contrairement aux monts Kenya et Kilimanjaro qui sont d'origine volcanique, le Ruwenzori, comme le prouve la nature cristalline de ses roches, résulte des grands mouvements qui ont façonné le relief du globe terrestre. Situé en pays chaud, mais atteignant la région des neiges éternelles, le massif est intéressant par les aspects les plus divers d'une flore, dont les variétés, depuis celles des régions tropicales jusqu'à celles des régions polaires, s'étagent sur ses flancs. De plus, le continent étant très ancien et cette chaîne montagneuse n'étant pas d'origine volcanique, la flore qui s'y est conservée est un véritable héritage des âges lointains. Tout au pied du massif, au nord-ouest de celui-ci, apparaît la forêt équatoriale des altitudes moyennes de 900 m environ avec ses arbres énormes, ses enchevêtrements de lianes, ses palmiers, ses essences si particulières dont les troncs se développent, au niveau du sol, en véritables contreforts ou s'étaignent sur tout un échafaudage de racines.

Au centre, le long de la Semliki, c'est la savane boisée, ses hautes herbes, ses palmiers borassus, ses faux dattiers, ses arbustes à fleurs multicolores et ses rivières frangées de galeries forestières où domine le mimosa géant. Plus au Sud, c'est la savane nue, ancienne zone de pâturage des Bahema. Plus près de la montagne, sur un large palier, c'est le pays cultivé et habité, avec ses bananeraies, ses champs de manioc, ses ficus dont l'écorce sert à confectionner les tissus indigènes, etc. Les berges des ruisseaux sont couvertes de roseaux atteignant jusqu'à trois mètres de haut (fausse canne à sucre ou herbe à éléphants) dont les indigènes se servent pour le revêtement de leurs huttes, la couverture des ponts, la fabrication de grandes nattes et autres usages.

Les herbes plates et larges qui poussent dans les anciennes plantations, servent de chaume pour les toitures (nyassi).

Sur les contreforts, jusque vers 1.700 m, l'homme qui a trouvé là un habitat idéal (on rencontre des villages jusqu'à environ 2.200 m) a presque détruit la forêt primitive. Dans les anciennes cultures, pousse la fougère de nos régions européennes. En revanche, dans les ravins où, par suite de la nature du terrain, les bananeraies n'ont pas été installées, c'est toujours la végétation primitive de la forêt de montagne, mais moins exubérante. Le fond est garni de bouquets de fougères arborescentes qui, sur un fût de 7 à 8 m de haut, portent une rosette de feuilles de 3 à 4 m de long, découpées comme de la dentelle. Vers 2.000 m, où la température tombe à 16° de moyenne et où les pluies sont très abondantes, la végétation devient exubérante et est d'une grande densité. On a observé, dans ces parages, de nombreuses et différentes espèces de fougères parmi lesquelles poussent des balsamines aux fleurs bizarres, ressemblant parfois à des orchidées, dont l'éperon aurait une longueur de 15 à 20 cm. On y voit en outre d'admirables bégonias. Au milieu des arbres poussant sur les ravins, pointent d'énormes bananiers sauvages, dont les fruits ne contiennent que des graines. Au delà de 2.000 m on aperçoit les premières lobélies géantes et une grande ortie dont les aiguillons peuvent traverser les vêtements : à cette altitude, également, les premiers bambous font leur apparition.

Leurs pousses, jaillissant de puissants rhizomes, ont déjà la grosseur du poignet et leur diamètre est presque définitif, mais, tendres et sucrées, elles sont un appât de choix pour certains animaux qui en sont très friands, entre autres le gorille. Ces jets croissent à la vitesse surprenante de 30 à 50 cm par jour et, en deux ou trois mois, atteignent leur hauteur maximum, jusqu'à 30 m pour les plus grandes espèces. La plupart des bambous ne fleurissent qu'une seule fois, puis ils meurent. Vers 2.600 m la forêt de bambous atteint sa limite et la végétation se modifie à nouveau. Les mousses deviennent de plus en plus abondantes et on y voit pousser des orchidées, des myrtilliers (qui sont ici de grands arbustes) et des bruyères, qui sont des arbres de 8 à 10 m de haut. C'est à cette altitude que se trouve le plafond nuageux qui, d'en bas, cache si souvent les sommets du massif. Il y pleut beaucoup moins qu'au niveau inférieur et il semble qu'il n'y ait ni gelée ni neige jusque vers 3.700 m. En revanche, le brouillard est presque permanent, l'atmosphère étant saturée d'eau. Si les bruyères sont très hautes, elles offrent cependant les mêmes troncs, le même feuillage et les mêmes fleurs que chez nous, où elles ne dépassent pas

50 à 60 cm. Les mousses et les sphaignes qui tapissent entièrement le sol forment un amas spongieux dans lequel on enfonce parfois jusqu'à la taille. Ce tapis spongieux ne repose pas toujours sur le sol, mais recouvre un fouillis de troncs, de racines d'arbres et de fougères, éléments tombés ou morts, qui s'accumulent sans se décomposer. Dès lors, il se forme là une véritable tourbière de montagne. En montant vers 3.700 m, les bruyères diminuent tandis que se multiplient les orchidées ; aux branches des hagenias, derniers représentants de la forêt, pendent des guirlandes de lichens épiphytes d'un vert pâle, presque gris. Vers 3.800 m, on sort non seulement de cet étrange fourré de bruyères et d'arbres couverts de lichens (dont le sol est fait de mousses et de sphaignes), mais aussi des brouillards ; le ciel reparait qui fera partie désormais du paysage. Quelques bruyères éparses se montrent encore mais on rencontre surtout les séneçons arborescents et les grandes lobélies. De 3.800 à 4.700 m, c'est l'étage alpin d'une végétation identique à celle du Kilimanjaro, du Kenya et des volcans. Vers 4.000 m, bruyères et sphaignes disparaissent, la température n'est plus le jour que de 2° et descend la nuit à —2° et —3° quoique l'on se trouve sous l'équateur ; le climat y est toujours très humide faute de saison sèche et la croissance de la végétation n'y subit aucun ralentissement. A ces altitudes de 4.000 à 4.700 m, on observe des gradins occupés par de profonds marécages couverts d'une sorte de jonc, et des lacs baptisés : lac gris, lac vert, lac noir, lac blanc, etc. Le terrain, très accidenté, semble, de loin, revêtu d'une pelouse garnie de buissons fleuris et de grands massifs d'arbres que sillonnent des ruisseaux. Ce qui simule une pelouse n'est que la surface lisse d'un fourré épais, dense et bas, fait surtout d'alchémilles couvertes de petites fleurs. Au milieu de celles-ci les lobélies poussent leurs grandes tiges sans rameaux de 1 à 2 m de long, garnies vers le haut d'un bouquet de longues feuilles d'où s'élève une tige plus mince semblable à un énorme cierge de 2 à 3 m de haut, de la grosseur du bras, couverte d'étranges fleurs bleutées, serrées les unes contre les autres. Cette lobélie géante a la même structure que les petits lobelias qui servent de bordures aux parterres de nos jardins. Ici, vit le nectarin, espèce d'oiseau-mouche bleu, qui se nourrit d'insectes emprisonnés dans les fleurs du lobelia.

Sur les pentes rocheuses, se déploient partout des buissons d'immortelles blanches atteignant jusqu'à 2 mètres. Mais ce sont surtout les séneçons arborescents qui escaladent les flancs des vallées entre 3.800 et 4.300 m pour former de véritables forêts de candélabres,

supportés par des troncs d'une hauteur de 6 à 8 m. Au-dessus de 4.300 m, les séneçons cèdent la place aux « immortelles » de plus en plus petites, à quelques touffes de graminées, à une alchemille naine à rameaux rampants et à quelques mousses. La roche vive est tapissée de lichens très abondants. De 4.500 à 4.700 m, ne survit plus que ce lichen, végétant parfois sous la neige, car, à partir de cette dernière altitude, la couche blanche et les glaciers remplissent seuls les espaces montagneux. Aux voyageurs et aux savants, que la géologie, la géographie physique, la flore et la faune de ce massif intéresseraient, le magnifique ouvrage « Ruwenzori » de la mission scientifique belge de 1932 (éditeur: R. Dupriez), fournira une documentation complète. Les splendides photos qui y sont reproduites constituent, à elles seules, une évocation de paysages merveilleux. La plupart des présentes notes sont tirées de cet ouvrage.

Le lac Edouard et le Parc National Albert.

Les plaines de la Ruindi et de la Rutshuru au sud du lac et celles de la Semliki au nord, sont englobées dans le Parc National Albert. La population indigène des rives du lac a été évacuée, sauf celle de Vitshumbi où une pêcheirie est installée.

Le lac Edouard, la partie à l'est de la Rutshuru et celle à l'ouest de la Semliki sont interdits au public tandis que le secteur de la plaine de la Ruindi (Rwindi)*, comme, au nord, le secteur de Ruwenzori sont ouverts au tourisme. Pour la visite de ces secteurs, il faut s'adresser : pour la Ruindi, soit au Conservateur du P.N.A. à Rumangabo, soit au gérant du camp de la Rwindi; pour la Semliki et le Ruwenzori, à la station de Mutsora. Sur la route de Rutshuru à la Ruindi, à quelque 50 km de Rutshuru, le voyageur passera à côté du groupe des sept sources d'eau chaude de « May ya moto » dont la température atteint 90°.

Ces « fontaines », presque toutes en ébullition, justifient pleinement le sacrifice des quelques minutes qu'exige leur visite.

Dans la plaine, savane boisée où alternent buissons épineux et touffes d'euphorbes, on rencontre une faune très variée: éléphants, buffles, antilopes (waterbucks, cobs, topis, reedbucks...) phacochères, lions, léopards, hyènes, chacals, lycaons, etc. Ces animaux, à condition que personne ne quitte la voiture, ne sont nullement effarouchés par le passage des autos et on peut les admirer tout à son aise.

* *La tendance actuelle est d'orthographier Rwindi au lieu de Ruindi.*

Le long de la Rutshuru, aux embouchures des rivières Rutshuru et Ruindi, de même que sur les bords du lac Edouard, on peut, tout à loisir, contempler des milliers d'hippopotames. La végétation aquatique du sud et du sud-ouest du lac abrite des colonies de pélicans, cormorans, martins-pêcheurs, serpentaires, mouettes, ibis, aigrettes, canards, oies du Nil, etc., ce qui lui vaut parfois le nom de « lac aux oiseaux ».

De la Ruindi, le voyageur jouit, par temps clair, d'une vue magnifique sur les montagnes entourant le lac Edouard, surtout sur celles de l'Ouest, véritable muraille se dressant vers le Nord jusqu'à 2.600 m et à plus de 3.000 m au Tshaberimu. Sur les sommets, la forêt de bambous abrite une race de gorilles probablement inconnue dans les autres réserves forestières du Parc National Albert.

Plusieurs petites rivières dégringolent en une série de cascades de quelques centaines de mètres, du sommet de la montagne jusqu'aux abords du lac. Parfois, à la tombée du jour, le touriste aura l'occasion d'apercevoir les cimes neigeuses du Ruwenzori. Souvent, la nuit, au milieu du calme général, le rugissement des lions lui donnera un avant-goût de la brousse sauvage et de son atmosphère. Le lac Edouard, d'une superficie de 2.150 km², est à l'altitude de 916 m ; peu profond, il recèle dans ses eaux une faune ichtyologique particulièrement riche. On n'y rencontre pas de crocodiles, alors que ces hydrosauriens pullulent dans le sud du lac Albert et dans la basse Semliki qu'ils remontent jusqu'aux chutes situées à quelque 5 km en aval du pont enjambant la Semliki sur la route de Beni-Kasindi. Le lac est alimenté par la Rutshuru et la Ruindi au sud, et par le lac George au nord-est. Il se déverse dans le lac Albert (618 m) par la rivière Semliki barrée de nombreuses chutes et rapides. Autrefois, le lac semble avoir recouvert les plaines du nord et du sud mais, par la suite, il a dû s'assécher au point de se morceler en une série de petits lacs ; suivant les traditions indigènes, ces petits lacs se seraient à nouveau réunis pour former le lac actuel. Au Nord, la plaine de la Semliki est très giboyeuse. La partie à l'ouest de la rivière s'intègre dans le Parc National et est interdite au public.

Pour se rendre au Ruwenzori et au nord du lac, le voyageur prendra, à Beni, la route de Mutwanga-Kasindi-Kampala.

Visite du Parc National Albert -Secteur Rwindi.

Nous signalons que le camp de la Rwindi est réservé aux voyageurs munis ou qui se munissent d'un permis de visite. Il est tenu

compte des réservations dans l'ordre d'arrivée des demandes, mais elles ne peuvent être garanties que pour autant que l'Institut des Parcs Nationaux ne se réserve une partie ou la totalité des pavillons disponibles. Les réservations se font en écrivant au Délégué aux visites, camp de la Rwindi, par Rutshuru, Kivu, Congo Belge. Les visiteurs ne peuvent retenir plus de deux nuits consécutives les pavillons mis à leur disposition. Ils ne peuvent loger ailleurs que dans les pavillons.

La circulation en dehors des routes et des pistes est strictement interdite.

Les permis de visite sont délivrés à Rwindi, par le Gérant du Camp, au moment de l'inscription au registre des passagers. Le permis, valable pour les deux circuits ouverts, se paie 250 francs; réduction de 50 francs pour les résidents et de 50 % aux groupes de plus de 10 personnes; gratuité pour les enfants de moins de 21 ans accompagnant leurs parents.

Une taxe de 200 francs est perçue pour l'introduction d'appareils cinématographiques d'amateurs (16 m/m).

Un guide indigène est mis gracieusement à la disposition des visiteurs au moment de la délivrance des permis; ceux-ci sont tenus de respecter les indications du guide et ce, dans l'intérêt même de leur sécurité.

Les circuits ouverts aux visiteurs sont :

- 1 — le circuit de la Rwindi d'environ 50 km;
 - 2 — le circuit de la Rutshuru de quelque 70 km.
- Ces circuits s'effectuent au départ du camp de la Rwindi.

Il est conseillé d'organiser le programme comme suit :

1^{er} jour : arrivée à la Rwindi au début de l'après-midi; inscriptions et installation ; sur la fin de la journée, vers 15 à 16 h, effectuer le circuit de la Rwindi. Logement au camp.

2^{me} jour : petit déjeuner à 7 heures et départ, immédiatement après, pour le circuit de la Rutshuru.

Déjeuner au restaurant du camp et départ.

Le visiteur qui voudrait loger une deuxième nuit au camp se reposera après le déjeuner, puis fera une promenade vers les « eaux chaudes » ou jusqu'au sommet de l'escarpement de Kabasha.

Après une deuxième nuit, départ définitif.

Kivu-
Parc
National
Albert –

*La rivière
Semliki
à Ishango*



Parc National Albert. - *Marabouts au bord du lac Edouard*





Kivu -
Virunga.-

*Le Shambene
cratère de
l'éruption
de 1938.*





Kivu – Virunga. –
Nyamulagira – Aspect d'une coulée de lave



Kivu – Virunga. –
*Le cratère Shabubembe
 en activité.
 Ce cratère s'est ouvert
 dans le flanc
 du Nyamulagira
 en novembre 1951.*



Kivu -
Parc National
Albert.-

*Les sources
d'eaux chaudes
de
"May a Moto".*



*Phénomène
d'érosion
dans la
vallée de
la Ruindi*

*La plaine
de la
Ruindi
au pied
des
Mitumba*



Les Virunga ou la région des Volcans.

Les Virunga sont l'une des plus remarquables régions volcaniques du globe et beaucoup trop peu connue des touristes.

On appelle « Virunga » une chaîne de montagnes volcaniques au nord-est du lac Kivu. On lui donne parfois aussi le nom d'Ufumbiro qui est celui de la région au milieu de laquelle se dressent les volcans de l'Est.

Cette chaîne volcanique coupe dans toute sa largeur le Graben Central et sépare les deux bassins du Nil et du Congo. Il est presque certain qu'avant les premières éruptions, les eaux du lac Kivu se déversaient dans le lac Edouard le rattachant ainsi au bassin méditerranéen.

Les volcans principaux, au nombre de huit, sont de l'ouest à l'est: Le Nyamulagira ou Nyamlagira (3.058 m), le Nyiragongo ou Tshaninagongo (3.471 m), le Mikeno (4.437 m), le Karisimbi (4.507 m), le Visoke (3.711 m), le Sabinio (3.634 m), le Gahinga (3.474 m) et le Muhavura (4.127 m).

Ces deux derniers forment frontière entre l'Uganda et le Ruanda Urundi.

A côté de ces 8 volcans principaux, on distingue des centaines de cratères plus ou moins anciens et situés à diverses altitudes.

La Nyamulagira et le Nyiragongo, le premier surtout, donnent toujours des signes d'activité; les six autres sont éteints et le Karisimbi est parfois couvert de neige.

Aspect du pays.

Tous ces volcans s'élèvent dans une plaine de 1.800 à 2.000 m d'altitude entièrement recouverte de lave plus ou moins ancienne. A l'est de la route Goma-Rutshuru, la lave provenant des volcans éteints est assez décomposée, aussi la région est-elle fertile, bien cultivée et fortement peuplée. Entre les couches de lave et la plaine primitive existent des vides parfois importants formant des cavernes ou servant de lit à des rivières qui s'y perdent. C'est ainsi que la Rutshuru disparaît à plusieurs reprises et que les eaux venant du Mikeno, du Karisimbi et du Nord-Est passent sous la lave entre la route de Goma-Rutshuru et les montagnes de l'Est. Les habitants, certaines saisons, doivent s'approvisionner d'eau au lac et y conduire leur bétail.

A l'ouest de cette route Goma-Rutshuru, la végétation a envahi les laves plus anciennes et pousse entre les fissures, les cassures et

les blocs. Eléphants, singes, antilopes, léopards et même lions s'y donnent rendez-vous. La route de Goma à Sake traverse, sur un tiers de sa longueur, une plaine couverte des laves provenant des coulées qui lors des dernières éruptions se dirigeaient vers le lac Kivu. Il n'y a qu'une maigre végétation sur quelque 12 kilomètres et la forme tourmentée des coulées confère au paysage un aspect dantesque.

Les éruptions volcaniques.

Depuis l'arrivée des premiers Européens dans le pays, toutes les manifestations éruptives du Nyamulagira ont été notées.

En 1882, le volcan entre en pleine activité et la lave recouvre toute la plaine au nord du cône principal et le Mushumangabo émerge.

En 1894, le Comte von Goetzen fit, le premier, l'ascension du volcan.

En 1894, une coulée se répand vers le Sud-Ouest.

En 1896, une nouvelle éruption est signalée par Versepuy.

En 1901, une coulée, toujours du Nyamulagira, arrive à l'Est jusqu'à Kakomero, près de Rugari.

En 1902, Schwarts qui fait l'ascension du même volcan signale trois cratères avec coulées.

En 1904, près de Sake, le Nahimbi se forme et la lave atteint le lac Kivu.

En 1905, une éruption fait se dresser le Kanamaharagi et la lave atteint Rugari.

En 1912, c'est le Rumoka qui s'ouvre et émerge dans la plaine entre le Nyamulagira et le lac, non loin de Kateruzi et la coulée de lave rétrécit, sans toutefois la supprimer, la passe qui fait communiquer la baie de Bobandana avec le lac.

En 1920, c'est une éruption sous-marine qui est observée.

Le 28 janvier 1938, alors qu'on s'attendait à voir la lave déborder bientôt du Nyamulagira dont elle avait rempli l'immense cheminée, le poids de la masse en fusion crève le flanc sud-ouest du volcan et par le cratère adventif Shambene, à l'altitude de 2.250 m, un torrent de lave se déverse dans la plaine en direction de Sake. Tout fut brûlé sur son passage et il atteint le lac en décembre; la route de Sake à Goma est coupée sur 10 km, le poste et la mission de Mayutsa sont ensevelis et le port de Sake est fermé. La coulée ne cessa qu'en 1939.

Au début de mars 1948, un nouveau cratère se forme, à l'ouest du Nyiragongo, le Mvovo ya Biti; l'analyse de la lave fait conclure qu'il s'agit toujours d'une manifestation éruptive du Nyamulagira.

Trois coulées en partent, dont l'une prend la direction nord-nord-est et

les deux autres celle du lac; ces dernières barrent la route de Goma à Sake à l'ouest et à l'est de l'ancien cratère Rumoka; l'une d'elle atteint le lac.

En novembre 1951, un cratère adventif, le Shamubembe, s'ouvre sur le flanc nord-ouest de Nyamulagira et la lave qui en coule jusqu'en janvier 1952 prend la direction des lacs Mokoto à travers le P. N. A. ; elle n'atteint aucune région habitée.

En février 1954, c'est l'éruption du Mihaga, cratère qui s'est ouvert sur la crête reliant le Nyamulagira au Nyiragongo. La lave qui en sort se déverse en direction de Rugari (N.-E.) menaçant sérieusement les communications entre Goma et Rutshuru et coupant la piste de Kakomero-Mushumangabo-Kiliba empruntée pour l'ascension du volcan. Cette éruption se termina en mai de la même année. La piste est rétablie.

Enfin, le 15 novembre 1956, après une série d'explosions, un cratère adventif s'est ouvert à 700 m du cratère principal et la lave qui en est sortie a pris la direction nord-ouest et s'est déversée dans la région inhabitée entre le volcan et les monts Mitumba.

Toutes ces éruptions concernent la région des deux volcans en activité. Depuis des siècles, les volcans de l'Est étaient considérés comme définitivement éteints et, de mémoire d'homme, n'avaient jamais donné le moindre signe d'une quelconque activité. Les populations indigènes se sont installées, nombreuses, dans les plaines, fertilisées par les laves décomposées, qui s'étendent à leurs pieds.

Le 1^{er} août 1957, un cratère s'est brusquement ouvert à 9 km à l'ouest du Sabinio, au lieu dit Mugogo situé à 2.400 m d'altitude, au milieu des forêts de bambous. L'éruption ne dura que quatre jours et la lave qui était projetée à 60 m de hauteur, incendiant la forêt, s'étala dans le replat des anciennes coulées, et ce, sur une longueur de 1.500 mètres; heureusement elle n'atteignit pas les villages indigènes.

Le 4 août, après avoir projeté une grande quantité de cendrées, le petit volcan Mugogo se calma. Le cône qui s'est formé mesure 75 mètres de haut sur une base de 100 mètres.

Le Sabinio, troisième volcan éteint à partir de l'Est, constitue la frontière entre le Congo Belge, le Ruanda-Urundi et l'Uganda.

Le Parc National Albert — Secteur des volcans.

Toute la chaîne des volcans et la plaine de lave à l'ouest de la route de Goma-Rutshuru sont inclus dans le Parc National Albert.

Eteints depuis de nombreux siècles, les 6 volcans de l'Est portent les traces d'une érosion profonde et manifestent un renouveau d'activité végétale intense. Après la forêt de bambous qui s'échelonne aux altitudes de 2.600 à 3.000 m, apparaissent les hagenias, derniers représentants de la forêt proprement dite, avec un sous-bois de céleris sauvages. Plus haut, c'est la même végétation que sur le Ruwenzori (voir « Ruwenzori »). Dans les cratères de certains volcans, des lacs se sont formés.

Dès le début de la forêt de bambous, on rencontre les gorilles. Jusqu'à une altitude de près de 4.000 m, on a observé, durant la saison sèche, la présence d'éléphants, de buffles, de léopards et même de lions.

Pour faciliter la reconstitution végétale et protéger la vie du gorille, cette région a été entièrement interdite aux touristes. En revanche, le secteur ouest comprenant le Nyiragongo, le Nyamulagira et le Rumoka reste autorisé et une organisation permet aux touristes l'accès (en caravane) des cratères.

Certains hôtels organisent les ascensions moyennant une somme forfaitaire comprenant la taxe, le salaire des porteurs et des boys ainsi que les vivres.

Conditions de visite pour chacun des trois volcans :

Pour s'y rendre il faut se munir au préalable d'un permis de visite, soit à la Station Centrale du Parc National Albert, soit au Bureau du Tourisme à Goma, soit au Bugoyi Guest-House à Kisenyi.

Pour plus amples renseignements, s'adresser à ces organismes.

Permis de visite: 250 francs par personne.

Les personnes résidant habituellement au Congo Belge ou au Ruanda-Urundi bénéficient d'une réduction de 50 francs sur ce tarif.

Une réduction de 50 p.c. est accordée aux groupes de plus de 10 personnes.

Les enfants de moins de 21 ans accompagnant leurs parents bénéficient de l'entrée gratuite.

Une taxe de 200 francs est perçue pour l'introduction d'appareils cinématographiques d'amateurs (16 mm).

Visite du Rumoka.

Durée approximative de la visite : 6 heures (aller et retour jusqu'à la route).

Le visiteur qui désire effectuer cette excursion doit se faire accom

pagner d'un guide indigène.

Il pourra entrer en contact avec ce guide au km 196 de la route Bukavu-Goma, près de la plaque indicatrice du Mvovo ya Biti. S'il désire se faire accompagner de porteurs, le guide se chargera de les recruter.

Ascension du Nyamulagira (3.058 m).

Certains hôtels organisant l'ascension moyennant une somme for faitaire, les visiteurs peuvent donc limiter leurs propres bagages au linge personnel. Il est recommandé de se munir de vêtements chauds et de solides chaussures.

Le hamac peut être utilisé dans certaines parties de l'itinéraire non accidentées.

La limite des charges est fixée à 15 kg par porteur.

Généralement l'ascension s'effectue en trois jours. Le point de départ en caravane est Kakomero sur la route Goma-Rutshuru.

Ce point de départ est situé à l'altitude de 1.800 m. Il est interdit de s'écarter de la piste établie sur la dernière coulée de l'éruption de 1954.

L'ascension classique s'effectue de la façon suivante :

1^{ère} étape : départ de Kakomero à l'altitude 1.800 m. Kakomero se trouve au km 38 de la route Goma-Rutshuru. Les quatre premiers kilomètres de la piste sont carrossables; le véhicule restera là jusqu'au retour. De là, à pied, jusqu'au gîte de Mushumangabo il y a environ 1 h 15. Dans le gîte, le visiteur trouvera le matériel de couchage (pour 6 personnes), sauf les draps de lit.

La disposition de ce gîte est gratuite. Le gardien assurera le ravi taillement en bois et en eau. Le gîte domine un petit cratère souvent visité par les éléphants qui viennent s'y abreuver.

2^e étape : Mushumangabo (2.084 m) — Gîte (2.600 m); 4 h de marche avec halte dans la clairière de Biliba.

Fréquemment les visiteurs sont arrêtés sur ce trajet par le passage d'éléphants. Dans ce cas, il y a lieu de suivre les indications du guide.

A la fin de cette étape, les visiteurs trouveront un gîte confortable, muni de matériel de couchage et de vaisselle pour 6 personnes. La disposition du gîte est gratuite.

3^e étape : Gîte (2.600 m) — Cratère (3.050 m) et retour à Kakomero.

Dans le cratère se trouve un refuge qui abritera les visiteurs

en cas de mauvais temps; c'est un simple abri.

Remarques: Cette excursion se fait aisément en deux jours. Dans ce cas, on effectuera la première et la deuxième étape le même jour.

Afin de consacrer plus de temps à la visite du cratère, il est intéressant d'effectuer les deux premières étapes jusqu'au gîte de 2.600 m (6 heures), en un jour, et de consacrer la deuxième journée entièrement à la visite du cratère.

Guide indigène : arrivé à hauteur de la barrière de Kakomero, il suffit de donner quelques coups de klaxon et un garde se présentera.

Porteurs: le garde se charge de les recruter.

N. B. — La visite du cratère adventif *Shambene* (éruption de 1938), situé à 2 h 30 de marche du cratère principal, est d'un grand intérêt.

Le Nyiragongo ou Tshaninagongo.

Bien qu'il soit à peine plus élevé (3.471 m) que le Nyamu lagira, le Nyiragongo est de loin le plus pittoresque; en outre, par les aspects de sa flore, il s'apparente étroitement aux volcans de la chaîne orientale. Il offre, notamment, dans un cratère adventif méridional, le *Shaheru*, un ensemble de bambous, d'*hagenias* et, au fond du cratère, d'*hyperecums*, de *séneçons* arborescents, de lobélies et de *carex* qui, à part l'absence des grandes bruyères, reproduit à 2.000 m l'aspect du *Karisimbi*, de 1.000 m plus élevé. Le fond du cratère du Nyiragongo est difficilement accessible. On peut se le représenter comme une cheminée à parois presque verticales de 2 km de diamètre et de 250 m de profondeur, au fond de laquelle une plate-forme horizontale se trouve, à son tour, percée d'une nouvelle cheminée verticale de quelques centaines de mètres de large, qui s'enfonce dans les entrailles de la terre et comporte les bouches d'activité. L'escalade du volcan par le *Shaheru* est des plus curieuses. Elle permet d'atteindre, sans trop d'effort, en deux jours de montée, le bord extérieur du grand cratère. Toutefois, l'abondant dégagement de gaz et de vapeur, joint à l'instabilité de la direction du vent, nuit souvent au spectacle.

Le nom de Nyiragongo donné au volcan serait, d'après la légende indigène, celui d'une femme Nyiragongo, dont l'esprit hante l'endroit. Les croyances locales prétendent également que les âmes damnées expient leurs fautes au Nyiragongo toujours en feu, alors que les âmes pures s'éternisent au sommet du *Karisimbi*, souvent blanchi par les neiges.

L'ascension, actuellement la plus facile, se fait par une nouvelle piste qui vient d'être aménagée par les Parcs Nationaux.

1^{ère} étape: De l'Hôtel jusqu'au gîte de Mushumangabo, via Kako mero ; cette première étape est la même que celle de l'ascension du Nyamulagira. A noter qu'un gîte a été construit récemment à Gitebe, au croisement des pistes du Nyamulagira et du Nyiragongo.

2^e étape : De Mushumangabo ou Gitebe au camp de Baruta, seul endroit du massif où il existe une source ; Baruta est situé sur une crête et la vue sur le volcan et la plaine est des meilleures.

3^e étape : Baruta — cratère — retour à Baruta. Si possible le retour peut se faire jusqu'à Kakomero où l'on reprendra la voiture. Il est à noter que la descente dans le cratère est strictement interdite.

Le guide indigène et les porteurs sont fournis à Kakomero comme pour l'ascension du Nyamulagira.

Le Mvovo ya Biti.

La visite du Mvovo ya Biti, cratère de l'éruption de mars 1948 au pied et à l'O.S.O. du Nyiragongo se fait en partant de la plaine de lave, un kilomètre avant le « lac vert ».

Le touriste qui ne désirerait pas faire l'ascension et la visite des volcans, mais uniquement contempler ceux-ci tout en restant sur les routes accessibles aux voitures automobiles pourra très utilement faire le circuit Goma-Ruhengeri-Kisoro-Rutshuru-Goma d'où il rapportera une vue d'ensemble qui lui laissera une impression inoubliable.

Les lacs Mokoto.

Au nord-ouest du lac Kivu et à l'ouest des plaines de lave formées par le volcan Nyamulagira, mais dans les montagnes bordant le Graben à l'ouest, se trouvent les Mokoto. Ces lacs, au nombre de quatre, sont aux sources de la Mweso, affluent de l'Oso. Situées à quelque 1.700 m d'altitude, ces nappes d'eau très décoratives sont parsemées d'îles et scintillent dans un cirque de montagnes de toute beauté dont l'altitude atteint 2.000 m. Elles sont la résidence de prédilection des hippopotames.

Des collines riveraines, on découvre à l'Est la plaine de lave et toute la chaîne des volcans. Les éléphants se rencontrent en troupeaux dans ces parages, animés également par les ébats des singes, le chim panzé entre autres, et par le vol d'oiseaux aquatiques.

Ces quatre lacs sont: le Ndalaga (de 8 à 16 km de long), le Lukulu, le Mbalukira et le Mbita. On n'y pêche que des poissons de petite taille.

Le Comité National du Kivu a délimité dans ces parages des

blocs de colonisation.

Au sud des lacs, dans le Gishari jadis presque désert, des terres ont été réservées pour des familles de Bahutu qui y émigrent venant du Ruanda surpeuplé.

Au départ de Goma, les Mokoto se trouvent à quelque 90 à 100 km. Pour s'y rendre, il faut, à Sake, prendre la route du nord qui rejoint Luofu et, au croisement de Burungu (50 km de Sake), virer à gauche.

Le lac Kivu.

Les régions bordant le lac Kivu et son exutoire, la sauvage et torrentueuse Ruzizi, sont à classer parmi les sites les plus curieux du Centre africain et on ne peut les oublier. Pour tous ceux qui les ont visitées, elles constituent le joyau du continent noir. Quand on fait mention des lacs africains, on imagine volontiers une nappe d'eau surchauffée occupant le milieu d'une plaine en partie marécageuse, dont les bords seraient couverts de roseaux.

Le lac Kivu, le plus élevé de l'Afrique Centrale, puisqu'il se situe à l'altitude de 1.460 m, se découpe, au contraire, dans un cadre merveilleux au milieu du Graben. Sa superficie est d'environ 2.700 km². Le centre en est occupé par l'île Idjwi, de forme allongée, très escarpée et boisée au Nord, moins tourmentée au Sud et terminée par une petite plaine couverte de bananeraies entourant des villages indigènes.

Au Nord, les rives du lac formées de blocs de lave, vont en s'élevant jusqu'aux volcans qui dominent toute la région. La plaine est entièrement recouverte de lave et de cendrées provenant des éruptions successives et est encore partiellement dénudée. La partie ouest de la « plaine de lave » recouverte par les éruptions plus récentes de 1938 et 1948 offre la vision titanesque d'une noire mer pétrifiée et d'un chaos de blocs éclatés.

La rive ouest, farouchement sauvage dans sa partie nord, enjolivée de plantations et de bananeraies dans sa partie sud, est surplombée par la chaîne de montagnes où s'encaisse le Graben et dont l'altitude varie de 1.900 à 2.500 m en moyenne avec un point culminant de 3.300 m au Kahuzi, face à Katana.

Dans les forêts de bambous de cette région errent quelques gorilles.

La partie sud est formée de très nombreuses presqu'îles et promontoires, notamment les cinq de la baie de Bukavu sur lesquels est



Kivu. – *Vue du lac Kivu – rive occidentale.*

Kivu. – *Vue du lac Kivu et de la plaine de lave – rive nord.*





Kivu -
Masisi. —

*Aspect d'un
des lacs
Mokoto.*



Ruanda-Urundi
Ruhengeri. —

*Un coin du lac
Bulera*

bâtie la ville du même nom. La rive orientale est constituée par les montagnes du Ruanda, moins abruptes au Sud et plus accentuées au Nord, qui s'élèvent des bords du lac jusqu'à la crête Congo-Nil à une altitude de 2.000 à 2.300 m. Dans les pâturages de ces montagnes, prolifère le bétail aux longues cornes des Batutsi; ceux-ci pasteurs de la race noble, peuplent abondamment la contrée.

Le lac n'était guère poissonneux, aussi y a-t-on introduit le « tilapia » qui y prolifère d'une façon remarquable. On n'y voit ni crocodiles ni hippopotames : bien qu'ils pullulent dans le Tanganika, ils ne semblent pas pouvoir remonter les rapides de la Ruzizi.

Alors que les premiers explorateurs avaient parcouru en tous sens le centre de l'Afrique et avaient levé le voile qui couvrait le mystère des sources du Nil et du Congo, alors que les richesses immenses du Katanga étaient révélées et que les Arabes esclavagistes avaient été chassés de l'Etat Indépendant du Congo — quasi entièrement exploré et pour ainsi dire occupé — la région la plus merveilleuse de l'Afrique centrale et le lac le plus élevé et le plus prestigieux du Graben restaient insoupçonnés.

Ce fut le 6 juin 1894 seulement que l'officier allemand, Comte Gustav-Adolf Von Goetzen, découvrit le Kivu (qu'il compare au lac de Lugano) et les régions qui devaient attirer bientôt les colons et les touristes.

De riantes agglomérations s'étalent maintenant sur les rives du lac enchanteur si justement comparées à la Riviera et le moment n'est pas éloigné où cette « Suisse de l'Afrique Centrale » sera aussi courue que sa sœur européenne.

Un service de navigation reliant les localités du lac et un service aérien interne permettent des déplacements rapides du Nord au Sud et vice versa. Cependant, les routes qui longent le lac auront toujours la préférence des touristes qui peuvent, en les parcourant, jouir à leur aise des beautés toujours nouvelles qui leur sont offertes.

Le lac Tanganika.

Ce lac, l'un des plus vastes du centre de l'Afrique, fut découvert en 1858 par Burton et Speke; sa superficie est de 35.000 km²; sa longueur de 650 km et sa largeur moyenne de 54 km; son altitude est de 775 m environ; sa plus grande profondeur connue atteint 1.435 m soit 660 m au-dessous du niveau de l'océan Indien; c'est après le Baïkal, le lac le plus profond du monde.

Il reçoit les eaux du lac Kivu par la torrentueuse Ruzizi et ses masses liquides s'écoulent dans le Lualaba par la rivière Lukuga. A l'O. et au N.-E., ses rives sont formées de hautes murailles rocheuses souvent à pic.

Du point de vue touristique, si le Tanganika ne possède pas le charme du lac Kivu, il a cependant des rives très pittoresques.

Les routes d'Uvira à Baraka et d'Usumbura à Nyanza-Lac sont agréables par les points de vue qu'elles offrent et les sites qu'elles traversent.

Les rives et principalement Ujidi (Ujiji) furent longtemps le domaine central de la puissance arabe; de là partaient les bandes d'esclavagistes allant razzier les villages pour emmener les populations congolaises en captivité. Les transports sur le lac se faisaient en dhows (voiliers arabes) et tout convergeait vers le marché d'Ujidi d'où les longues caravanes d'esclaves chargés d'ivoire étaient dirigées vers Zanzibar.

C'est à Ujidi, sur la rive est, près de Kigoma, qu'en 1871 Stanley retrouva le Dr Livingstone.

Le lac est très poissonneux. On y trouve notamment le « lates », « Sangala » des indigènes que les Européens dénomment « Capitaine » ou « Perche du Nil ». C'est un poisson de grand sport. Les petits poissons « Ndakala » genre sardines ou esprots, qui frits sont délicieux, font l'objet, salés et séchés, d'un important commerce.

Les chutes de la Kimbi ou Kyimbi.

A 5 km au nord du V^e parallèle, limite entre le Kivu et le Katanga, au km 120 de la route Albertville-Fizi-Uvira se trouve la bifurcation d'où, sur la droite, part le chemin de Bendera, siège de la Direction des « Forces de l'Est ». Il n'y a pas de logement à moins que d'être l'invité de la Direction. C'est de Bendera qu'il faut partir pour se rendre aux chutes.

L'excursion aux chutes demande une journée entière. L'ascension à pied est assez dure : il faut, pendant 3 h, escalader les roches; il faut ne pas craindre le vertige et être accompagné de guides. La rivière Kimbi descend des hauts plateaux Mugandja (2.000 m) par une succession de chutes dont les sections verticales s'échelonnent sur 3 km.

Les chutes verticales les plus importantes sont de l'ordre de 100 à 150 m, mais l'ensemble présente une dénivellation de plus de 750 m, comportant une succession de sauts et de rapides entrecoupés de très courts paliers.

Le débit moyen en saison sèche est de 3 à 10 m³ par seconde. mais pendant la saison des pluies, il atteint 150 m³. La centrale électrique en construction est appelée à distribuer le courant à toute la région, y compris Albertville. La puissance de cette centrale sera considérable et en fera l'une des plus importantes du Congo. Le personnel européen et autochtone des « Forces de l'Est chargé de la construction de la centrale réside à Bendera.

LE RUANDA-URUNDI.

Le territoire sous trusteeship du Ruanda-Urundi se situe presque tout entier en pays montagneux. A part la plaine de la Ruzizi et la bande peu large bordant le N.-E. du lac Tanganika, le pays est formé par la chaîne montagneuse fermant, à l'Est, le Graben central. Celle-ci va s'élevant du sud de l'Urundi jusqu'aux Virunga, au nord est du lac Kivu, en une succession de montagnes, collines et hauts plateaux séparés par des vallées parfois profondes et marécageuses.

La crête Congo-Nil la sectionne du sud au nord, dans sa partie occidentale; la majeure partie du territoire est comprise dans le bassin du Nil, et les plus hautes altitudes se rencontrent dans l'Ouest. A partir des lacs Tanganika et Kivu, le pays s'élève rapidement jusqu'à la crête Congo-Nil, où les altitudes sont de 2.000 m vers le Sud et de 2.300 à 2.400 m vers le Nord, puis descend lentement vers l'Est jusqu'à la Ruvuvu et la Kagera (1.400 à 1.500 m), sous-affluent et affluent du lac Victoria et qui constituent l'une et l'autre, les sources les plus éloignées du Nil. Le pays est très peuplé et les habitants possèdent de grands troupeaux.

La classe dirigeante de la population se compose de Batutsi et de Barundi, d'origine hamitique: ce sont des pasteurs descendus des plateaux galla, avec leur bétail à cornes en forme de lyre, semblable au bétail représenté sur les monuments pharaoniques ; ces pasteurs vénèrent encore la vache à peu près comme les anciens Egyptiens adoraient le bœuf Apis. Ces gens sont arrivés par étapes successives, au fur et à mesure de l'épuisement des pâturages, non sans s'être arrêtés, souvent quelques siècles durant, dans les mêmes régions, où ils fondaient des royaumes puissants, en laissant partout, surtout dans les familles régnantes de leurs voisins, un peu de leur sang et des traits de leur race. La grosse majorité de la population (les Bahutu) est de race bantoue et s'occupe d'agriculture. On y trouve aussi des Batwa (pygmoïdes).

Le voyageur qui se décidera à entreprendre une tournée dans le Ruanda-Urundi pourra choisir à son gré, soit les bords du lac Kivu,

soit les hautes altitudes en suivant les crêtes, soit le Nord pittoresque à proximité des volcans, soit les moyennes altitudes en se tenant plus à l'Est.

L'amateur de chasse choisira soit la région de Kibungu, soit celle de Gatsibu aux abords du Parc National de la Kagera. Il pourra aussi se rendre dans toute la partie sud de l'Urundi qui est contiguë au Tanganyika Territory ou sur la route Kigali-Muhinga. Le touriste qui s'intéresse à la faune visitera le Parc National de la Kagera qui lui offrira des espèces peut-être plus variées et abondantes que celles du secteur de la Ruindi du Parc National Albert. Pour visiter le parc, il séjournera au Guest-House de Gabiro mais il lui est recommandé de se munir de vivres car il n'y trouvera pas de restaurant.

Il pourra aussi effectuer cette visite en partant de l'hôtel de Rukara, situé sur les bords du lac Mokasi - voir R. 30.

La grande attraction du Ruanda sont les danses Batutsi qu'il faut voir dans les centres importants les jours de fête et, en tous temps, près de Kisenyi ou de Shangugu, en s'adressant aux Administrateurs territoriaux - voir chapitre II « quelques peuplades intéressantes ».

Les lacs Bulera et Luhondo.

Ces deux magnifiques lacs sont situés à l'est-nord-est de Ruhengeri. Le lac Bulera est à l'altitude de 1.862 m et le Luhondo à la cote de 1.764 m. Le Bulera se déverse dans le Luhondo par une chute d'environ 100 m, la Taruka; l'exutoire du lac Luhondo est la Mukungwa qui porte en aval le nom de Kagera.

Tous les abords des lacs et surtout ceux du Bulera sont de toute beauté et le touriste qui dispose du temps nécessaire ne doit pas manquer de faire, au départ de Ruhengeri, le circuit d'à peu près 110 km qui contourne ces deux lacs et offre la possibilité de recueillir quelques très jolies photographies. En rentrant à Ruhengeri par Rwanda on passe à côté des chutes de Rwanda et de la Mukungwa.

Pour réaliser ce circuit, il faut quitter Ruhengeri par la route de l'Uganda (Kisoro) qui est en partie établie sur de la lave ancienne, mais néanmoins fort bonne. A partir du km 12, on aperçoit sur la droite le lac Luhondo et ensuite le lac Bulera; sur la gauche se dresse le volcan Muhavura, limite entre l'Uganda, le Ruanda et le Congo. Au km 23, il faut quitter la route de Kisoro et s'engager à droite sur la piste du Bulera. A une bifurcation située à 26 km 500 de Ruhengeri, prendre à gauche: la piste de droite mène à une

exploitation de wolfram située en bordure du lac. A 28 km, nouvelle bifurcation où il faut tourner à gauche à moins que l'on ne désire pousser par la piste de droite jusqu'à la maison de passage de Kagogo d'où la vue embrasse toute l'étendue du Bulera.

A cette bifurcation du km 28, la piste du circuit part à gauche et épouse tous les contours du lac ; elle s'élève en corniche et est très escarpée; belle vue sur l'île Busonga et à chaque tournant, nouvel enchantement.

Après 48 km, on atteint une dépression et un petit pont qui enjambe la rivière Rusumu descendant de l'immense marais de Rugesi et tombant à pic (une centaine de mètres en 2 bonds) dans la profonde vallée qui se termine au lac. Il est très difficile de photographier la chute du fait qu'on se trouve juste au-dessus d'elle et qu'il est extrêmement malaisé de se glisser dans les hautes herbes sur les flancs de la gorge.

Sur la droite, après le pont, la route continue en direction des gîtes de Kabona et de Ndago et elle rejoint, à 19 km de Ruhengeri, la route Biumba-Ruhengeri; tourner à droite pour rentrer au poste.

Il est aussi possible d'admirer ces deux lacs en effectuant le circuit dit de Rwaza qui ne totalise que 66 km. A cet effet, prendre la route de Biumba (Kigali) passant, après 12 km, près des petites chutes de Pakoro ou Mukungwa. Au km 29,500, au col de Kavuruga, tourner à gauche par la piste qui passe devant la crête de Kabayaza (2.382 m). La montée est très forte mais offre de superbes échappées vers le N.-O. Au km 34, vue panoramique sur les deux lacs. Au km 36, prendre à gauche. Au km 39, très bel aspect des volcans et du Luhondo. Obliquer à droite, au km 42, pour passer sur un autre versant et atteindre au km 51, le gîte de Remera d'où le point de vue sur les lacs et les volcans est remarquable. La route s'arrêtant en cul de sac à l'altitude de 1.903 m, il faut redescendre et prendre à droite par la vallée de la Mukungwa, exutoire du Luhondo. Au km 54, bifurcation: à droite la chute de Rwaza. Si on remonte le déversoir par le petit sentier qui le longe, on peut voir, au loin, la chute de la Taruka par laquelle les eaux du Bulera se déversent dans le Luhondo.

Pour rentrer, suivre la Mukungwa qui, par une succession de petits rapides et de cascades, descend vers la Nyawarongo. Au km 57, pont sur la Mukungwa et chute de la rivière; 300 m plus loin, nouvelle chute importante sur la gauche de la route. Au km 63, on rejoint la route de Kigali, tourner à droite pour arriver après 3 km à Ruhengeri.

Les deux circuits peuvent être combinés : pour cela, il suffit, lorsque l'on a entrepris le grand circuit des lacs, de prendre environ 3 km 500 avant de retrouver la route de Biumba, la piste de droite qui est celle du km 42 du second circuit.

Les chutes de la Kagera à Rusumu et le grand circuit du Migongo.

Ce circuit et ces chutes se trouvent en territoire de Kibungu, au sud du Parc National de la Kagera. Quoiqu'un peu éloigné de la grande route Usumbura-Kampala, nous le donnons pour le touriste qui profite de son séjour au Ruanda pour se livrer à une partie de chasse. Le Migongo est un endroit très giboyeux et la visite des chutes de la Kagera permet au chasseur de contempler quelques beautés naturelles de la région de chasse.

Il faut quitter Kibungu par la route de Kayonza et après 3 km environ tourner à droite. Du km 6 au km 19, sens unique: de 6 h à 12 h à l'aller et de 13 h à 19 h au retour. Au km 20, le gîte de Rukira édifié à l'endroit où se trouvait, de 1922 à 1923, le siège de l'ancien territoire de Gisaka, administré à cette date par les Britanniques.

Au km 43, à l'ancien camp de Kigina, il serait intéressant d'aller, un km au-delà, visiter le vieux chef Mpiga descendant de la très ancienne famille des Abashambo, venue de Mpororo-Ndorwa. Pour sa demeure, habitation typiquement « Muhima », de style rustique et avec décoration intérieure intéressante, Mpiga s'est inspiré du mode de construction du plus antique groupement de pasteurs dont sont issus les Batutsi du Ruanda. Il est bon, du fait qu'il y fait très sombre, de se munir d'une puissante torche électrique.

Après le km 51, plateau de 1.900 m et chaos rocheux remarquable. A la bifurcation du km 53, l'artère de droite mène aux chutes de Rusumu situées à 19 km; le détour pour contempler celles-ci et jouir des belles vues sur les gorges profondes de la Kagera n'est donc que de 38 km — voir plus loin la description des chutes.

Pour continuer le circuit, prendre à gauche, au km 53, à travers une région rocheuse, chaotique et très pittoresque. Au km 78, pousser jusqu'au gîte très bien situé sur une longue crête dominant toute la région. Par temps clair, on aperçoit au N.-N.-E. les lacs Rwam panga, Nasho et Ihema (ce dernier est le point ultime que Stanley atteint lors de son exploration en 1874; il dut rebrousser chemin devant l'hostilité des indigènes). Après le lunch, revenir à la bifur-

cation du km 78 et continuer vers l'ouest à travers un nouvel amas rocheux et tourmenté. Sur la droite, au sommet d'une colline, *dolmen naturel* d'importantes dimensions. Il est préférable de ne pas s'y rendre à cause des nombreux petits serpents qui y pullulent.

Beaucoup de gibier le long de la route. Au km 108, Rukira où l'on reprend la route de Kibungu (voir km 20). Le circuit totalise donc 128 km et avec la visite aux chutes de Rusumu, 166 km.

Les chutes de Rusumu.

La piste de 19 km qui mène du km 53 du circuit de Migongo jusqu'à la Kagera s'arrête en un point qui surplombe de 200 m la gorge encaissée de la Kagera, juste au-dessus d'une grande chute mugissante d'où s'élève un brouillard d'eau. On s'approche autant que possible du gouffre mais la végétation empêche de voir entièrement la chute et le lit de la rivière n'apparaît qu'à plusieurs centaines de mètres n aval. Au loin, se profile le saisissant canyon creusé par la rivière. Celle-ci n'est autre que *le Nil* et sa chute est la plus importante du Ruanda.

Un petit sentier suit le flanc de la colline mais il est dangereux. Il est donc inutile de trop s'y aventurer car il ne permet pas de s'approcher suffisamment de la rivière et la descente est impossible dans cette direction.

Toutefois, les indigènes d'un petit village voisin signalent qu'on pourrait voir la chute de plus près à condition d'aller en amont, de descendre à la rivière et de traverser celle-ci en pirogue, puis d'emprunter la rive britannique. Cette tentative demande 2 à 3 h de marche à travers les hautes herbes et d'escalade de rochers vis-à-vis du gouffre.

Chute de Rusumu (18 m en saison sèche et 25 m en fin de saison des pluies).

La chute est très impressionnante. Les deux importantes rivières Kagera et Ruvuvu qui viennent de se joindre plongent brutalement dans une gorge rocheuse. Outre son aspect sauvage, elle offre un très vif *intérêt historique*.

1) C'est par ce point que le premier explorateur (von Goetzen) pénétra au Ruanda qu'il traversa pour atteindre le lac Kivu.

2) Sur la berge droite (Tanganyika Territory), d'accès plus aisé et couverte d'une végétation toute spéciale née de l'arrosage perpétuel qu'apportent les embruns crachés par la chute, se trouve un arbre sur l'écorce duquel tous les explorateurs ont gravé leur nom ou leurs initiales.

3) C'est là qu'en 1908 l'expédition d'exploration menée par Godovius dut renoncer à poursuivre sa reconnaissance de la navigabilité de la Kagera. Ce projet fut repris en 1932 par M. le Vice Gouverneur Voisin qui en confia l'exécution à M. Sandart. Celui-ci ainsi qu'un autre Européen et 22 indigènes, embarqués sur 4 pirogues accouplées, s'engagèrent sur la moyenne Kagera non encore reconnue. Après 5 jours et 5 nuits de navigation solitaire parmi les papyrus, ils réussirent à forcer un court chenal reliant la Kagera au lac Ihema qu'ils traversèrent, au prix de gros périls, d'Est en Ouest.

4) En 1916, les troupes belges creusèrent une tranchée à l'endroit d'où l'on contemple aujourd'hui la chute et y amenèrent de l'artillerie Saint-Chamond qui délogea les troupes allemandes dissimulées sur l'autre berge pour défendre le seul passage possible.

5) Par ce lieu de transit obligé, des voyageurs célèbres franchirent l'obstacle que constitue la Kagera. Ce fut aussi la route généralement suivie par les invasions.

La source la plus méridionale du Nil.

On peut s'y rendre à partir d'Usumbura par la route de Rutana et à partir de Kitega par la route de Bururi.

Il faut passer par la très prospère mission Catholique de Rutovu. A 1 km au-delà de la mission, un poteau indicateur indique « Pyramide ». Celle-ci est construite sur le sommet de la colline Kikizi ; la piste s'arrête au pied de la colline, soit à 7 km de la Mission.

La montée jusqu'à la pyramide doit se faire à pied par un sentier de 200 mètres.

La pyramide et la source.

On peut considérer que, pour un fleuve de l'importance du Nil, il y a diverses acceptions du terme « Source ».

1) La source dite « du Nil », près de Jinja, n'en a que le nom, car les *Ripon-Falls*, découverts par Speke le 28 juillet 1862, ne sont que l'exutoire du lac Victoria, à partir duquel le fleuve prend le nom de Nil Victoria.

2) La source *la plus éloignée* de son embouchure en suivant son cours : c'est celle déterminée en 1898 par le Dr Richard Kandt au point d'origine de la Rukarara qui se jette dans la Nyawarongo (ou Nyabarongo). Sa longueur serait ainsi de 6.671 km.

3) La source *la plus intensive*: certains auteurs indiquent que c'est la Ruvuvu (ou Ruvubu) qui répond le mieux à cette définition.



*Les jardins
de l'hôtel
Mangrove
à Moanda*

Côte atlantique.-

*La plage
de Moanda*



*Coin du
Village
de Vista*





Kwango. — *Aspect des chutes Guillaume.*

Kwango. — *Les chutes Don Luis de la rivière Kwango.*



4) La source *la plus élevée*, d'après M. Devroey, serait la Lubyero qui prend son origine à 2.730 m sur les flancs du Mont Bigugu dans l'ouest du Ruanda.

5) La source *la plus méridionale*, qui est également la plus éloignée en ligne droite, est celle qui a été déterminée en 1937 par le Dr Burkhart Waldecker et qui est la source de la Kasumo, située par 29°31' de long. E. et 3°55' de lat. S., à l'altitude de 2.050 m.

Depuis la plus haute antiquité, l'on a recherché cette fameuse source du Nil. Dans les temps modernes, après Speke, Stanley et Livingstone (1858 et 1876), Oscar Baumann (1892), Ramsay et Von Trotha (1895), Ramsay et Langheld (1897), Bethe, s'efforçèrent en vain de l'atteindre.

Ce n'est qu'en 1937 qu'un explorateur, le Dr Burkhart Waldecker, après avoir remonté le fleuve depuis la Basse-Egypte, entreprit, pauvre, sans boy et sans véhicule, l'examen de cet endroit en espérant y trouver ce que l'on avait cherché en vain depuis tant d'années.

Le 12-11-37, il détermina le ravin d'où sort une eau suffisamment importante pour que les indigènes lui aient donné le nom de Kasumo ce qui signifie « Cascade ».

Il fit maçonner le petit ravin de la source, y éleva une stèle, et sur la cime la plus voisine, édifia une pyramide en pierres qui, au fond d'un couloir, recélait une inscription latine en l'honneur des explorateurs du Nil et une liste des noms successifs du fleuve.

Notons que c'est par erreur que l'on a parfois attribué au Dr O. Baumann la découverte de cette source. En effet, cet explorateur détermina une source le 19-9-1892 mais, dans son livre (p. 148), il écrit « qu'il n'est pas allé jusqu'à la source la plus méridionale et qu'il sera réservé aux générations futures de trouver ce point ». En fait, il avait découvert la source de la Ruvuvu (ou Ruvubu) située bien plus au nord.

Le Mont Kikizi, d'où sort la Kasumo, se situe sur la ligne de faite Congo-Nil. Toute l'eau du N.-E. coule par le Nil vers la Méditerranée et toute celle du S.-O. coule vers le Tanganika et par la Lukuga vers le Congo et l'Océan Atlantique.

S'il pleut sur la pyramide, une partie de cette eau va baigner les côtes de l'Asie ou de l'Europe; l'autre partie descend vers l'Atlantique pour aller s'évaporer en Amérique du Sud ou se congeler à l'extrémité de l'Amérique du Nord.

Soyons reconnaissants au Dr Burkhardt Waldecker d'avoir bâti cette pyramide: les noms dont elle perpétue le souvenir méritent cet honneur.

Le petit édifice a été restauré en 1950 et sa face N. E. porte une plaque en bronze, scellée en 1952. Elle fut coulée, à titre gracieux, dans les fonderies de la Compagnie des chemins de fer des Grands Lacs avec les métaux de l'Union Minière du Haut-Katanga et de la Géomines. Cette plaque reproduit, légèrement abrégé, le texte latin de l'inscription primitive et peut être interprété comme suit :

« Pyramide à la source la plus méridionale du Nil comme signe que le fleuve des Pyramides prend ici son origine. Elle a été érigée en 1938, sous le patronage du Gouverneur Jungers, avec l'aide du Père Colle, de Gérardin et de Monteyne, par le Dr Burkhardt Waldecker en l'honneur de tous ceux qui ont cherché la source du Nil (Eratosthène, Ptolémée, Speke, Stanley, Kandt et tant d'autres). Les noms du Nil sont: Kasumo, Mukasenyi, Kigira, Luvironza, Ru-vubu, Kagera, lac Victoria, Nil Victoria, lac Kyoga, Mwita-Nzige (lac Albert), Bahr el Gebel, Kir, Bahr el Abiad, Nil ».

Pour se rendre au ruisseau, source de l'énorme fleuve qui traverse l'Afrique du centre au Nord, il faut revenir sur la route et redescendre à quelques mètres en contrebas de celle-ci. La source est protégée par une petite construction en pierres qui la couvre en partie. Les visiteurs ont l'habitude de remplir un petit flacon de cette eau célèbre et limpide dont la possession marque une étape dans le cycle de leurs souvenirs de voyage.

Les chutes de la Nyakayi, en territoire de Rutana.

Pour s'y rendre, prendre à Rutana (voir R 72 b) le début du circuit du Mosso. Au centre de négoce de Mwishanga, prendre la direction de la Karera où l'on crée un centre de paysannat indigène. Ces chutes sont à 3 km du centre de négoce.

En fait, il s'agit de 2 rivières, la Tubiri et la Nyakayi, qui, avant de confluer, se jettent perpendiculairement et respectivement d'une hauteur de 40 et 45 m dans un premier fer à cheval. Ensuite, après le confluent, la rivière Nyakayi se jette d'une hauteur de 75 m dans un second fer à cheval qui constitue le début de la vallée de la Musagara, appelée plus en aval vallée de la Karera; c'est un beau pays de chasse.

La piste passe juste au-dessous des deux premières chutes qui sont

de toute beauté. Un petit sentier mène à la 3e chute que l'on peut descendre jusque vers son milieu. Un autre petit sentier mène jusqu'à la faille d'où tombe la troisième chute; les parois de la vallée y sont à pic et il faut faire preuve de réelles qualités d'alpiniste pour essayer de les descendre.

LA PROVINCE DE LEOPOLDVILLE

Léopoldville.

Au touriste qui résiderait quelques jours à Léopoldville et qui disposerait de plusieurs demi-journées qu'il désirerait consacrer à visiter quelques points intéressants des environs de la capitale, nous ne pouvons que conseiller :

une promenade aux *rapides de Kinshuka*, le premier groupe des 32 rapides (dits de Livingstone) échelonnés sur le goulot par lequel l'ancienne mer intérieure s'est déversée dans l'océan. C'est dans ceux-ci que le dernier compagnon européen de Stanley, Frank Pocock, trouva la mort en 1877, lors de sa fameuse traversée du continent africain;

une promenade au *promontoire du mont Léopold* (380 m), emplacement de l'ancien camp retranché de Stanley. Il jouira là du panorama de Léopoldville, du Pool qui s'étale devant lui sur une largeur de 25 km et même de Brazzaville. Il s'y trouvera en compagnie de Stanley (statue) contemplant son œuvre;

une promenade en vedette ou canot automobile sur *le Pool* et dans l'île Bamu;

quelques excursions: au Pic Mense (701 m au sommet) dominant toute la région et où le TCRCB vient d'édifier une tour de 10 m du sommet de laquelle on jouit d'un panorama complet; à Binza, au mont Gafula et à Kimuenza.

La côte Atlantique.

Depuis quelques années, la côte atlantique connaît un succès toujours croissant. Deux stations balnéaires, *Moanda* et son prolongement de Tonde situé dans une crique sablonneuse très propice aux bains de mer, à l'embouchure de la Tonde aux rives bordées de palétuviers de toute beauté et *Vista* sont en passe de devenir les lieux de détente des Européens du Mayumbe, du Bas et Moyen-Congo et de Léopoldville. Outre leurs plages agréables, ces centres offrent aux villégiateurs la possibilité de la pêche aux poissons de mer et de la grande pêche sportive au Tarpon.

Pour ceux que ce sport n'intéresse guère, des excursions en canot à moteur peuvent être effectuées dans la caractéristique forêt de palé tuiers du Mangrove, à la crique des pirates, voire à la pointe Padron de l'autre côté de l'estuaire du fleuve, endroit où le navigateur portugais Diego Cam érigea, en 1482, lors de sa découverte du Zaïre (Congo) un monolithe (padrão) aux armes du Portugal, surmonté d'une croix. A proximité se trouve le port angolais de Sao Antonio de Zaïre.

Ceux qui craignent le mal de mer, feront des excursions en auto à Banana, aux villages indigènes de Kitona et Vista. Ils pourront même pousser jusqu'au vieux poste portugais de Cabinda (+/- 80 km) dans l'enclave du même nom.

Le Mayumbe, sa forêt et les tombes de la région de Tshela.

Le Mayumbe, au nord de Boma, Ardenne du Bas-Congo, est formé de collines plus ou moins hautes, se soudant par des cols étroits jetés comme des passerelles en travers des vallons et des vallées et qui s'interpénètrent en un enchevêtrement déconcertant. Un pan de la grande sylvie gabonaise y étale de hautes futaies étagées, entre coupées de vastes clairières et de brousse et sillonnées de rivières et de torrents. Dans la savane, des monts solitaires montrent leurs sommets chenus.

Dans les environs de Tshela, quelques promenades intéressantes sont à faire, notamment aux chutes de Nyambi, aux grottes très proches, aux chutes Sika Matu et au col de Tsundi Kibombo ou Kionzo d'où l'on découvre le plus prestigieux panorama de tout le territoire. A 28 km de Tshela, à Maduda, les tombes des chefs et notables sont surmontées de monuments rappelant les vertus sociales du défunt ou le représentant dans l'une ou l'autre scène de la vie indigène.

Les monts de Cristal et ses quelques pics.

Au N.-E. de Matadi, le fleuve Congo s'est creusé un lit à travers la chaîne des Monts de Cristal. Il descend du Stanley-Pool, altitude 260 m, à Matadi, altitude 28 m, par une série de 32 chutes et cata ractes dénommées «*chutes de Livingstone*». La gorge que le fleuve a formée petit à petit dans le massif a une largeur minimum de 400 m et une profondeur pouvant atteindre 90 m.

Le cours du fleuve à travers les monts est de 350 km et présente, de Manyanga à Isangila, un bief navigable de 140 km. Toutes les

rivières descendant des Monts de Cristal vers le fleuve présentent des séries de chutes et de gorges très pittoresques. L'altitude moyenne de la chaîne des Monts de Cristal est de 750 m : certains pics près de Matadi, comme le pic Cambier (502 m) et le Palaballa (560 m), donnent une idée de l'aspect tourmenté de la région. Le point le plus élevé de la chaîne est le *plateau de Bangu* au nord de Kitobola avec, comme point culminant, le mont Uia (1.050 m).

Pertes et Gorges du Kwilu.

Les « Pertes du Kwilu » se trouvent en aval du pont du Kwilu, au km 121 du rail Matadi-Léo, à environ 10 minutes de la Gare. La rivière Kwilu se rétrécit et se divise en plusieurs bras, presque tous souterrains, de sorte qu'il est possible de la franchir en passant d'une roche à l'autre. Dans le bras principal, la violence de l'eau est effroyable. Le chenal étroit doit être d'une grande profondeur mais la vitesse du courant rend tout sondage impraticable. Le lit de la rivière est criblé sur une distance d'environ 150 m, de « marmites » pouvant atteindre 2 à 3 m de profondeur et 1 m de largeur.

Ces cavités caractéristiques sont creusées, à l'époque des hautes eaux, par des pierres entraînées dans de petits tourbillons à axe vertical. Aux eaux basses, les derniers cailloux apportés se retrouvent au fond des marmites et présentent les formes les plus inattendues. Plus en aval, la rivière forme ce que l'on appelle les « gorges » du Kwilu, en creusant, entre deux falaises rocheuses, un lit aux bords escarpés, d'une largeur variant de 3 à 4 m et pouvant atteindre quelques dizaines de mètres. Le long de ce cours d'eau s'échelonne une suite de chutes, de cascades, de rapides, de tourbillons, de roches surplombantes, de bancs de sable, au milieu d'un fouillis de verdure couvrant, tantôt les deux rives, tantôt l'une ou l'autre.

La Grotte du professeur Van den Berghe Louis

A Kyende, sur la route de l'Angola qui part du km 187 de la voie Matadi-Léopoldville vers Moerbeke Kwilu et Kimpangu. L'entrée de la grotte se trouve à 200 m de Kanka, km 69 de la route de l'Angola.

Un peu avant Kyende, à Luvaka, la rivière Luvaka pénètre dans une grande galerie possédant une entrée et une sortie. La grotte se compose d'une unique salle ovale de 40 m x 20 m accessible par son entrée surplombant de 4 m environ le plancher de la salle ; une échelle de fer en facilite l'accès. Au milieu de la salle s'élève une

énorme colonne stalagmitique de 4 m à la base de laquelle s'étend une draperie. Immédiatement derrière ce premier ensemble, dans le fond de la salle, se trouvent d'énormes mamelons stalagmitiques dont quelques franges de forme bizarre, parfois terminées par des bulbes atteignant 20 m.

Une importante faune terrestre la peuple. Un mince filet d'eau émanant des rochers et disparaissant dans la grotte renferme des bar-beaux aveugles.

Les grottes des environs de Thysville.

Aux environs de Thysville, de *nombreuses grottes* ont été découvertes parmi lesquelles celle de la chute, celle des gaz et la grande grotte ou grotte Randour. Cette dernière est située au-delà des réservoirs (alt. 785 m) et l'entrée est à l'alt. 690 m. De très nombreuses salles et couloirs s'y échelonnent sur une longueur de 1.800 m. La visite de la grande grotte demande parfois beaucoup d'endurance et de persévérance. Dans certains passages remplis d'eau vivent les fameux poissons aveugles, animaux protégés par le décret sur la chasse, découverts en 1915 et baptisés « *Caccobarbus geertsi* » de couleur blanc-rose et translucides, ils mesurent de 2 à 10 cm de longueur.

Le trajet jusqu'aux grottes devant se faire à pied, demande 1 h ½ de marche; la durée de la visite, trajet aller-retour compris, demande environ 8 h.

Dans la *grotte Dumba*, on vient de découvrir un atelier préhistorique, très bien conservé, de tailleurs d'armes de silex. Cette grotte semble, de plus, avoir été le refuge des habitants de la région lors des grandes invasions.

Les ruines de Mbanza Mbata.

Mbanza Mbata était l'ancienne capitale du Duché de Mbata faisant partie de l'ancien royaume de Congo. C'est près de là, à Molo, qu'en 1652 fut frappé à mort le missionnaire belge Georges de Geel, Capucin; il mourut des suites de ses blessures à Ngongo Mbata et fut enterré dans l'église de ce poste.

Les ruines de Mbanza Mbata, retrouvées en 1938, se trouvent sur le plateau appelé Mbanza Mbata Kia Madiadia, près du village de Ngongo Mbata.

Pour y accéder, il faut aller prendre au km 187, la route de l'Angola que l'on suivra jusqu'à Kimpangu, d'où une piste carrossable mène aux ruines.

Les chutes de l'Inkisi à Zongo Matanda.*

Du terminus de la route auto, un sentier facile mais glissant mène en quelques minutes au « *belvédère* » d'où l'on découvre la profonde cuve dans laquelle l'Inkisi se précipite en bouillonnant, à 100 ou 150 m plus bas. Le sentier tourne alors à gauche pour aboutir, après un quart d'heure de marche, à un deuxième belvédère de gros rochers d'où la vue sur la cataracte est de toute beauté. Pousser plus loin, c'est se montrer intrépide et ne pas craindre d'être trempé jusqu'aux os à moins d'avoir pris la précaution de se mettre en costume de bain. Dans ce cas, il faut s'aventurer sur des rochers glissants et crevassés en tous sens, que le vent balaie de flots d'écume, semblables aux paquets de mer qui, les jours de tempête, inondent le pont des navires. Il faut un quart d'heure pour aller affronter quelques formidables douches et revenir au 2^e belvédère. Robert Thys, dans son ouvrage « *Etudes des forces hydrauliques du Bas-Congo* » en parle ainsi :

« En cet endroit, le terrain est extrêmement bouleversé ; la chute est complètement encerclée de montagnes boisées, découpées de ravins en tous sens. Au fond de ce paysage de forêts, la chute n'apparaît presque pas et le fracas de l'eau se perd dans l'épaisseur des bois. L'Inkisi, après quelques mètres de rapides, tombe sur toute sa largeur d'une hauteur de 40 mètres environ dans un petit ravin que la nature a mis en travers de son chemin. La puissance de l'eau semble avoir creusé au pied de la chute une formidable rigole de quelque 20 mètres de profondeur, si bien que l'eau tombe en réalité d'une soixantaine de mètres avant de s'écouler brusquement vers la gauche.

« L'épais brouillard d'eau pulvérisée qui sort du fond de la crevasse est chassé en aval par le fort courant dû au mouvement des eaux. Toute une partie de la forêt est ainsi perpétuellement noyée et, les arbres disparus, il n'est plus resté sur les tables de roches qu'une remarquable végétation aquatique. Parmi les algues, la mousse et les orchidées, d'énormes crabes circulent en compagnie d'étranges reptiles tandis qu'une sorte d'étoile de mer assez curieuse attire spécialement notre attention. Après cette chute verticale de 60 m, l'Inkisi, dont la direction a brusquement changé de 90°, coule dans une gorge à

* Extrait du « *Guide touristique du Bas-Congo* », publié par le Touring Club du Congo Belge.

parois verticales; grâce aux pierres que la saison sèche a mises à découvert, nous pouvons, après nous être laissés descendre à l'aide d'un câble en chanvre, circuler au fond de la crevasse, le long des rapides. Nous arrivons ainsi au pied même de la chute de Zongo Matanda, où le spectacle formidable de l'eau attaquant la falaise comme une mer en furie, nous arrête un long moment. »

Ajoutons que, d'après les calculs, la hauteur de la chute mesure 57 m, le débit minimum 60 m³ par seconde, pouvant passer à 700, tandis que la puissance utilisable peut atteindre 45.000 HP au minimum.

Le canon portugais de Ngidinga et la croix de Mbata Makela.

Avec les ruines de Mbanza Mbata, ils constituent d'intéressants témoins de la première occupation européenne de l'intérieur du Congo, au XVI^e siècle.

Le petit canon, qui se trouve actuellement dans la cour de la mission de Ngidinga, a été trouvé à Makela, sur les rives de l'Inkisi, au S. O. de la mission, non loin de l'emplacement de la croix. Son origine paraît remonter à 1575. A cette époque, les Bayaka venus de l'est de Kwango et du Lunda traversèrent le Kwango et s'attaquèrent au royaume de Congo; ils se sont avancés jusqu'à San Salvador qu'ils détruisirent. Le roi de Congo s'enfuit et se réfugia dans une petite île du fleuve, à proximité de Boma. Il sollicita l'aide des Portugais et avec 600 soldats mis à sa disposition et son armée reconstituée, il reconquit son royaume infligeant plusieurs défaites aux Bayaka, qui durent retraverser le Kwango. Le petit canon proviendrait d'une de ces batailles livrées sur l'Inkisi.

La croix se trouve sur le plateau du Mbata Kulunsi, à 200 m environ de Mbata Makela. Elle mesure environ 8 m de hauteur et est faite d'un bois très dur dont on ne connaît ni le nom, ni la provenance. Il ne paraît pas impossible qu'elle puisse être considérée comme contemporaine du canon et qu'elle ait dominé le cimetière érigé sur l'ancien champ de bataille; des sortes de tertres, aplanis au cours des temps, ont en effet été remarqués à Makela. Dans le Bas Congo et en Angola, on retrouve de ces croix ayant dominé des cimetières.

Il se pourrait aussi qu'elle ne soit qu'un simple monument érigé l'honneur des missionnaires portugais, à l'époque de la conquête du Congo.







Kasai. - *Vue du lac Munkamba.*

Kasai. – *Un coin du lac Fwa.*



Le Kwango et les chutes Guillaume et François-Joseph.

La région méridionale du Kwango est un pays de savane aux rivières bordées d'une légère galerie forestière. L'altitude varie de 750 à 850 m. Les rivières qui sillonnent le plateau ont toutes une direction Sud-Nord et les sources des principales d'entre elles se trouvent dans la zone des plateaux de l'Angola. Cette partie méridionale du Kwango, comme celle du Kwilu d'ailleurs, constitue le rebord sud de la cuvette centrale et, des différents gradins de ce rebord, les rivières tombent en chutes parfois très spectaculaires comme celle du Kwango à 7°30' de latitude sud.

En plus des chutes Guillaume du Kwango, il faut signaler les chutes Lippens de la rivière Luie, les chutes Rutten de la rivière Lufuku, les chutes du Kwenge sur la route de Kahemba à Panzi, les chutes de l'Inzia, de la Bakali, archiduchesse Stéphanie (Kikwit), etc.

Les chutes du Kwango furent découvertes par le Major autrichien Von Mechow dont la mission, équipée aux frais de l'Allemagne, atteignit cette rivière le 19 juillet 1880. C'est lui qui baptisa les chutes des noms qu'elles portent: la grande chute Sakabundu en l'honneur de l'empereur d'Allemagne, la chute Ngomba du nom de l'empereur d'Autriche et les chutes intermédiaires de celui de Don Luis de Portugal.

Les chutes Guillaume (alt. 700 m). Ces chutes sont certainement l'une des merveilles du Congo, et on les cite parmi les plus belles du monde.

Venant du Sud, le Kwango arrive sur un vaste champ de rochers et à proximité de la chute se divise en trois bras. Le bras droit, large d'une vingtaine de mètres, coule entre des rives rocheuses et nues; le bras central, beaucoup plus large, est bordé d'une galerie forestière; le bras gauche, plus petit, descend entre des falaises, des amas de pierres et des arbres, en majeure partie des palmiers. Après un parcours de quelques dizaines de mètres, les deux premiers bras se précipitent verticalement d'une hauteur d'une trentaine de mètres dans un étroit et profond ravin, aux parois verticales, nues ou bien couvertes de mousse ou de plantes grimpantes. La chute du bras gauche est moins importante et on peut en marchant sur des amoncellements de pierres, descendre au bord même de l'eau ce qui est irréalisable aux grandes chutes.

Pour admirer les chutes, trois points de vue sont aménagés et comportent des bancs confortables. Un sentier en permet aisément

l'accès. Le coup d'œil vu des hauteurs est impressionnant. Un autre petit sentier, partant du troisième point de vue, descend vers le lit de la rivière.

Entre les chutes Guillaume et les chutes François-Joseph, existent aussi les *chutes « Don Luis »*. Sans avoir l'importance et la majesté des chutes Guillaume, elles n'en sont pas moins fort belles. Au lieu de plonger d'un seul saut, elles créent plusieurs cascades dont la dénivellation totale atteint une vingtaine de mètres. Alors que la rivière est fort étroite au sommet, elle s'ouvre progressivement en éventail vers le bas. L'eau tombant sur les différents gradins forme un spectacle ravissant. Une route y aboutissant prend naissance à 2 km avant d'arriver aux chutes François-Joseph.

Les chutes François-Joseph.

Ces chutes, sur la rivière Kwango, semblent insignifiantes à côté des chutes Guillaume; elles ne représentent en réalité que de simples rapides dans la rivière; celle-ci rétrécit jusqu'à 10 à 15 m en amont, atteint en aval d'abord 50 à 60 m pour présenter enfin une largeur d'une centaine de mètres qui la rend calme et navigable.

Les chutes Lippens - Classées comme site.

Sur la route de Popokabaka à Kikwit via Kimbao, à 258 km de Popokabaka et 201 km de Kikwit, la rivière Luie est traversée au moyen d'un bac.

A 3 km en aval du passage se situent les *chutes Lippens*, classées comme site. On peut les atteindre en louant une pirogue aux riverains. Les chutes Lippens sont près du village de Tona. Toute la masse d'eau, large de 25 m tombe verticalement et par une seule chute d'une hauteur d'environ 30 mètres. Immédiatement en aval, l'eau coule dans un ravin, profond de 30 m, aux parois rocheuses, abruptes et verticales, couvertes de mousse et de fougères, après quoi elle bouillonne et forme des cascades.

Les chutes Rutten - classées comme site.

A 124 km de Kikwit et 33 km de Gungu, sur la route qui relie directement ces 2 postes, la rivière Lufuku forme les chutes Rutten. Le sentier de 2 km qui y conduit s'amorce à 500 m du pont (direction Gungu). Les chutes se trouvent à quelques centaines de mètres du bout du sentier, mais il faut descendre à pic dans la brousse. La Lufuku est un affluent de la Lutshima. Dans le sud du territoire

de Gungu, elle coule à une altitude de 800 m environ, son confluent avec la Lutshima étant à 500 m d'altitude. La Lufuku coule d'abord dans une vallée herbeuse puis sur une distance de 20 km, son niveau descend de 800 à 600 m, pour former la chute en question. Cette chute se trouve près du village de *Kigoma*, à un kilomètre en amont du ruisseau Bari, lequel coule sur une distance de plusieurs dizaines de mètres dans une espèce de grotte, surplombée par des rochers. A son point de chute, la rivière Lufuku est divisée en 5 bras dont la largeur varie de 1 à 20 mètres, le tout atteignant quelque 50 mètres au milieu d'une végétation touffue à prédominance de *Pandanus*. La masse d'eau se précipite du haut d'un mur abrupt et lisse dans un étroit ravin; dans le bras gauche, la hauteur de la chute est d'environ 20 mètres. En aval de la chute, un lit de pierres trans forme le cours d'eau en rapides de 20 m de large.

Les chutes de l'Inzia.

A Kumbili, dans le territoire de Feshi, au sud de Kimbao (route Popokabaka-Kikwit) on peut admirer de magnifiques chutes de la rivière Inzia dont le classement comme site a été proposé.

La chute d'eau de 24 m d'une rivière qui a 60 m de largeur donne un aspect grandiose au paysage et la brusque différence de la rivière Inzia en amont de cette chute, où elle est plutôt calme et peu ravinée et de cette même rivière en aval, où elle devient un torrent sauvage qui se creuse un chemin dans un ravin de 50 m et plus, presque à pic, est certainement très remarquable.

En aval, se trouvent quelques grottes et chutes secondaires.

Le site de Lukwila.

Pour se rendre au site de Lukwila, il faut prendre, à Gungu, la route de Kahemba jusqu'au centre commercial de Kandale (km 65). Lukwila se trouve à environ 15 km au sud de Kandale et est relié à ce poste par une route d'une quinzaine de km, laquelle traverse le Kwilu à 3 km du poste (bac) et conduit au sommet des fameux canyons. Ce site constitue l'une des attractions les plus spectaculaires du Kwango. Il est classé par la commission des monuments et des sites. Il a servi de fond à quelques scènes du film « *Bongolo* » d'André Cauvin. La dépression mesure 5 km de long sur 1,5 à 3 km de large. Profonde de 150 m environ elle forme un cul-de-sac et présente l'aspect d'un creusement dû à une gigantesque pelle mécanique qui aurait enlevé, en une seule venue, des kilomètres-cubes de terre.

Les falaises du canyon sont absolument verticales et laissent apparaître les différentes couches sablonneuses ou glaiseuses, différemment teintées suivant la profondeur et dont les nuances vont du blanc au rouge sang en passant par le gris, le jaune, le rose et la garance. Pour donner plus de grandeur au spectacle, d'immenses murailles, vivants témoins de la préhistoire, s'élèvent du fond du canyon jusqu'aux $\frac{3}{4}$ de sa hauteur totale. Leurs sommets pointus font penser aux ruines d'antiques donjons. C'est au fond du gouffre, que la Lukwila prend sa source pour porter à la Loange toute proche ses eaux rouges qui vont teinter la rivière jusqu'à 700 m en aval. Un phénomène de captation est en pleine évolution et l'on voit nettement que les eaux qui jusqu'ici s'écoulaient vers la Loange ne sont plus séparées du bassin du Kwilu que par une simple paroi.

Quelques sites entre Basongo et Charlesville.

Sur la route Basongo-Mitsibu-Mibalaie-Charlesville, à environ 130 km au sud de Basongo, on trouve, à 800 m à droite de la route, le *lac Madimape* légèrement encaissé et constituant un endroit de villégiature tout indiqué ; la mission américaine de Charlesville y a construit deux maisons de vacances pour enfants européens.

A 2 km plus au sud, à 600 m à droite de la même route, *le lac de Berengandongo*, de 9 km de longueur sur 3 km de largeur, est également un site très agréable avec la maison de passage de l'Etat de Kashosho.

Au km 156 de la même route, un sentier d'une trentaine de mètres mène au bord d'une énorme dépression sur laquelle l'érosion est venue ajouter sa marque impressionnante. D'une profondeur de 50 m et d'une largeur de 600 m, la dépression s'étend assez loin et offre, avec ses terres rouges, un aspect très contrasté.

Au fond du canyon, des débris, non dissous par les pluies, présentent les formes les plus inattendues. Ce site s'appelle «*trou aux singes* » ou mieux «*trou aucynocéphales* ».

LE KASAI ET LE KATANGA

LE KASAI.

Toute la région du Kasai proprement dit, c'est à dire celle s'étendant au sud du 5^e parallèle, s'étage sur le rebord sud de la cuvette centrale et présente les mêmes caractéristiques que celles du sud du

Kwango : rivières coulant en direction sud-nord en présentant, sur une grande partie de leurs cours, des séries de rapides et de chutes parfois étonnantes.

Au Sud, le pays s'élève progressivement vers les plateaux de la Samba, du Lunda et la crête Congo-Zambèze; la savane devient moins arbutive et forme d'excellents pâturages, exploités d'ailleurs par de grands organismes d'élevage.

Les principales chutes formées par les rivières qui dévalent des divers paliers du rebord sud sont: celles du Kasai à Mai Munene et Wissmann, celles de la Luebo, de la Lulua entre Sandoa et Kapanga et près de Luluabourg, de la Lueta, de la Bushimai, de la Lubi, du Lubilashi, du Sankuru, etc.

Les chutes de Mai Munene.

Les chutes du Kasai, que les indigènes dénomment Mai Munene (grande eau), sont d'un fort débit et se classent parmi les plus importantes du Congo. La rivière se divise en plusieurs bras et mesure, à cet endroit, plus de 400 m de largeur. Les chutes ne dépassent pas une hauteur de 6 à 8 m mais sont très belles, surtout pendant la saison sèche durant laquelle les roches apparaissent bien plus clairement. Elles se trouvent à 36 km de Tshikapa.

Les chutes de la Lulua.

Sur la route de Luluabourg à Lubondaie via les missions catholiques de St-Joseph et de Kabwe méritent une mention spéciale. Elles se trouvent à 500 m de l'ancien bac et sont accessibles par la rive gauche. De 400 m de largeur, la rivière se divise en plusieurs bras qui forment des chutes et des cascades de 25 m de hauteur dans un cadre magnifique.

Plus en amont, la rivière coule dans des gorges larges de 20 m et profondes de 30, tout à fait remarquables, et le spectacle de la Lulua s'engouffrant en mugissant dans ce défilé est impressionnant. Ces gorges se trouvent à une quinzaine de km de la mission protestante américaine de Lubondaie.

Les plus belles chutes de la rivière Lulua se situent à Samuzambo, à 60 km en aval de Sandoa. Elles sont accessibles par un chemin vicinal se dirigeant vers le nord en longeant la rivière. Elles peuvent également être atteintes en empruntant la piste de 12 km que l'on trouve à gauche, à la bifurcation du km 78, sur la route Sandoa-Kapanga.

Les grottes et les chutes de la Lubi.

Sur la rivière Lubi, affluent du Sankuru dans lequel elle se jette en face de Lusambo, on trouve à 61 km de Tshimbulu, sur la route menant à Bakwanga via Mérode, de magnifiques rapides et une remarquable chute. Les rapides sont un peu en aval du pont Nicole et la chute à 1 km du pont. Pour y accéder, tourner à gauche immédiatement après le pont; une piste de 1 km permet d'arriver en voiture jusqu'à 200 m des chutes.

Au km 95 de la route Tshimbulu-Dimbelenge, une piste de 2 km bien signalisée conduit à 200 m des *grottes*. Du terminus de la piste, on descend dans une dépression où, à flanc de coteau, se trouve l'entrée des grottes; il faut passer par un orifice caché dans la végétation. Ces grottes sont une succession de huit salles dont la voûte est ouverte par endroits et où pénètre la lumière venant d'environ 40 m au-dessus. Les parois sont d'une teinte verte caractéristique. On trouve quelques stalactites et stalagmites. La circulation y est aisée et la lumière naturelle suffisante pour s'y diriger; il est tout de même bon de se munir d'un moyen d'éclairage pour la visite de certaines salles. La longueur totale des grottes est de quelque 300 m. Nombreux oiseaux et petites cascades.

Les lacs Munkamba et Fwa.

Le lac Munkamba se trouve à environ 100 km à l'E.-N.-E. de Luluabourg. C'est un beau lac d'une superficie approximative de 180 ha, un lieu de villégiature, de repos et de week-end, ainsi que de vacances pour enfants. Les eaux absolument pures sont vivifiantes, ses plages d'un beau sable blanc. On peut s'y livrer aux plaisirs de la pêche et du canotage.

Les abords du lac sont parcellés par la Colonie. L'emplacement résidentiel compte déjà une centaine de lotissements: villas, hôtels (2), garages et station-service, mission protestante.

Le lac est dans une cuvette sans communication extérieure; ses rives ne sont pas boisées, mais il existe un projet tendant à combler cette lacune.

Une route circulaire fait le tour du lac.

L'excursion au lac Munkamba peut se poursuivre par la visite au lac Fwa distant de 41 km et qui est peut-être le plus beau du Congo. Dans un cadre romantique, la végétation tropicale se mire dans les eaux calmes passant du vert jade au rose ou à l'incolore, selon la nature du fond; de petites cascades dévalent vers le lac et viennent

animer le paysage qui est de toute beauté. On peut se promener en pirogue sur le lac et visiter les émergences à l'extrémité de celui-ci: c'est une petite promenade charmante qui laisse un souvenir inoubliable.

Malheureusement, comme on peut y contracter la bilharziose, il est interdit de s'y baigner.

La visite des lacs comporte environ 300 km et peut se faire en une journée.

LE KATANGA.

Par la richesse de son sous-sol et les progrès de son industrialisation, le Katanga est la province la plus importante du Congo. Son altitude, ses hauts plateaux, d'où sortent le fleuve Congo et quelques uns de ses affluents, et son climat tempéré en augmentent l'attrait.

En général, le pays est formé d'une savane très arbustive, avec de vastes clairières d'où émergent des termitières parfois énormes et revêtant des aspects très curieux; vers le Sud, au fur et à mesure que le pays s'élève, la végétation devient de plus en plus rabougrie et clairsemée. Toutefois, les hauts plateaux conviennent parfaitement à l'élevage et à la colonisation. L'altitude moyenne va de 500 à 1.000 m dans le Nord; elle est de 1.000 à 1.500 m avec des plateaux de 1.500 à 2.000 m vers le Sud et le Sud-Est.

Son éloignement de l'équateur - 6° à 13° de latitude Sud - est la cause de saisons mieux marquées que dans le reste de la Colonie et la température moyenne de 20° à 25° descend la nuit, en saison sèche, aux environs de 5° et même parfois plus bas.

Sans doute, ni les visions prestigieuses, ni les beautés naturelles si caractéristiques de la région des grands lacs, ni l'éclat et le faste des frondaisons tropicales ne se révèlent ici au voyageur, mais il y trouvera un paysage d'une plus grande douceur qui rappelle nos Ardennes, sur lequel plane le bleu absolu d'un ciel dont la luminosité contraste brusquement avec le voile qui couvre trop souvent les sites équatoriaux.

Qu'il arrive par les plateaux maigrement boisés de l'Angola, ou par les solitudes mornes et parfois désertiques de l'Afrique Australe, le touriste sera frappé de l'aspect souriant de la nature dans cette région de transition qui le conduit vers la grande forêt tropicale, ou vers les régions des lacs et des volcans.

Les sites du Katanga sont souvent très beaux, mais parfois quelque peu difficiles à atteindre en voiture; le principal effort des dirigeants a porté d'abord sur l'ouverture des voies de communications facilitant

l'exploitation des richesses du sous sol et le développement de l'industrie. Actuellement un réel effort est fait pour que résidents et touristes puissent quelque peu jouir des beautés naturelles de la Province.

Les lacs Kisale, Upemba, etc.

La descente du Lualaba, de Bukama à Kabalo, est très pittoresque. Le tronçon navigable, dit « bief supérieur », s'étend sur 640 km jusqu'à Kongolo. En débouchant dans la plaine du Kamulondo, de 250 km de long et de 40 à 50 km de large, le Lualaba se développe en de nombreux méandres échancrés à l'infini par un enchevêtrement de chenaux donnant accès à une multitude de lacs. Le plus grand d'entre eux est l'Upemba (500 km² environ). Le Kisale est le plus connu et le seul qui soit traversé de part en part par le Lualaba. Il mesure 20 km sur 15 et est envahi par une abondante végétation de lotus, de nénuphars et surtout de papyrus. Aux hautes eaux, toutes ces plantes flottent au gré des vents, formant des îlots pouvant atteindre une superficie de plusieurs dizaines d'hectares. Lorsque la tornade souffle pendant des heures dans la même direction, les paquets d'herbes s'amoncellent en masses énormes et peuvent alors obstruer les espaces libres constituant les chenaux de navigation. Au départ de Bukama, le fleuve, dont la largeur varie de 200 à 1.800 m, commence par longer les Monts Hakansson, à gauche; sur la droite, dans les marécages de l'intérieur, est le grand lac Kabwe.

Il longe ensuite le Parc National de l'Upemba - nombreux troupeaux d'éléphants et d'animaux de toutes sortes.

À l'intérieur des terres, à hauteur du dépôt de bois de Kabelwe, se situent, entre les rivières Mwevu et Mungoy, les importantes grottes de Tumba. Au dire des indigènes, elles comportent d'énormes salles accessibles sur une distance de plusieurs kilomètres mais, jusqu'à présent, aucun blanc n'en a fait la visite en détail.

Après le grand lac Upemba, laissé sur la droite, le fleuve pénètre dans le lac Kisale où le chenal, tracé dans les immenses étendues d'eau couvertes de papyrus, présente un caractère unique.

Lorsque le fleuve sort de la grande zone marécageuse des lacs, il coule au milieu d'une plaine de savane légèrement boisée. Tout le long du parcours, s'échelonnent de nombreux villages riverains en partie cachés par les palmiers, notamment des borassus.

Tous les 21 jours un bateau du C.F.L. relie Bukama à Kabalo et assure la correspondance avec les trains d'Elisabethville, Le Cap,



Kasai. – Le trou aux cynocéphales sur la route de Basongo à Charlesville.







Lobito, et ceux vers Kindu et Stanleyville ou vers Albertville par où se fait la liaison vers le Ruanda-Urundi et le Kivu d'une part et avec Kigoma et Dar-es-Salaam d'autre part.

Les Kundelungu et la chute de la Lofoi.

En partant d'Elisabethville, une visite des plateaux du Kunde lungu s'impose. A la bifurcation du km 103 de la route de Kasenga, à quelque 5 km au-delà de Katofio, il faut tourner à gauche; par un chemin parfois assez mauvais, on atteint l'immense plateau.

L'altitude moyenne des hauts plateaux dépasse 1.600 m. Du haut des falaises à pic qui dominent de 7 à 800 m la grande plaine de la Lufira, on jouit d'un panorama splendide. D'autre part, la faune des zones élevées est particulièrement riche en lions, antilopes, éléphants, zèbres, etc. ; il y subsistait encore, il y a peu de temps, quelques rhinocéros. Un bon gîte du Royal Automobile Club du Katanga, existe à environ 95 km de la bifurcation; il est muni d'un matériel de campement pour 8 personnes. A côté de la réserve intégrale de chasse qui en protège la faune, un domaine de chasse, récemment créé, se trouve à une vingtaine de km du gîte.

Ceux qui ne désireraient pas perdre deux ou trois jours sur les plateaux, prendront à Minga, km 91 de la route de Kasenga, le chemin de Sampwe et Mitwaba qui traverse une forêt de bambous tout en suivant la vallée de la Kifiba. Au km 174 d'Elisabethville, à Kienge, il faut tenir la droite pour longer les falaises du Kunde lungu. A Kienge, on trouve un gîte touristique.

Entre Kienge et Lukafu, dans une faille de l'énorme bastion montagneux se cache une chute d'environ 80 m de haut. Elle est surtout pleine d'attrait lorsque le soleil de l'après-midi perce les feuillages environnants et diapre à l'infini les colonnes d'eau. Cependant on n'accède à ce site que par un incertain sentier indigène et en pataugeant parmi les éboulis rocheux des 200 derniers mètres.

A Konko, vers le km 218, un peu avant le passage de la Lofoi, une piste de 13 km partant vers la droite, conduit au pied des falaises d'où, par un sentier dans une gorge, on peut atteindre la fameuse *chute de la Lofoi* tombant à pic d'une hauteur de 340 m. C'est la plus haute chute verticale du continent africain; le débit en étant toutefois peu important, il arrive que, durant la saison sèche, l'eau de la chute se volatilise dans l'atmosphère. Un gîte existe au terminus de la piste de 13 km qui part de Konko.

Le touriste peut rentrer à Elisabethville par la route de Sampwe, Kiubo (où il logera et contempera les merveilleuses chutes de la Lufira dont nous parlons ci après) et Jadotville.

Les chutes de la Lufira et le lac Tshangalele.

La Lufira, affluent du Lualaba, prend, comme lui, sa source sur la crête Congo Zambèze. Dans son cours supérieur, les eaux de la rivière ont été captées pour fournir au Katanga l'énergie électrique dont il a besoin pour son développement.

Au km 121 de la route (ancienne) Elisabethville-Jadotville, sur la droite, une piste mène d'abord à la mission Bénédictine St Gérard de Kapolowe (6 km) ; elle gravit ensuite une colline d'où l'on aperçoit les vastes étendues du lac de retenue de la Lufira, appelé lac Tshangalele. En continuant, on arrive, après avoir traversé les villages de pêcheurs Kankwale, Kibangu et Lusambo, au village de Kisunka, terminus situé à environ 20 km de la bifurcation. En s'adressant au chef Kisunka Djeke, on peut louer une pirogue (coût 20 fr l'heure) pour faire une promenade sur le lac. On aura ainsi l'occasion de se faire une idée de l'activité fébrile qui y règne; plus de 1000 indigènes pêcheurs sont installés tout autour des rives.

Ce lac artificiel a une superficie de 356 km² et peut être considéré comme un des endroits les plus poissonneux du Katanga. Les espèces rencontrées sont des Cichlidae (*Tilapia nigra*), des siluroïdes et des cypriniformes.

Les plantes aquatiques qui s'y sont prodigieusement développées (50 % de Typhes) abritent quantité d'oiseaux d'espèces très variées; l'amateur de chasse peut y exercer son adresse, le lac étant l'habitat de nombreux canards.

Plus en aval, les *chutes Cornet* ou de Mwadingusha, à 80 km de Jadotville par la route, constituent un but de promenade très intéressant: la masse d'eau de la Lufira s'abat brusquement de 113 m pour être captée et utilisée dans les usines de la Sogefor, la centrale hydro-électrique Emile Francqui qui développe une puissance de 79.000 HP ; là se trouvent les mémoriaux Emile Francqui et Cornet.

Un peu en aval, à Koni, se trouvent le barrage et la centrale hydro-électrique Bia, développant 60.000 HP.

Les chutes de Kiubo.

Des diverses chutes de la Lufira, classées parmi les plus belles du Congo, les plus admirables sont celles de Kiubo. Elles débutent par une suite de cascades sur des grès du Kundelungu supérieur,

appelés « grès de Kiubo ». La chute a une hauteur de quelque 60 m et tombe sur des schistes. La rivière Lufira peut atteindre une largeur de 100 m. Le volume de la rosée d'eau projetée est énorme et le grondement des eaux s'entend à plusieurs kilomètres. Le débit de la Lufira est régularisé en partie par le barrage des chutes Cornet à quelque 150 km en amont.

Un sentier partant de l'hôtel aboutit au niveau du pied des chutes et une baleinière conduit le visiteur à 2 km en aval, ce qui permet de jouir entièrement du spectacle. Le coucher de soleil sur ces chutes est de toute beauté.

L'ensemble de Kiubo qui comprend les chutes elles-mêmes, de belles grottes en aval, les rapides et les chutes de la Luvilombo, affluent de la Lufira, les rapides en aval, etc. a été aménagé par le Royal Automobile Club du Katanga avec la coopération du Touring Club Royal du Congo Belge. Des sentiers ont été créés sur les deux rives pour permettre de jouir de cet ensemble magnifique et de beaux endroits de pique-nique ont été aménagés. On peut pratiquer à Kiubo la natation, la pêche et la chasse.

Un hôtel rend possible un séjour quelque peu prolongé en cet endroit.

La région de la Panda.

Au N.-0. de Jadotville, contre le massif des Bianco qui la domine, une longue vallée constitue la curieuse région de la Panda. De toutes les montagnes environnantes, qui forment un gigantesque amphithéâtre ouvert d'un seul côté, se précipitent de multiples nappes liquides créant de hautes chutes notamment celle de la Mulamba en forme de lyre.

On peut visiter cette région en empruntant la route qui part de la gare de Kansenia et, par la mission catholique du même nom (où l'on doit s'arrêter pour voir l'intéressante collection du R.P. Anciaux) rejoint à Kiankwa la route Jadotville-Lubudi.

Les chutes de la Kalule et les grottes près de Lubudi.

La localité de Lubudi est en passe de devenir un centre touristique intéressant. Situé à 210 km 500 de Jadotville sur la route menant à Bukama et Kamina, Lubudi est donc facilement accessible aux tou-

ristes; deux hôtels permettent de s'y arrêter quelque temps et son altitude de 1.345 m la gratifie d'un climat doux.

De nombreuses pistes et routes aménagées mènent à des ensembles de chutes et rapides de toute beauté.

À 11 km de Lubudi se trouvent, sur la Kalule-sud, les très belles chutes de *Dikolongo* d'environ 40 m de hauteur. La rivière a été aménagée pour les deux centrales hydro-électriques de la Cimenkat. Le lac de retenue de Dikolongo, de quelque 150 ha de superficie, est un paradis pour les oiseaux et sert de repos à de multiples migrants; les amateurs de pêche pourront s'approvisionner en Tilapias, poissons de premier choix.

À 14 km 500 de la localité, en amont de Dikolongo, toujours sur la même rivière, se trouvent les magnifiques *chutes de Kawa* de +/- 90 m de hauteur. Le touriste peut atteindre un roc qui domine de 80 m le cirque des chutes et d'où l'on aperçoit au loin le lac de retenue et les marais de Dikolongo. Une route privée d'intérêt local mène à cette merveille.

À 16 km du poste, toujours sur la même rivière, le spectacle des *chutes de Kabundji* de 120 m de hauteur est réservé aux bons marcheurs car aucune piste carrossable n'y mène; il n'est cependant pas douteux qu'elles seront sous peu accessibles aux véhicules.

La Kalule-nord n'est pas moins pittoresque : à Kayo, à 17 km de Lubudi, splendide *chute de Kayo* de 80 m; de là une piste de 1 km mène à celles de Dipera. Toujours à partir de Kayo, une piste carrossable remontant la Kalule conduit à la *chute de Kamwanga* de quelque 20 m de hauteur qui n'est que la troisième partie d'une chute bien plus importante et plus spectaculaire, mais qui n'est pas encore bien dégagée.

Comme autres chutes notons celle de la Kalule-nord à 42 km de Lubudi sur la route de Bukama et celle de la Lubudi.

Cet ensemble est complété par une *série de grottes* dont beaucoup restent encore à découvrir et à explorer. Déjà celle de *Kyantapo* a fait l'objet d'un classement comme site. Elle renferme des sculptures indigènes d'âge inconnu. La grotte de *Kando* a une entrée dantesque et se terminerait par un lac renfermant des poissons aveugles. La grotte de *Mpalaba* s'étendrait sur des kilomètres et se terminerait également par un lac important, mais d'accès difficile. Celle de Kiama kende est sans intérêt en regard des trois autres.

A noter aussi, dans les environs, les failles à proximité de la route de Mokabe Kasari et des sources salées.

Chutes et grottes de la Kilubi.

Au km 84 de la route Kamina-Kabalo (Kongolo ou Kasongo) via Kabongo, le Touring Club Royal du Congo Belge a aménagé une piste de 41 km en permettant la visite. A 11 km sur cette piste, se trouve la ferme de la Kilubi. La première chute d'une cinquantaine de mètres se trouve juste devant le bâtiment principal. Une deuxième chute, dite de la Kifita, est à quelques kilomètres en aval sur la même rivière Kilubi; on y accède par un bon sentier. Une première grotte, petite, mais très jolie, est creusée par un mince affluent de la Kilubi, ruisseau à sec en saison sèche.

Pour se rendre à la *grande grotte*, celle de *Pitanshi*, il faut, après le passage de la Kilubi, prendre à gauche durant 15 km. Cette grotte, ou plutôt ces grottes principales sont dues aux affouillements souterrains de la rivière Maie qui se jette dans la Kilubi; elles sont longues de 7 km environ et éclairées ça et là par des cheminées d'effondrement. Seule la première partie, constituée par une salle immense, peut être visitée actuellement; on y entre par le lit de la rivière et on en sort un peu plus loin par une belle grimpe, partiellement à travers des cascates. Durant la journée, les cheminées de la voûte assurent un éclairage suffisant, surtout vers le milieu du jour. La salle a comme murs des tentures et des draperies et comme sol un enchevêtrement de coupes, bénitiers, fleurs, vagues et crêtes pétrifiées; elle renferme des stalactites et fleurs de diverses couleurs. Le passage étant souvent impossible lors des fortes crues de la saison des pluies, il est préférable d'en faire la visite durant la saison sèche.

Les chutes Johnston.

A ceux qui se rendent à Kasenga, sur le Luapula, il est conseillé de faire la promenade vers les chutes et rapides Johnston qui se trouvent à 29 km en amont.

Une route touristique de 30 km, longeant le Luapula jusqu'à Malo, permet cette visite. Au km 17, vers Kaluba, on trouve les vestiges d'un ancien fort du XVII^e siècle.

La visite peut également se faire en remontant le Luapula en barque à moteur sur quelque 25 km. La rivière est très sinueuse, profonde de 3 à 4 m et large d'environ 300 m. Le voyage est très beau.

Les chutes (5 à 8 m) et les rapides très nombreux s'étendent sur une dizaine de kilomètres depuis Kaluba, jusqu'à 5 km en amont de Kyalwe. Il est possible, en pirogue, de prendre pied parmi les rochers et de faire quelques jolies photographies.

LA CUVETTE CENTRALE, LE FLEUVE ET LE DISTRICT DE L'UBANGI

En dehors du fleuve et de ses principaux affluents, notamment le Kasai, cette province ne recèle guère de sites intéressants étant presque entièrement située dans la cuvette centrale, pays plat, marécageux et couvert de forêts. Seul, le district de l'Ubangi situé sur le rebord très peu prononcé du nord, offre quelques points de vue remarquables dans la partie couverte de savanes. Comme le pays n'est guère visité par les touristes, nous nous bornerons à citer ces sites dans le corps des itinéraires.

Le fleuve Congo et le Kasai.

Au voyageur qui, après de longues et parfois fatigantes randonnées à travers les régions de l'Ituri, du Kivu, du Ruanda ou du Katanga, dispose encore du temps nécessaire, il est conseillé de rejoindre Léopoldville et Matadi en utilisant l'une ou l'autre des magnifiques artères que sont le fleuve Congo et son affluent le Kasai.

Le voyage est une longue promenade à travers une nature exotique, jeune et sauvage. Le confort des bateaux modernes qui assurent la liaison régulière entre Stanleyville ou Port-Francqui et Léopoldville (bonnes cabines, pont large, fauteuils reposants, bains et douches, bar et restaurant convenables) permettra, après les fatigues de l'auto ou du chemin de fer et l'inconfort des auberges de l'intérieur, de prendre quelques jours d'un repos physique agréable. Tout en appréciant ce repos, le voyageur ne se lassera pas d'admirer des paysages toujours changeants et des scènes de la vie indigène dans les villages non encore soumis à la discipline des centres européens; cela ne l'empêchera pas, aux escales, de continuer à s'intéresser aux réalisations européennes dans ces contrées hier encore inaccessibles.

S'il part de Stanleyville, il verra le fleuve s'élargir en de vastes pools de 15 à 20 kilomètres, parsemés d'îles impénétrables ou de bancs de sable doré sur lesquels s'échouent les « snags » arrachés par les crues et où dorment parfois des crocodiles. Les rives couvertes de roseaux au-delà desquelles se profilent la savane ou des collines parsemées de palmiers, succéderont aux rideaux épais de la forêt équatoriale, déchirés çà et là par les petites clairières des villages.

Pour rompre la monotonie de tous les spécimens de la flore équatoriale, le voyageur aura le spectacle d'agglomérations différen-

tes selon les tribus, celui de pêcheries, celui de la rencontre de pirogues bondées de nattes ou de charges de poisson fumé et de vivres, celui des jeux d'enfants qui, de la rive, tendent leurs bateaux en miniature taillés dans du bois de parasolier, celui de la course de vitesse avec le bateau que tentent parfois quelques adolescents debout sur leurs embarcations ou encore celui des ébats des singes et des hippopotames.

S'il sommeille, la sirène lui annoncera qu'on croise un autre vapeur ou qu'on salue un poste d'occupation européen ; le gong du bord lui signalera l'approche de l'escale où il pourra s'amuser des gesticulations, rires ou injures résultant des tractations entre le personnel du bord et les marchands indigènes.

Il ne manquera pas non plus, au cours de ces escales, de faire l'une ou l'autre promenade très intéressante dans le poste ou aux environs. Ce sera également l'occasion de comparer les peuplades indigènes qui occupent les rives du fleuve et l'estuaire des affluents, les peuplades si différentes par l'aspect physique, les tatouages, la coiffure, l'habillement, les parures des femmes, les manifestations du sens artistique se dégageant des objets présentés à la vente.

Le Kasai, dont les rives changent continuellement d'aspect, allant de la savane piquée de borassus à la forêt, fouillis de tiges et de lianes enchevêtrées s'élançant vers la lumière, des marécages aux colonies herbeuses, de l'immensité plate des rives basses aux falaises et aux rochers des passes, le Kasai, répétons-le, n'est pas moins intéressant.

Mentionnons son cours tantôt rapide, tantôt calme ; la traversée, entre deux lignes d'écueils invisibles jalonnées de bouées, de la passe de Swinburne aux bords de rocs dentelés, toujours submergés, terribles aux eaux basses et causes de quelques désastres ; le calme du Wissmann Pool aux nombreux bancs de sable ; l'entonnoir du Kwa, au courant rapide, déversant la rivière dans le fleuve ; les escales agréables de Basongo, Brabanta, Dima, Banningville, Mushie. Tout cela donne au voyage une telle diversité qu'il en paraît trop court.

Le Bas-Fleuve aussi pour ceux qui rentrent par la voie maritime ne manque pas de pittoresque. Le passage du Chaudron d'Enfer, formé d'un tourbillon immédiatement en aval de Matadi et à côté duquel Charybde et Scylla ne seraient que jeux d'enfants, procure souvent de fortes émotions. La série des criques sauvages, les îles nombreuses, les rives couvertes de palétuviers aux nombreuses racines adventives sur lesquelles grimpent de curieux petits poissons ; même les falaises ou les plages formant les rivages de l'Atlantique ont leur charme.

Les excursions en pirogue.

Les voyageurs qui doivent stationner quelque temps dans un port fluvial ou une localité riveraine d'un cours d'eau navigable, pour y attendre la correspondance leur permettant de continuer leur voyage, peuvent agréablement occuper leurs loisirs à faire, entre autres promenades, une petite excursion en pirogue le long des rives de la rivière.

En s'adressant aux Autorités territoriales, ils choisiront, parmi les promenades, celle qu'ils estiment avoir pour eux le plus d'attrait et ils pourront facilement louer une embarcation et le nombre de payeurs nécessaire pour rendre le déplacement intéressant.

L'équipe indigène est généralement accompagnée d'un batteur de gong qui scande les chants rythmés louant les qualités et surtout la générosité... du « grand Blanc » qu'elle conduit dans sa barque.

Le long des rives, la pirogue glisse souvent sous un dôme de verdure et dans les branches des arbres qui surplombent l'eau, on peut admirer les divers représentants de la gent ailée aquatique, voire les ébats des singes parfois assez nombreux.

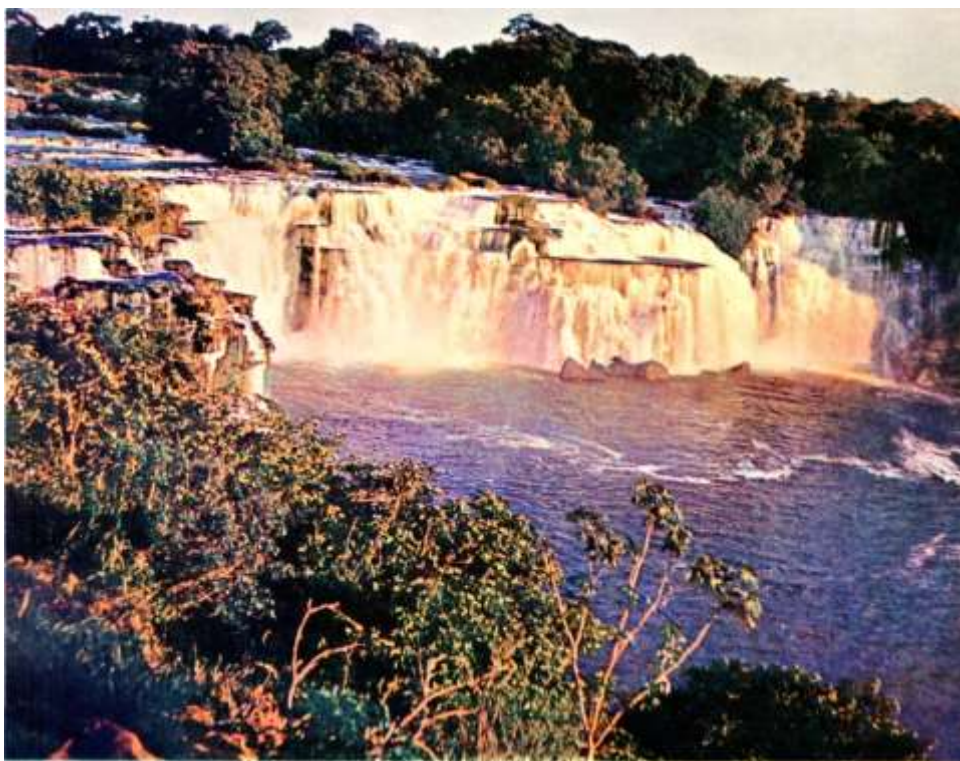
Selon les régions, crocodiles ou hippopotames apportent une note très « couleur locale » au paysage, à moins que ce ne soient des bancs de roches au travers desquels filtre la rivière, ou encore les barrages formés par les pêcheries des natifs parfois audacieusement installées sur le cours d'eau. On peut quelque fois assister, dans les villages riverains, à de pittoresques marchés fréquentés par des représentants de la vieille génération portant vêtements, coiffures et parures propres à leur tribu. ou aussi à des pêches faites au moyen d'engins spécifiquement indigènes, ou encore à la traversée de rapides par des pirogues manœuvrées par d'habiles payeurs. Un endroit agréable pour le pique-nique emporté sera toujours trouvé, conforme au goût des voyageurs.

Pareille excursion ne peut que laisser un souvenir inoubliable, et digne de meubler les récits de voyages des touristes les plus exigeants.

Coquilhatville et le jardin botanique d'Eala.

Si la durée de l'escale le permet, il est conseillé aux voyageurs passant par Coquilhatville de visiter le jardin d'essai de l'Inéac à Eala qui se trouve à 7 km de Coquilhatville. La durée de la visite complète demande de 1 h ½ à 2 h.

Les principales curiosités de ce jardin sont: « La Rocaille », la culture des orchidées, l'allée des bambous et les parterres de sensibles.



Katanga – Kiubo. –

Les chutes de la Lufira, éclairées par les rayons du soleil couchant.

Vue prise du jardin de l'hôtel.

II. QUELQUES PEUPLADES INTERESSANTES.

Presque toutes les peuplades du Congo et du Ruanda-Urundi sont intéressantes à divers points de vue.

Nous ne pouvons cependant nous permettre, dans le cadre de ce guide, de dire un mot de chacune d'elles. Nous nous contenterons, lors de la description des itinéraires donnés dans la III^e partie, de signaler l'endroit où le touriste les trouvera.

Dans le présent chapitre, nous donnerons quelques détails sur certaines tribus qui se signalent à l'attention des voyageurs soit par leur histoire, soit par certaines institutions ou coutumes, soit par leur sens artistique et l'influence qu'elles ont exercée sur leurs proches voisins. Cette façon de procéder allégera d'autant le texte des itinéraires dont la lecture s'en verra ainsi rendue plus facile aux voyageurs.

PROVINCE ORIENTALE - KIVU - RUANDA-URUNDI

Comme pour les sites intéressants nous commencerons par les régions les plus touristiques, c'est-à-dire par celles de l'Est du Congo.

Les diverses peuplades de la province Orientale, qu'elles soient soudanaises, nilotiques, bantoues ou pygmées, sont parmi les plus attachantes du Congo.

Artistes et évolués comme les Mangbetu ou plus arriérés comme les pygmiformes Balese (Walese) et Bambuba; richement vêtus dans l'Uele ou presque nus chez les Lugware et autres nilotiques; affreusement tatoués tels les Topoke et les Lokele ou à peau bien nette ainsi que la jeunesse des centres; de haute taille comme les nilotiques, de taille particulièrement petite comme les pygmées purs des forêts de l'Ituri et des environs d'Andudu et de Gombari, les indigènes captiveront le touriste par leurs danses, leurs sens artistiques, leur hardiesse en tant que payeurs ou pêcheurs, l'architecture des villages et la beauté des objets en ivoire et en ébène qu'ils lui offriront en vente.

Les pêcheurs Wagenia.

Les Wagenia sont pêcheurs; leur habitat se situe le long du Lualaba depuis Stanleyville jusqu'au sud de Ponthierville. Ceux de Stanleyville sont de hardis payeurs et d'audacieux pêcheurs ayant de tous temps remonté ou descendu les rapides du Lualaba: une promenade en pirogue manœuvrée par eux dans les rapides du fleuve est un enchantement.

Lors des fêtes à Stanleyville, des régates sont organisées au cours

desquelles on admire l'habilité des payeurs Wagénia, manœuvrant des embarcations montées par une quarantaine d'entre eux, debouts, scandant leurs mouvements au son du tam-tam et avec des battements de pieds tout à fait caractéristiques ; le barreur, droit sur la proue, dirige magistralement l'embarcation capable de lutter de vitesse avec les bateaux.

Ces régates sont à ce point spectaculaires qu'aucune des grandes fêtes données à Stanleyville ne se déroule sans qu'elles soient inscrites au programme.

Les danses des jeunes femmes Wagénia, parées de ceintures, colliers, et bracelets de perles et exécutées à l'occasion des grandes festivités, ont toujours comme fond une rangée d'hommes en grand costume d'apparat : coiffure de plumes, grand collier de dents de léopards, pagne teint au ngula, grande pagaie sculptée à la main droite et couteau suspendu sous le bras gauche par une large bande de peau de léopard.

Les Lokele.

Les membres de cette tribu, dont les terres ancestrales se trouvent dans les environs d'Isangi, vivent en partie sur le fleuve, dans de grandes pirogues, couvertes d'un toit en feuilles, qui leur sert d'habitation. Ils montent et descendent le fleuve, trafiquant de tout et troquant marchandises ou vivres contre produits locaux et inversement. A Stanleyville, on peut voir leur village flottant près du pont que l'on traverse pour se rendre au village des pêcheurs Wagénia. Leur existence rappelle celle des habitants des sampans dans les ports de l'Extrême-Orient.

Les Topoke.

Egalement des environs d'Isangi, sont de beaux types de noirs, mais parmi les plus tatoués du Congo : ni le nez, ni les lèvres ne sont respectés ; toutes les incisives sont limées en pointe. Comme partout ailleurs cependant, la jeune génération habitant près des centres européens quelque peu importants, abandonne petit à petit ces mutilations corporelles.

Les Arabisés.

Dans tout l'Est du Congo, on trouve de ces villages d'« Arabisés » ou de « Banwana » ; villages reconnaissables par leur architecture et par les habitants revêtus de la longue robe musulmane.

On a rassemblé dans ces agglomérations, les Baswahili (Waswa-

hili) et les auxiliaires des Arabes esclavagistes, qui, après la défaite de ces derniers, n'ont pu être renvoyés dans leur milieu indigène; certains, parmi les notables surtout, sont plus ou moins métissés d'Arabes. Convertis à l'Islamisme ils avaient adopté les mœurs et les coutumes musulmanes. Ils parlent un kiswahili pur. Ils continuent à vivre plus ou moins à la mode arabe et le Coran continue à être enseigné aux enfants. Ils sont d'une politesse parfois exagérée; il serait bon de surveiller leurs relations dans le monde arabe, où islamisme et esclavagisme sont souvent synonymes.

Les Babali.

Cette tribu habite dans la région de Bafwasende. Elle est bien connue pour son institution du « Mambela ».

Le Mambela.

L'institution du « Mambela » forme l'ensemble des rites religieux et profanes se déroulant, pour tous les membres de la tribu des Babali, à l'occasion de leur accession à l'âge adulte; ces rites remplacent ici ceux qui accompagnent ailleurs la circoncision.

Le Mambela se caractérise notamment par la quadruple rangée d'incisions ocellées sur la poitrine des initiés et par l'épreuve de la flagellation. Les Ishumu ou dignitaires du Mambela portent également ces incisions sur les épaules.

Les Anyotos ou hommes-léopards.

On a voulu jadis établir un rapport entre le Mambela et la constitution des bandes d'Anyotos. Il est vraisemblable que certains dirigeants du Mambela, en raison même de leur situation sociale, aient jadis mis ces bandes au service de leurs vengeances personnelles et que les cérémonies du Mambela offraient aux Anyotos l'occasion de perpétrer de nouveaux crimes.

Cette secte a probablement disparu puisque l'on n'entend plus parler de leurs méfaits. Toutefois, comme le souvenir de leurs crimes reste vivace dans les tribus voisines, nous donnons ici quelques détails sur leur activité ancienne.

Les Anyotos ne s'attaquaient généralement pas à des hommes adultes, mais à des femmes, des enfants ou des hommes non en mesure de se défendre efficacement.

Les membres de la secte, avant d'être chargés de commettre leurs

meurtres, subissaient un entraînement assez sévère. Lorsqu'ils étaient désignés pour une expédition, ils devaient jurer le secret absolu et braver la mort plutôt que de manquer à leur parole.

Leur accoutrement se composait d'une sorte de tunique jaunâtre faite d'une étoffe indigène en écorce d'arbres et marquée, pour imiter la peau du léopard, de taches et de spirales noires. Une coiffe en étoffe du même genre et semblablement marquée enveloppait la tête et s'attachait autour du cou; elle était percée d'ouvertures au niveau des yeux, du nez et de la bouche. Un cordon serrait le vêtement à la taille et permettait de fixer au bas du dos une queue de léopard et de suspendre à la ceinture les autres accessoires : un bâton taillé à son extrémité inférieure de façon à contrefaire, sur le sable ou la terre fraîche, les traces des pattes du léopard ; un petit pot en terre cuite dont la résonnance imite à s'y méprendre le cri sourd de l'animal; une sorte de main de métal fixée solidement au poignet et dont les extrémités se terminent en forme de griffes pour labourer la gorge ou les seins de la victime et faire croire à une attaque du fauve; enfin un couteau qui sert le plus souvent à couper la carotide et dont l'usage est devenu, avec le temps, plus commun que celui de la griffe.

L'attaque se faisait le plus souvent au crépuscule dans la pénombre de la forêt, aux abords des plantations.

On sait maintenant que de nombreux décès, attribués jadis aux léopards furent l'œuvre des Anyotos ; les auteurs de tous les crimes portant la marque de l'homme-léopard ont toujours été activement recherchés ; ces meurtres étaient punis de mort.

De nombreux Anyotos ont payé de leur vie, à Wamba, leurs tristes méfaits.

Les Mangbetu.

Ce sont des Soudanais, venus assez récemment du Nord, probablement à partir du XIV^e siècle. Ils ont absorbé, en partie, les régimes bantous, en ont exterminé certains et ont refoulé les autres vers le Sud et le Sud-Ouest dans la grande forêt équatoriale. Leur langue est bien soudanaise à tendances monosyllabiques.

Au XVIII^e et XIX^e siècle, ils avaient fondé un sultanat puissant. Après l'écroulement de leur puissance, les divers éléments qui composaient cette entité administrative se sont constitués en chefferies composées des principaux groupes ethniques à la tête desquelles l'élément soudanais domine.

C'est dans les environs de Paulis, Medje, Niangara, etc., que

l'on rencontre les types les plus caractéristiques de cette peuplade; ils ont conservé la curieuse coutume d'allonger artificiellement le crâne en forme de pain de sucre, ce qui se fait dès le plus jeune âge avant le durcissement des os; la tête de l'enfant est serrée dans un réseau de cordelettes ou de raphia que l'on enlève tous les 2 ou 3 jours afin de les resserrer et l'opération est terminée après 8 à 9 mois lorsque le crâne a pris la forme voulue.

La coiffure des femmes, en forme de tambour, est originale et constitue un véritable chef-d'œuvre; leur costume traditionnel a été conservé et notamment le tablier ovale « negbe » en feuilles de bananier, orné de motifs décoratifs d'une grande richesse d'invention.

Les Mangbetu sont un peuple d'artistes; parmi leurs ouvrages en bois, il faut mentionner le curieux tabouret réservé aux femmes; les décorations se font au fer chaud.

Beaucoup de huttes de pisé, blanchies, sont ornées de dessins polychromes. Il en est de même de certains édifices publics des chefferies et spécialement des tribunaux indigènes: celui de Niangara est le plus beau; celui des Mayogo Mabomio à Matari (4 km de Paulis) mérite le déplacement et sur la route de Wamba à Paulis (71 km avant ce dernier poste), celui de Vube vaut un arrêt.

Leurs danses sont également spéciales et l'orchestre au son duquel elles se déroulent groupe une grande variété d'instruments: gongs triangulaires en bois, tambours allongés, petits tam-tam rectangulaires, grandes cloches jumelées en fer, trompes d'ivoire prolongées par des manchons en cuir, etc.

Les Azande.

Comme les Mangbetu, les Azande (indiqués sur les anciennes cartes sous le nom de Niam-Niam ce qui veut dire « viande » -niama) sont d'origine soudanaise. Ils soumirent à leur autorité tout le nord des Uele et fondèrent les puissants sultanats des Abandia (XVII^e et XVIII^e siècle) et des Avungura (XVIII^e et XIX^e siècle).

C'était des guerriers intrépides qui s'opposèrent à la pénétration arabe dans le nord. Bili et Doruma résistèrent aux troupes de l'Etat Indépendant et massacrèrent des officiers belges. Parmi les principaux sultans rencontrés lors de la pénétration belge il faut citer : Djabir, Bili, Doruma, Gilima, etc.

Devenus auxiliaires de l'Etat Indépendant ils participèrent à la campagne de Chaltin contre les Mahdistes et leurs redoutables lanciers contribuèrent à la victoire de Redjaf. Ils ont toujours, par la suite, été considérés parmi les meilleurs soldats des troupes coloniales.

La délimitation de la frontière nord de la Colonie a réparti les

divers groupes de la peuplade des Azande entre le Congo, l'A.E.F. et le Soudan. Actuellement les autorités soudanaises ont encore souvent maille à partir avec leurs populations Azande qui ne sont pas disposées à laisser se renouveler les anciennes razzias des esclavagistes.

Leurs principales danses sont toujours des danses guerrières. La tradition n'est pas morte.

Les Ngbandi.

Les Ngbandi du territoire de Banzyville, région de savane bien distincte de la grosse forêt de l'Equateur, sont plutôt à rattacher au groupe des populations de l'Uele.

Si nous les citons, c'est qu'il existe chez eux la très ancienne danse des petites danseuses « Lenge », fillettes impubères. Pour l'exécuter, elles sont parées de plumes d'autruche, de dards de porc-épic et de perles multicolores; le corps est teint au « ngula » et luisant d'huile de palme et le visage est orné de dessins blancs tracés au kaolin.

La danse est chantée; elle est rythmée par le tam-tam au son duquel se mêle le tintement des bracelets en métal que portent les « Lenge ».

Kakwa — Lugware — Alur — Walendu.

Les populations du Nord-Est du Congo, entre Faradje-Aba et Aru-Mahagi sont très caractéristiques.

Les Kakwa, les Lugware et les Alur sont d'origine nilotiques; les Alur sont des Shilluk du Nil émigrés vers le Sud. Quant aux Ndo, Logo et Walendu, ils seraient plutôt d'origine soudanaise.

Les Kakwa et Lugware sont de beaux types de noirs, semi pasteurs et semi-agriculteurs. Jadis, ils vivaient par familles dispersées dans toute la savane et allaient complètement nus. Depuis que les familles ont été regroupées par sous-clans en de beaux villages dotés d'installations hygiéniques, de kraals, d'écoles et de dispensaires et reliés par de petites routes aux grandes voies traversant la région, la nudité a été en général corrigée par le port de petits tabliers, parfois encore en feuilles de manioc, pour les femmes, et de pagnes ou kapitula pour les hommes.

Le bétail Lugware, petit et trapu, convient spécialement pour le croisement avec certaines races européennes.

Ces populations ne sont nullement artistes.

Les Pygmées purs des forêts de l'Ituri.

Les Pygmées des forêts de l'Ituri depuis Gombari, Andudu et

Mungbere au nord, jusqu'à Beni et Avakubi au sud, sont les spécimens les plus purs des anciennes populations paléolithiques du Congo.

Refoulés au cœur de la grande forêt par les premiers envahisseurs bantous et par les soudanais, en même temps que les Mamvu. les Balese (Walese), les Bambuba, etc., ils ont conservé leur mode de vie traditionnel (nomadisme, chasse, etc.), et sont restés plus purs que partout ailleurs. Le Pygmée n'est pas tatoué - voir chapitre II - Ethnographie.

On trouve les plus caractéristiques groupements de ces négrides dans les environs de Gombari, Andudu, Nduye, Epulu, Mambasa, Mont Hoyo et Oisha (nord de Beni). Il suffit de parcourir les routes de Nia Nia à Komanda, de Komanda à Beni, de Mambasa à Beni et de Mambasa à Mungbere pour être sûr de rencontrer des groupes de Pygmées se rendant à la chasse ou dans un village de leurs protecteurs bantous. Ils ne sont plus du tout farouches, mais au contraire sont devenus mendiants et parfois encombrants.

Le touriste les trouvera à l'Epulu (ancien camp Putnam notamment), à Mambasa, Nduye, Andudu, Oisha et dans les villages des chefs le long des routes précitées.

Les Balese (Walese), Bambuba et Mamvu.

Beaucoup d'auteurs considèrent ces tribus comme les descendants des derniers néolithiques refoulés au cœur de la grande forêt en même temps que les Pygmées. Les deux premières surtout qui vivent depuis de nombreux siècles en symbiose avec les négrides portent les traces d'un métissage profond et prolongé; leur aspect est quelque peu pygmiforme.

Les Balese se rencontrent au nord de Mambasa, sur la route d'Andudu et au sud de Komanda et du mont Hoyo sur la route de Beni ; les Bambuba ont leur habitat au sud des Balese de la route Komanda-Beni et au nord d'Oisha.

Les Babira et les femmes à plateaux.

Les Babira peuplent la région de l'Ituri comprise entre Mambasa et Bunia. Ceux de la forêt vivent plus ou moins en symbiose avec les Pygmées; ils ne pratiquent aucune mutilation corporelle. Ceux de la plaine entre Irumu et Bunia sont bien différents et c'est parmi eux, surtout dans les environs de Bunia, que se rencontrent les *femmes à plateau*.

Bunia se trouve au centre des chefferies Babira, tribu dans la quelle se rencontrent encore des femmes portant, encasté dans la lèvre supérieure, un léger labret de dimensions variables: on les dénomme « femmes à plateau ». Dès leur jeune âge, on leur perfore la lèvre supérieure et le trou est progressivement élargi par l'insertion de bâton nets, puis de labrets de plus en plus grands, jusqu'à ce que le bord extérieur de la lèvre soit réduit à une simple bandelette. Lorsque le labret est retiré, ou lorsque la bandelette extérieure de la lèvre se rompt, l'aspect de ce visage est repoussant d'autant plus que les incisives supérieures ont été enlevées pour appuyer le labret sur les canines. Il ne serait donc pas étonnant que cette coutume, comme l'affirment certains vieux notables, doive son origine aux razzias qu'opéraient, parmi les femmes, les Arabes esclavagistes qui négligeaient celles qui étaient ainsi mutilées. Toutefois, notons que les femmes Balese, leurs voisines immédiates, ont également les deux lèvres perforées, mais qu'elles n'y introduisent que des ornements en fer ou en laiton travaillés; elles portent en plus un bâtonnet orné, passé à travers la cloison du nez.

Il se pourrait donc qu'il s'agisse là d'une parure par mutilation (voir aperçu ethnographique). D'ici peu, ces femmes à plateau ne seront plus qu'un souvenir, la jeune génération abandonnant par tout ces pratiques de mutilation.

Les Balega ou Warega.

Comme nous l'avons dit plus haut le préfixe du pluriel « wa » n'existe pas chez les Bantous du Congo. Il en est de même de la consonne « r » que tous les congolais prononcent « l ». Seuls Arabes et Wa-swahili écrivent « wa » et « r » et c'est parce que dans la région de cette peuplade étaient situés les grands centres arabes que l'orthographe swahili est si souvent adoptée.

Cette peuplade occupe toute la partie des forêts du Maniema entre le Lualaba (Kindu) et les montagnes déboisées du Kivu, habitées par les semi-pasteurs Bashi. Au sud-ouest et à l'ouest de leurs groupements s'étaient installés les centres arabes de Kasongo, Nyangwe, Riba-Riba (Lokandu) et au nord-ouest, Kirundu. Leur pays fut peut-être le coin du Congo qui connut les heures les plus tragiques de l'histoire. C'est le pays de l'anthropophagie, qui s'était développée dans des proportions effrayantes à la faveur des razzias opérées par les trafiquants arabes et des famines qui s'ensuivirent. Les terres furent ruinées par le pillage et la chasse à l'homme et la région était devenue le pays de la terreur et du désespoir.



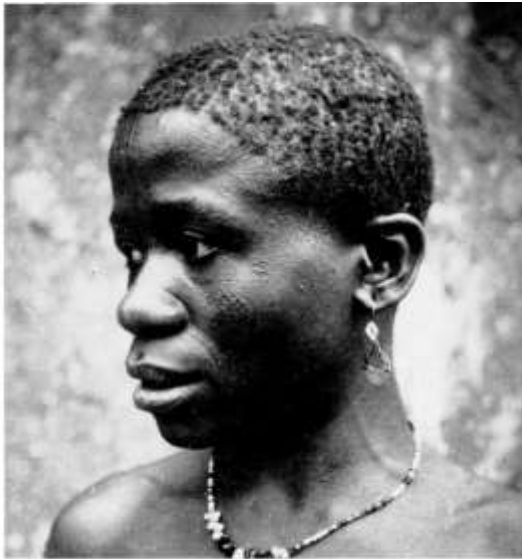
Uele – Medje.-
Femme Mangbetu
portant sur les
reins
la parure
caractéristique
« Negbe »



Uele – Medje.-
Femme Mangbetu
portant le
tabouret
réservé aux
femmes de
par la
coutume

Uele – Medje. - Artistes Mangbetu sculptant les tabourets réservés aux femmes





Ituri – Bunia - Femmes Babira. - A remarquer que la jeune génération a abandonné la mutilation du plateau

Maniema. – Danse de membres de la confrérie du « Moami ».





Urundi. - Danse des « Ntore ». - A remarquer que les danseurs de l'Urundi portent la peau de léopard.

Ruanda - Danse des « Ntore ».



Kwilu -
Gungu. -

*Danses
Bapende
du
« Migangi ».*



Kwilu - Gungu. - Personnage de la danse du « Mbuya ».



Les Balega (Warega) sont assez connus par leur hiérarchie sociale, le « Moami » aux grades duquel on accède par une série d'initiations.

Les membres du « Moami », hommes et femmes, ont des danses caractéristiques et portent à cette occasion un costume spécial: cha peaux en peaux, baudriers et ceintures ornés de cauris, etc. On trouve dans cette peuplade de petites statuettes en ivoire, très anciennes, et qui de ce fait ont une certaine valeur.

Les Bambuli.

Il ne s'agit pas ici d'une peuplade mais d'une confrérie ayant ses adeptes chez un certain nombre de tribus du Maniema (Kabam bare, Kindu, Kibombo) et même de Nyunzu à l'extrême nord du Katanga.

Les peaux de Serval que certains portent au bras sont des insignes de leur rang.

Les croyances populaires attribuent aux plus éminents des membres de la confrérie des pouvoirs magiques, notamment celui d'expulser sans dommage, par une contraction musculaire, les lances et les flèches qui leur pénètrent dans le corps.

Certains membres, désignés sous le nom de « Mwamba » dirigent une troupe de danseurs au costume et aux peintures corporelles très spectaculaires.

C'est au cours de ces danses qu'ils démontrent leur immunité, en pratiquant sur eux-mêmes de petites mutilations qu'ils guérissent instantanément au moyen d'une poudre appelée « masisi ». Les danses miment diverses scènes de la vie indigène; celle représentant l'ivresse provoquée par l'absorption du vin de palme est spéciale: elle représente l'abattage du palmier, toutes les opérations de la fabrication du vin, le simulacre des beuveries allant jusqu'à l'ivresse complète.

Les Batutsi.

Peuplade que l'on dénomme aussi Watutsi ou Watuzi. Cette différence d'orthographe (Ba ou Wa) provient de l'influence arabe et swahili dans l'Est de la Colonie. Les Bantous prononcent carrément *Ba-ntu* tandis qu'Arabes et Wa-Swahili prononcent et écrivent *wa*. Nous adoptons l'écriture et la prononciation des Bantous du Congo.

Comme le royaume hamite du Ruanda intéresse généralement tous les touristes, il semble utile de fournir quelques renseignements

à son sujet. Ils sont tirés des notes de Monsieur Dryvers, ancien conseiller du Mwami à Nyanza.

Les Hamites Batutsi, arrivés paraît-il au Ruanda au XV^e siècle, auraient déjà observé que les indigènes de l'endroit donnaient le titre de Mwami au chef; l'institution de la reine-mère, le culte du tambour enseigne, les rites funéraires inhumains, les intrigues et les tragédies de palais aux changements de règnes, y existaient également. Ces Hamites, venus en immigrants dans le pays, ont profité du prestige et de l'ascendant naturel que leur conféraient leurs richesses, leur taille, le port et la noblesse de leurs traits, pour devenir petit à petit les maîtres incontestés du pays. Ils ont saisi toutes les occasions pour abolir progressivement les autonomies et étendre la centralisation.

D'après la tradition, la généalogie des Bami (pluriel de « Mwami ») du Ruanda, compterait jusqu'à ce jour une bonne trentaine de chefs: une dizaine de personnages légendaires, dits « *Ybimanuka* » (les envoyés du ciel), une autre dizaine de chefs sur la vie desquels les renseignements sont assez concordants, et dix-neuf Bami qui, de génération en génération, ont, à partir du XV^e ou XVI^e siècle, créé, régi et unifié le Ruanda actuel. Les plus récents de ces potentats sont Mutara II, Rwagera mort vers 1850, Kigeri IV, Rwabugili décédé en 1896, Mibambwe IV, Rutarindwa, qui ne régna qu'une année puis fut écarté et tué après une lutte sanglante en 1896, pour être remplacé par son frère Yuhi V, Musinga, déposé en 1931 par suite de son refus de collaborer effectivement avec le Gouvernement de la Colonie, enfin Mutara III, Charles, Léon, Pierre Rudahigwa, Mwami actuel, désigné par le Roi des Belges, comme successeur de son père Musinga, relégué à Kamembe.

Ci-après quelques détails sur deux institutions du Royaume hamite du Ruanda, l'Ibwami et les « Ntore ».

« *L'Ibwami* » ancien ou la cour du Mwami telle que la trouvèrent les Européens. Au sommet de la hiérarchie, siège le Mwami, monarque autocrate et hiératique, haut propriétaire, justicier suprême, image d'Imana (Dieu) son père. Le peuple l'appelait « *Nyagasani* », le Seigneur toujours juste, bon et magnifique; son bon plaisir s'exprimait en « *amategeko* » (oracles péremptoires) ; sa justice se traduisait par des massacres et des supplices inouïs, tel celui du pal. La capitale du Royaume était constituée par une agglomération de masures, ville éphémère de quelque 2.000 résidents bien organisés pour tout ce qui intéressait l'administration du pays et le confort de la classe noble.

La reine-mère, maîtresse du « Palais », régnait par son fils et était souvent l'instigatrice d'épisodes sanglants.

Les belles-filles, épouses du Mwami et rivales de la reine-mère, tenues à l'écart dans des fiefs éloignés, ne venaient que de temps en temps dans la capitale.

Les favorites, dont la reine-mère n'avait rien à craindre, n'étaient pas soumises au même régime.

Dans la capitale vivaient presque continuellement quantité de grands vassaux, titulaires de fiefs qu'ils ne visitaient que pour des affaires importantes ; des remplaçants y exerçaient l'autorité. Ils étaient nantis d'emplois à la cour; mais au-dessus d'eux, les éclipsant tous et craint de tous, était placé le conseiller favori du Mwami, plus féroce et plus inhumain que son maître. Certains de ces fonctionnaires, investis de charges ordinaires, étaient groupés en collège: les « *Biru* » juristes, gardes du feu et du « *Kalinga* » (tambour-emblème), qui devaient observer un ordre de préséance, rigoureusement établi. Parmi eux se trouvait le gardien des tambours dynastiques; le « *Kalinga* » (c'est à-dire tambour) était accompagné de trois autres, sans la possession desquels l'autorité suprême ne pouvait être assurée. Chaque jour, matin et soir, d'autres tambours spéciaux annonçaient le réveil et le couvre-feu du maître suprême du pays. A ceux-ci ne s'attache qu'une valeur historique toute relative. Actuellement, ils sont encore battus tous les jours: ce sont suivant leur désignation respective l'Ishakwe, l'Inyahura et l'Inumvu.

Le Mwami avait à sa cour comme personnel domestique: les « *Ntore* », des éphèbes, fils de chefs et autres notables, formant le corps de ballet; les « *Bakoma* », vaticinateurs, magiciens, historio graphes, etc.; les « *Abashoshi* », custodes de l'arsenal, de la garde robe et des garde-meubles; les « *Abasisi* » et « *Abakuragbenge* », mimes, musiciens, cuisiniers, etc.; les « *Abanyabyuma* », porteurs de palanquin et veilleurs de nuit; les « *Nitalindwa* », veneurs, esta fettes; les « *Nitimwa* », artisans travaillant pour le chef, et enfin, les bourreaux « *Batwa* », instruments attentifs de la justice prêts à répondre à l'ordre bref d'emmener et de tuer.

Le Gouvernement Belge conserva intacte l'organisation qu'il avait trouvée au Ruanda, et laissa en vigueur le régime féodal, ainsi que l'administration indigène, tout en privant les chefs du droit qu'ils s'arrogeaient sur la vie et les biens de leurs sujets. A son initiative, les prestations coutumières furent réglementées, facilitées et allégées.

Pour avoir fait continuellement de l'obstruction, Musinga, Yuhi V et sa mère, furent destitués et relégués à Kamembe le 12 février 1931. Le 16 novembre de la même année, Rudahigwa, alors âgé de 21 ans, fils de Musinga, fut promu, par désignation du Roi, Mwami du Ruanda.

Le tambour-emblème « Kalinga » et les trois autres tambours sacrés, de même que tous les insignes de l'autorité, secrètement mis en sécurité par l'autorité belge, lui furent remis solennellement et tous les chefs et grands vassaux firent acte d'obédience. Toutes les survivances du fétichisme et des coutumes barbares furent abolies, et la cour réduite à une expression simple et digne conserva les attributions nécessaires au maintien de l'autorité et du prestige du Mwami.

En 1932, Rudahigwa, Mutara III, se fit construire, à 3 km de celle de son père, une résidence d'architecture européenne. Trois ou quatre ans plus tard, il en fit ériger une autre pour sa mère à *Shyogwe*, à 40 km de Nyanza; ainsi la reine-mère était écartée de la cour et le règne des maîtresses du Palais prenait fin.

La cour fut réorganisée; les grands vassaux et autres notables ne vinrent plus à l'Ibwami que pour rendre compte de l'exécution des ordres reçus.

Les danseurs Ntore s'exercent toujours, mais ne se produisent plus à la cour qu'à l'occasion de festivités indigènes ou européennes. Le tambour « Kalinga » et ses trois compléments existent toujours; ils sont réunis sous la garde d'hommes qualifiés mais, sans réduire leur importance coutumière et historique, le Mwami leur a enlevé leur allure fétichiste.

La justice est rendue publiquement dans un prétoire d'apparence européenne et des extraits écrits du jugement peuvent être obtenus. Le vieux Ruanda, cruel, inhumain, a vécu.

Les « Ntore ».

Il n'est peut-être pas superflu d'ajouter quelques mots au sujet des Ntore, ces fameux danseurs du Ruanda, au talent desquels la cour fait appel lors des réjouissances indigènes ou des festivités européennes.

Ces Ntore, qui se montrent à nous en figurants, étaient les « élites » ou les « pages » de l'ancienne cour, tous fils de chefs ou de grands notables.

L'origine des « Ntore » remonte historiquement aux temps les plus reculés. Ils jouissaient à la cour d'une éducation toute spéciale et se voyaient enseigner l'art chorégraphique pour charmer les loisirs du maître, mais ils étaient surtout initiés aux belles manières, à un langage recherché et apprenaient à fond ce qui avait trait à la direction politique, judiciaire et militaire. Musinga, père du Mwami actuel, améliora beaucoup l'art chorégraphique; il introduisit l'usage de nou-

veaux instruments de musique, en honneur chez ses voisins de l'Est et qui actuellement sont toujours employés.

Les Ntore qui avaient presque disparu, au début de l'occupation européenne et qui, privés de toute rémunération, étaient obligés de vivre d'expédients dans une cour dépravée, furent remis en honneur sous le Mwami actuel; depuis ils sont payés et entretenus comme le mérite le caractère vraiment artistique de leurs danses. Divisés en deux groupes, les « Ntore » viennent périodiquement pendant quelques jours s'exercer à la cour. Sous l'ancien régime, l'art chorégraphique consistait surtout en danses guerrières appelées l'*Ikumu* « la lance », l'*Uumuheto* « l'arc » et l'*Ingabo* « le bouclier ». Les danseurs participants étaient munis d'armes réelles. Actuellement, les danseurs ne sont plus porteurs que d'armes simulées et les exécutions chorégraphiques ont été baptisées de termes pacifiques; c'est la « cadence » qui règle les pas des danseurs.

Ceux du premier groupe s'appellent les Indashyikirwa, c'est-à-dire les insurpassables et sont tous des « Batutsi »; ceux du second, les Ishyaka, c'est-à-dire ceux qui rivalisent d'efforts, sont des « Batwa » conduits par un Mututsi.

Pour donner une idée de ces espèces de ballets, voici un exemple de ce qu'ils représentent.

Pour plus de clarté, les noms indigènes des diverses figures n'ont pas été indiqués.

L'entrée se fait par le groupe des Batwa qui s'avance en marquant le pas. Les musiciens sont « Batwa ». Les danseurs forment le carré ou se déploient sur deux lignes. Ils exécutent le thème d'entrée, puis la danse qui exprime le salut. Suit alors un petit intermède, pendant lequel les danseurs au repos chantent les exploits des héros légendaires ou réels du Ruanda. Puis sont repris les mouvements dont les diverses figures signifient le tatouage, la stabilité, l'incomparable et le cas le plus difficile. A ce moment, les danseurs du groupe des Batutsi se mêlent à ceux du groupe des Batwa et montrent qu'ils méritent le terme de « ceux qui ne peuvent être dépassés ». La dénomination de leurs danses principales se traduit en français par : ce qui met fin à toute discussion, la grue couronnée, la danse de sortie, le remerciement.

D'autres danses s'appellent: la foudroyante, l'invincible, la victorieuse, la bénie, l'aérienne, la prestigieuse, la chatoyante, l'incomparable, la provocatrice.

Dans ces ballets, les Batutsi portent soit une jupe très courte en étoffe à ramages, soit une peau de léopard enroulée autour des jambes.

La poitrine est généralement garnie de bretelles croisées, en perles de couleurs du plus bel effet. La tête est ornée d'une sorte de diadème en poils de singe colobe (blanc). Suivant la région et le thème de la musique, les danseurs brandissent un arc, une lance ou un bâton garni d'une longue chevelure en fibres de raphia. Les chevilles sont cerclées de grelots, dont le bruit souligne le rythme saccadé de la danse.

Les Batutsi excellent aussi dans le saut en hauteur et pourraient concourir avec nos meilleurs athlètes. En s'aidant d'un tremplin de pierre ils réussissent des sauts de plus de 2 m 30.

LEOPOLDVILLE - BAS CONGO ET KWANGO

Les Basundi du Mayumbe et les tombeaux.

Ce sont des semi-Bantous régis par le matriarcat - voir première partie Chap. II - Ethnographie -. Ils faisaient jadis partie de l'ancien royaume de Congo, en formant une des provinces érigées en duché.

Au nord du fleuve, dans la région de Tshela, les tombeaux des chefs et notables sont surmontés d'un monument évoquant la silhouette du défunt et reproduisant diverses scènes montrant ses vertus sociales.

C'est aussi le pays des fétiches, des statuettes magiques dont certaines sont hérissées de clous et qui servent aux envoûtements, des statuettes avec cavités recouvertes d'un fragment de verre, etc. Le musée du R. P. Armand à la mission de Kangu, sur la route (ou le rail) Boma-Tshela, est à visiter.

Les Bakongo.

Les Bakongo comme nous les nommons et qui réunissent les tribus vivant dans les monts de Cristal entre Léopoldville et Matadi faisant également partie de l'ancien royaume de Congo. Le christianisme qui avait trouvé au Congo, au XVI^e siècle, son meilleur centre d'action en Afrique a été balayé lors de l'écroulement du royaume. De ce passé chrétien sont restés: des croix transformées en signes magiques ou en symboles des ancêtres, des colliers en forme de rosaire, des représentations de la mère et de l'enfant, différents fétiches dont ceux à cavités corporelles fermées d'un morceau de verre et qui rappellent les reliquaires, etc. Pour cette raison, ces populations sont souvent intéressantes.

Les Bayaka, Baholo et leurs danses.

Les Bayaka habitant les rives du moyen Kwango ne doivent pas être confondus avec les hordes guerrières, appelées Yaga, qui ont dévasté l'ouest congolais dans le courant du XVI^e siècle.

Au XVI^e siècle, les Bayaka partis de l'est du Kwango, envahissent le royaume du Congo et détruisent San Salvador, sa capitale. Ils ne purent être refoulés au-delà du Kwango qu'avec l'aide de 600 soldats portugais et c'est de cette suite de batailles que nous possédons, au Congo, le petit canon portugais de Ngidinga et la croix de Mbata Makela.

Les Bayaka, avec leurs voisins Baholo, sont actuellement très connus par leurs danses pour l'exécution desquelles les participants portent des masques, notamment lors des danses de la circoncision; certains de ces masques représentent des têtes d'animaux (antilopes, etc.).

Les Bapende du Kwilu.

Ils habitent surtout la région de Gungu dans le district du Kwilu, le long des rivières Kwilu et Lutshima.

Certains portent une coiffure caractéristique, le « mukote », assemblant les cheveux en une ou plusieurs cornes semées de clous de cuivre.

Dans la région de Kilembe les femmes ont la chevelure disposée en petites tresses retombant tout autour de la tête et surmontées d'une tresse plus grande, rigide et maintenue par un agglomérat de boue durcie et rougeâtre.

Les jeunes garçons portent, après leur initiation, une amulette en ivoire sculpté ou taillée dans la graine d'un arbre, suspendue au cou par une cordelette; ces amulettes reproduisent certains des masques traditionnels de la danse « Mbuya ».

Les Bapende ont conservé intactes un grand nombre de leurs anciennes traditions ainsi que leurs anciens masques de danse que l'on sculpte encore aujourd'hui dans les villages et qui sont parmi les plus beaux de l'Afrique Centrale. Ces masques interviennent dans leurs danses et jeux folkloriques où sont représentés des types familiers de la vie indigène; sous le nom de « Mayombe », ils personnifient un être bienfaisant.

Parmi les danses Bapende il faut citer:

la danse « *Migangi* » dans laquelle les danseurs portent un costume en raphia bigarré, un masque et des grelots attachés aux chevilles; la danse « *Mbuya* », vraie comédie improvisée ou forme rudimentaire de l'art dramatique dans laquelle ses acteurs portent des masques

traditionnels adaptés au rôle qu'ils jouent; certains, couverts de feuil lage et montés sur des échasses exécutent des pas de danse acrobatique; la danse du « *Mungonge* » dans laquelle la chorégraphie prend l'aspect d'un long serpent constitué par une trentaine d'indigènes se mouvant à la file indienne, couchés sur le ventre, le corps presque nu couvert de stries de peinture blanche; la file des danseurs imite les ondulations d'un énorme reptile. La vue de cette danse est interdite aux femmes, le « *Mungonge* » étant une confrérie réservée aux hommes; ses rites couvrent un ésotérisme apparemment très ancien mais dont le sens s'est peu à peu perdu si bien qu'aujourd'hui elle est devenue une sorte de société dont les activités consistent en danses, jeux et banquets. L'accès en est réservé aux hommes assez riches pour payer le droit d'entrée; les épreuves à subir honorablement consistent à surmonter la peur et la souffrance.

Parmi les instruments de musique Bapende, il faut signaler le xylophone aux lamelles en bois sous lesquelles sont suspendues des calebasses formant caisse de résonance.

LE KASAI ET LE KATANGA

Les Bakuba.

Les Bakuba viennent du nord de la Lukenie. Le clan principal est celui des Bashongo, nom qui rappelle le couteau de jet, leur ancienne arme à laquelle ils ont maintenant renoncé.

C'est une peuplade d'artistes, profondément attachés à leurs coutumes ancestrales. Les traditions abondent chez les nobles Bashongo, car il existe un fonctionnaire royal gardien des légendes, le Moaridi, qui habite la capitale, Mushenge.

Le royaume des Bakuba fut très puissant au début du XVII^e siècle et leur culture a influencé toutes les tribus avoisinantes. Leur chef, le Nyimi Bushongo, fut toujours très connu des Européens.

Le Mukuba est pacifique, gai et hospitalier. Depuis toujours, il porte comme costume le pagne, couleur ngula, fortement plissé, attaché aux hanches et tombant jusqu'aux genoux. Sur la tête un petit bonnet en raphia, fixé par une longue épingle au bout de laquelle pend un grelot; un ou deux bracelets en cuivre au poignet droit.

La tradition veut que chaque chef apportât ou inventât l'une ou



dessins géométriques réalisés au moyen des cordes fixant les lattes de raphia aux parois des cases. De grands panneaux clôturent entièrement la résidence du chef et séparent des cours intérieures en créant une sorte de labyrinthe. La tenue d'apparat du roi est garnie de milliers de « cauris » et pèse, assure-t-on, plus de 75 kg. Les costumes des danseurs, leurs masques et leurs coiffures également couverts de « cauris » sont très originaux. Les nobles Bashongo ont toujours eu le sens de l'art et un de leurs rois inaugura celui de la statuaire en bois, en faisant ainsi sculpter un de ses portraits.

L'apogée de leur civilisation se situe au début du XVII^e siècle après quoi commença une décadence visible de l'art et du peuple provoquée par de perpétuelles guerres avec les Baluba et les Ban kutshu.

A Mweka, chef-lieu du Territoire dans lequel sont groupés les Bakuba, un musée de l'art indigène rassemble et sauve les fruits de leur belle civilisation.

Les Baluba.

Les tribus indigènes dominées par les Baluba forment un des peuples les plus importants du Kasai-Katanga et même de tout le Congo.

L'aire d'extension du peuple qui en constitue le noyau et des populations assimilées s'étend depuis le royaume des Bakuba à l'Ouest, jusqu'au Tanganika et au lac Moëro à l'Est.

Cet agglomérat de tribus diverses a pu, par suite de circonstances diverses, se constituer une langue et une civilisation uniques.

Ce groupe Luba comprend: les Baluba du centre sur le Lomami et le Lualaba; à l'ouest les Bena-Lulua, les Bakwa-Mputu et Luntu, les Bena Kanioka, les Bakete; à l'est ceux que l'on réunit sous le nom de Baluba-Hemba et qui groupent les Babuye, les Bakunda, les Balumbu, les Babwile, les Bakalanga; au sud les Basanga et les Bakaonde; au nord-est les Basonge, etc.

Certains auteurs donnent, comme origine des familles ayant fondé les royaumes Baluba, les chamites de l'Est; d'autres, par contre, les font venir du Sud-Ouest et du Sud. Certaines légendes et traditions luba parlent de la région des volcans et des nobles Batutsi habitant à l'est de ceux-ci.

L'influence des familles régnantes luba fut prépondérante dans tout le Kasai. Un premier empire féodal luba, fondé par des Basonge, existait déjà au XV^e siècle et un second empire, fondé celui-ci par des Bakunda, datait du XVI^e siècle et s'étendait jusqu'au Tanganika

et au Moëro.

L'aire de la civilisation luba est l'aire de la sculpture la mieux développée du Congo. Partout on trouve des tabourets, des statuettes, des masques et leurs danses tirent souvent leur intérêt des coiffures et costumes des participants.

Les Bakete - Les Basala Mpasu.

Les Bakete du sud et notamment les Basala Mpasu sont à classer parmi les tribus congolaises vivant le plus près de la nature; leur souci vestimentaire est quasi inexistant, du moins dans les villages de l'intérieur.

Leurs danses sont restées empreintes des coutumes ancestrales et les masques et costumes sont souvent très originaux. Beaucoup de danses ont lieu à l'occasion de la circoncision et à cette occasion des danseurs sont spécialement costumés pour inspirer une certaine crainte et tempérer ainsi la curiosité des femmes qui doivent toujours ignorer les diverses phases de cette opération et les épreuves d'initiation qui suivent la circoncision.

Les danses les plus caractéristiques des Basala Mpasu peuvent être vues dans la région de Ntulume, au sud-est de Luisa, sur la route directe Dibaya-Kapanga. Les plus remarquables de ces danses sont: celle des « mikishi » (costumes et masques), la danse « *matambu* », la *danse des couteaux* et la *danse des Kabangamu*.

Les Balunda.

Les Balunda peuplent la région de Kapanga, Sandoa et Dilolo et aussi en partie le plateau du Lunda, dans l'Angola. On en ren contre au sud-est de Kahemba dans le Kwilu. Leur grand chef est le Mwata Yamvo dont la résidence se trouve près de Kapanga (Haut Lomami - ouest du Katanga).

Au XVII^e siècle, l'empire des Balunda, qui avait été fondé par un Mukunda ou un Muluba qui épousa l'héritière des Balunda, fut très florissant. Il s'étendait à l'Ouest jusque dans l'Angola et à l'Est jusqu'au lac Moëro.

Fréquemment en guerre avec les Batshioko (ou Batshokwe), ils fortifiaient leurs villages au moyen d'une enceinte composée d'une tranchée profonde de 5 à 6 m défendue à l'avant et à l'arrière par des palissades de pieux; on trouve encore des vestiges de ces fortifications dans la région de Kainde au nord-est de Kapanga sur la route de Luputa.

Au XIX^e siècle, le potentat M'Siri (voir les Bayeke) disloqua

les provinces de l'est du royaume et asservit les vassaux. Après lui, les Batshioko envahirent l'ouest et certains tributaires se soulevèrent. Les Bashioko furent repoussés mais le royaume des Lunda avait vécu.

Les chefs et notables Balunda portent une coiffure spéciale composée de divers attributs traditionnels qui leur sont réservés: deux bandeaux décorés de petites perles, un curieux ornement en forme de bobines terminé de chaque côté de la tête par une rondelle et une touffe de plumes de perroquets.

On trouve chez eux un xylophone courbé au son mélodieux, le « Njimba »; des calebasses de grosseurs différentes servant de caisses de résonance sont fixées sous les lamelles, en bois, de l'instrument.

Les Batshioko appelés aussi Batshokwe, Tshokwe, Badjok ou Kioko.

Cette peuplade habitait jadis le Haut-Kasaï; elle s'est avancée vers son habitat actuel qui est le nord-est de l'Angola. Leur pénétration se fit au détriment des Balunda. C'est une des peuplades les plus importantes de la Colonie portugaise. Quelques groupes de Batshioko habitent le Congo Belge, sur la rive est du Kasaï en territoires de Dilolo et Sandoa; quelques petits groupes se sont également avancés dans le sud du Kwango notamment vers Panzi entre Kahemba et les chutes Guillaume.

Les Batshioko sont des artistes et leurs œuvres étaient connues très loin vers la côte atlantique. Ce sont notamment d'habiles sculpteurs fabriquant des tables, tabourets et masques d'une grande beauté; les moindres objets de la vie courante sont artistement décorés: tambours, vases, pieux servant de supports aux barza entourant les huttes. Il en est de même pour ces huttes, et pour les tombeaux.

Ce sont également des forgerons renommés et certains de leurs vieux haut-fourneaux représentent un corps de femme: elle enfante le fer; cette peuplade est à régime de matriarcat.

Les costumes et masques de danses sont originaux notamment ceux que revêtent des « Mikishi » lors des cérémonies de la circoncision et qui sont destinés, par la crainte qu'ils inspirent, à tempérer la curiosité des femmes.

Comme instrument de musique on doit noter le « likembe » dont la boîte de résonance est munie d'une calabasse augmentant la force du son.

Les Bayeke et l'empire de M'Siri.

C'est à tort que l'on a donné aux conquérants du Katanga le nom de « Bayeke » comme étant celui de la peuplade dont ils étaient originaires. « Bayeke » veut dire « chasseurs ». Nous continuerons cependant à les appeler de ce nom, celui-ci étant devenu une appellation courante.

Le grand empire qu'ils ont fondé au début du XIX^e siècle ne dura qu'une génération; il croula en 1891.

Bunkeya fut la résidence du potentat M'Siri de sinistre mémoire et la capitale du Royaume. Il reste le chef-lieu de la chefferie qui subsiste depuis l'écroulement de l'empire, et les différents quartiers de la cité portent encore le nom de celle des épouses de M'Siri qui y habitait sous son règne.

Voici ce que René J. Cornet, dans son livre « Katanga », écrit au sujet des origines de M'Siri et de son empire :

« La légende veut que des chasseurs *Bayeke*, habitant l'Unyam wezi à l'est du Tanganika, suivant un éléphant blessé, arrivèrent à *Nandubesa* au Katanga. Ils y virent des lingots de cuivre qu'ils achetèrent et ramenèrent chez eux au pays de Sumbwa. *Kalassa* leur chef, se rendit au Katanga et se lia d'amitié avec le chef *Katanga*, le roi des mines, avec *Panda* le grand chef des *Basanga*, avec *Sampwe* qui commandait dans les monts Mitumba. Avec tous, il noua des relations commerciales fructueuses. Quelque temps plus tard, l'audacieux et avisé *Kalassa* retourna encore chez ses amis du sud-ouest accompagné cette fois par son fils *Ngelengwa* - le futur Mushidi ou Msidi ou Mchiré ou *M'Siri* - qu'il désirait initier à ces voyages mercantiles et qu'il délégua par la suite pour assurer la liaison avec les chefs du Katanga.

Le brave chef *Katanga* concéda au jeune M'Siri un emplacement au bord d'une petite rivière afin qu'il pût s'y établir avec ses gens. M'Siri s'y fit rejoindre par deux de ses frères, par quelques-uns de ses parents et par des guerriers de sa race, dévoués corps et âmes. On nomma cet emplacement *Lutipula*: ce fut l'embryon de l'empire de M'Siri.

Le jeune chef des Bayeke était un guerrier valeureux. Il ne tarda pas à se distinguer en commandant des expéditions punitives pour le compte des fournisseurs de son père; à chaque victoire le nombre de ses esclaves augmentait et les crânes de ses ennemis décoraient en plus grand nombre sa résidence. Le chef *Katanga* fut tout heureux et tout fier de lui donner sa fille en mariage. Mais quand son beau-père mourut subitement, M'Siri fut accusé de l'avoir empoisonné avec la complicité de son neveu; il dut s'enfuir chez le chef voisin *Panda* qui l'accueillit comme un fils et en fit son successeur.

Par des victoires répétées M'Siri va, dès lors, ériger son empire. Il défait les fils de Katanga, extermine les guerriers du célèbre chef *Kazembe* qui résidait sur la rive droite du Luapula, met fin aux razzias des Baluba.

Par l'intimidation et des manœuvres habiles, il accroît encore le nombre de ses vassaux. Sa domination s'étend au nord jusqu'à la Luvua, à l'est jusqu'au lac Moëro et au Luapula, à l'ouest jusqu'au Lualaba et au sud jusqu'aux crêtes qui partagent le bassin du Congo de celui du Zambèze.

Cet empire n'avait d'autre nom que celui de M'Siri: «Mushidi's empire » ou « M'Siri reich ». Quand les financiers européens commençèrent à s'intéresser à cette région, ils l'appelèrent «Katanga ».

Des Swahili de la côte orientale exploitaient les gisements de cuivre de *Kambove*; M'Siri les persuada... de regagner la côte. En partant, ils lui auraient prédit qu'un jour un Blanc viendrait de l'Est pour lui « manger son or ».

Le Royaume de M'Siri était tout entier basé sur l'autorité du chef et sur la force. Pour avoir cette force, le potentat s'était attribué le monopole de tous les commerces qui pouvaient se faire en son temps: ivoire, sel, fer, cuivre et esclaves. Ses sujets et ses vassaux lui versaient leur ivoire, les mines lui procuraient le sel, le fer et le cuivre; ses combats et ses razzias lui fournissaient un nombre toujours croissant d'esclaves. Il trafiquait de ces produits avec les Arabes de l'Est, l'Unyamwezi, l'Uganda, le Zambèze, l'Angola et même les comptoirs portugais de la côte atlantique. Il parvenait ainsi à se procurer des armes, des munitions, de la poudre et toutes sortes d'articles de traite. Son harem était imposant. Tous ses gouverneurs et notables devaient lui confier soit une sœur, soit une fille dont il faisait non seulement son épouse (on lui comptait 500 à 700 femmes), mais surtout un otage pour maintenir ses sous-ordres dans l'obéissance. Il avait même épousé une mulâtresse, *Maria da Fonseca*, qui voyageait avec son oncle Honjo, métis portugais. C'était la nièce d'un nommé Coimbra, trafiquant bien connu de la côte.

Bunkeya, sa capitale, comptait 20.000 habitants; ses guerriers étaient au nombre de 10.000 dont 3.000 armés de fusils; il avait deux secrétaires arabes, était très riche et se croyait tout permis. Il rêvait même d'épouser une femme blanche et avait envoyé une ambassade au Gouverneur de St-Paul-de-Loanda pour lui demander la main d'une de ses filles.

Se croyant l'égal des Européens, il refusa toujours de signer le moindre traité avec eux. Il leur interdit même de visiter son royaume faisant une exception en faveur des deux premiers qui se présentèrent

à sa Cour, les Allemands *Reichard* et *Böhn* partis de Mpala le 1^{er} septembre 1883 et arrivés à Bunkeya le 20 janvier 1884. Böhn étant décédé au cours d'une reconnaissance vers le sud, Reichard ne dut la vie qu'à un départ précipité et à son audace, car il fut contumuellement attaqué par des lieutenants de M'Siri.

En 1884, *Capello* et *Ivens*, officiers portugais qui voulaient rejoindre le Mozambique en venant de la côte Atlantique, se virent refuser l'autorisation de traverser le Katanga.

En 1890, *Alfred Sharpe*, officier de la South Africa Co, envoyé chez M'Siri par la « Chartered » et Cecil Rhodes et qui y arriva aidé par l'Arabe Abdallah, neveu de Tippu-Tip, dû s'en retourner à Abercorn, par la route qu'il avait prise pour venir. *Le Marinel*, commandant la première expédition de l'Etat Indépendant du Congo, qui arriva à Bunkeya le 18 avril 1891 n'eut pas plus de succès: un incendie, machination de M'Siri, avait détruit tout son dépôt de munitions.

Seuls des missionnaires protestants anglais avaient, le 14 février 1886, reçu l'autorisation de s'installer près de Bunkeya mais ne pouvaient en bouger. M'Siri se servait d'eux pour correspondre avec les Européens et les traitait comme ses esclaves blancs ainsi qu'il les appelait d'ailleurs. Il avait chargé le *Rd. Arnot*, rentrant en Europe en 1888, de lui ramener une femme blanche.

Depuis quelques années, M'Siri, qui se faisait vieux et était malade, ne quittait plus son harem et laissait à ses fils et lieutenants le soin de veiller à la sécurité des frontières.

Sur ce qui se passait dans le harem, René J. Cornet écrit: « Privé du spectacle des victorieuses hécatombes qui ensanglantaient les champs de bataille, M'Siri s'était adonné, dans ses résidences, à des cruautés perverses qui seules parvenaient encore à exalter ses sens séniles. Son ardeur guerrière s'était muée en férocité sanguinaire et en sadisme. D'horribles atrocités froidement perpétrées par un immonde vieillard avaient, petit à petit, remplacé les actions d'éclat accomplies autrefois dans le feu des combats par le chef invincible.

Le nombre des victimes augmentait chaque jour et le tyran les martyrisait avec une effroyable imagination; femmes enfermées dans un enclos avec de féroces molosses et dont on ne retrouvait que les os quelques jours plus tard; victimes enfouies en terre, debout, vivantes, la tête seule émergeant encore et mourant ainsi, dans des souffrances

terribles, sous les quolibets des bourreaux; crimes sadiques sur ses propres femmes; malheureux à qui on enfonce des coins de bois entre les côtes et dont on arrache le cœur afin que M'Siri lui même puisse en sucer goulûment le sang et le projeter de ses lèvres sur ses courtisanes, qui doivent interpréter ce geste comme un honneur et une marque d'affection; cœurs humains jetés tout palpitants encore dans les vases de « pombe » (bière indigène) dont toute la cour se délecte ensuite ; homme attaché à un arbre et à qui, lorsqu'il hurle de faim, on donne à manger, ses propres oreilles, son propre nez, son propre bras et qui meurt après s'être dévoré lui même ».

A Bunkeya d'abord, dans tout le pays ensuite, c'est la terreur. La haine grandit, muette et implacable, parmi les populations autochtones contre le monstrueux despote Bayeke et tous les êtres de sa race.

Les vassaux s'arment en pillant les caravanes qui viennent à Bunkeya, le tribut n'est plus payé, les mines sont désertées. Les chefs Basanga, à la nouvelle qu'au cours d'une beuverie une des filles de leur chef Panda, épouse de M'Siri, avait été assassinée, se révoltent, massacrent les Bayeke qui se trouvent sur leurs terres et profitant du fait que l'armée de M'Siri est engagée dans une lutte à mort contre les Baluba, marchent sur Bunkeya qu'ils incendient en partie.

C'est alors qu'arrive l'expédition Delcommune, le 6 octobre 1891. Delcommune n'obtient aucun succès mais, profitant de l'anarchie qui règne dans les Etats du despote, il fait une reconnaissance dans le sud au grand mécontentement de M'Siri. Voici le portrait que fait Delcommune du chef M'Siri, tel qu'il le vit à cette date: « sa vieille figure couverte de rides était plutôt celle d'un chimpanzé que d'un être humain. Mais ce qui attirait tout de suite l'attention c'était le développement excessif de son front qui s'élargissait au dessus de deux petits yeux d'une vivacité extrême constituant la partie la plus remarquable de cette tête phénoménale ».

Le 14 décembre 1891, arrive à Bunkeya le Capitaine *Stairs*, d'origine canadienne, commandant une expédition de la Cie du Katanga. L'acte général de la conférence de Berlin (1885) avait constitué l'Etat Indépendant du Congo et le Katanga était inclus dans les limites de cet Etat, mais il fallait reconnaître le pays, l'occuper, y supprimer la traite et se concilier les chefs. Le Capitaine *Stairs*, voyant l'état dans lequel se trouve la région, l'hostilité croissante des indigènes envers le monstre qui les dominait, apprenant les atrocités auquel celui-ci se livre et constatant que les pieux de l'enceinte de Bunkeya sont couverts de crânes dont quelques-uns dénotent un crime datant de quelques jours, songe d'abord à déposer le tyran. Toutefois,

il veut accomplir régulièrement sa mission et a deux entrevues avec M'Siri à qui il remet les cadeaux d'usage. Devant l'arrogance du chef, il ne peut s'empêcher de lui faire publiquement les reproches qu'il mérite pour sa conduite sanguinaire. M'Siri se retire alors à 1 h de marche de Bunkeya chez une de ses femmes, la nommée *Kampwa*. Le lendemain, Stairs envoie le Capitaine *Bodson* (Belge), un de ses adjoints, pour ramener M'Siri à Bunkeya. Bodson, menacé par M'Siri, abat celui-ci à coups de revolver et est abattu, à son tour par un des fils de M'Siri, le nommé *Masuka*. Au lieu d'anarchie et de révolte, la mort du tyran ramène le calme dans le royaume et le fils et successeur de M'Siri, *Mukanda Bantu*, investi comme chef, fait sa soumission à l'Etat et arbore le drapeau bleu étoilé d'or.

Le Capitaine Bodson, tué à Bunkeya le 20 décembre 1891, repose toujours à 200 m de ce qui fut le village de la mulâtresse Maria da Fonseca, épouse du fameux M'Siri. Cet épisode tragique a fait crouler pour toujours l'empire d'un potentat nègre qui fut parmi les plus puissants mais aussi parmi les plus cruels et les plus inhumains de l'Afrique Centrale.

LA CUVETTE CENTRALE ET LE FLEUVE

Tout l'attrait de cette immense partie du Congo réside, à défaut de sites agréables à visiter, dans la diversité des tribus qui la peuplent et les coutumes qu'elles semblent avoir conservées plus intactes que ne l'ont fait des groupements indigènes évoluant très rapidement sous l'influence d'un développement économique plus accusé.

Les Mongo en général.

Ces Mongo représentent le plus important groupement ethnique de la Province de l'Equateur; ils groupent les tribus localisées depuis le fleuve Congo, aux environs de Coquilhatville et du lac Léopold II à l'ouest, jusqu'au Lomami à l'est.

Dans les tribus de l'ouest, *Nkundu* et *Ekonda*, on trouve la même hiérarchie sociale des « *Nkuma* » : ce sont des notables investis d'une autorité tantôt politique et tantôt spirituelle. Les dignitaires, lorsqu'ils revêtent les costumes de leur rang, portent une tiare, le « *Montolo* » en raphia tressé; le reste de leur attirail se compose de peaux, couteau, baudrier et bâton de commandement spéciaux.

Chez eux aussi on trouve souvent des femmes, le corps enduit de poudre de ngula diluée dans de l'huile de palme, portant quantité d'amulettes, etc.; ce sont des femmes « *Zebola* », c'est-à-dire, soi-disant possédées par un esprit malfaisant. Elles sont confiées à des sorcières-

Kasai – Mweka.-

*Danseur
Mukuba
de Mushenge.*



Kasai – Mweka. – Mushenge. – *Le trône et le trésor du « Nyimi » (roi) des Bakuba.*





Kasai –
Kabinda.-

*Femmes
Baluba
décorant des
ustensiles en
courses.*

Katanga – Haut-Lomami. – *Danseurs Baluba.*





Katanga – Dilolo. – *Instrument de musique des Balunda, dénommé « Njimba ».*



Kasai –
Luisa.-

*Danseurs
Mikishi à
Ntulume
chez les
Basala
Mpasu.*



Equateur – Boende. – *Femmes Bakutu.*



Equateur – Bikoro. – *Notable « Nkumu » des Ekonda.*

Lac Léopold II. – Ohswe. – *Bakutshu - Booli. - Jeune homme portant le costume « Kanga ».*



Equateur. – *Danseuses Kundu.*

guérisseuses qui les munissent de talismans variés et les soumettent, parfois durant des mois, à diverses cérémonies d'exorcisme. Lorsqu'une « Zebola » est jugée guérie, elle exécute, au cours d'une grande réunion, une danse spéciale pour conjurer à nouveau le mauvais esprit.

Dans ces mêmes tribus Nkundu et Ekonda et leurs voisins des environs du lac Léopold II, des équipes d'hommes ou de femmes exécutent, à l'occasion de toute grande festivité, la danse très spéciale dénommée « *Bobongo* ». C'est une compétition chorégraphique (ou ballet en 3 parties) dans laquelle des équipes rivales provenant de villages différents s'affrontent. Le thème seul de la danse est fixe. Chaque équipe donne à ce thème l'interprétation la meilleure possible; c'est ce qui explique qu'un « *Bobongo* » demande une longue préparation. Les 3 parties du ballet sont: chants et danses, mouvements gymnastiques exécutés avec un ensemble précis et l'« *Ibulielo* », le clou de la fête, qui est l'exhibition publique d'une trouvaille tenue bien secrète. Certains *Ibulielo* rappellent plus ou moins des divertissements de nos kermesses comme balançoires, roues, toboggans, etc.

L'orchestre d'un « *Bobongo* » comporte plusieurs instruments nommés « *Bonkwasa* », bambous pourvus d'une ouverture garnie de crans; en raclant ces crans à l'aide d'un bâtonnet, on produit un son monocorde.

Un instrument caractéristique des Ekonda est le « *Longombe* », très grande guitare (ou harpe) à 5 cordes montée sur une grande caisse de résonance.

On trouve chez ces peuplades de belles armes de parade qui servent de monnaie coutumière et sont fabriquées par le forgeron indigène avec le fer tiré de minerais de la région au moyen de méthodes traditionnelles.

Les Bakutu

Chez les Bakutu de la région Bokungu-Ikela, des femmes portent une coiffure tout à fait spéciale: les cheveux rassemblés en fines tresses composent une coiffure carrée dressée au sommet du crâne; de plus elle est parfois soutenue par un cadre de bois recouvert de tissus.

Les tatouages de la tribu consistent en une suite de demi-cercles concentriques en relief, ayant leur centre à la base du nez; ils garnissent la moitié du front.

Les Bankutshu

Chez les *Bankutshu* de l'entre Sankuru-Lukenie, plus primitifs,

les femmes ont les cheveux enduits d'une pâte composée de charbon de bois pilé ou de poudre de Ngula et d'huile de palme; cette pâte épaisse leur fait un vrai casque.

Les Booli

Chez les *Bakutshu-Booli*, du sud-est d'Oshwe entre le Kasai et la Lukenie, les garçons à l'âge de la puberté subissent une période d'initiation marquée par une semi-réclusion et certains rites. Durant cette période ils sont appelés « Kanga ». A la fin de cette période ils revêtent des habits de fête très caractéristiques : un chapeau garni de longues plumes d'aigle-pêcheur, des bracelets de fibres tressées garnies de longues franges de raphia et dans le dos, sur la ceinture, une sorte de grande rose en feuilles de bananiers bien arrangées ; des grelots aux chevilles et des peintures corporelles au kaolin complètent l'ensemble.

Leurs tatouages sont, comme les Bakutu, composés de demi-cerces concentriques sur le front.

Les Dengese

Chez les *Dengese* du nord de la Lukenie, dans la province du Kasai, on peut voir une danse tout à fait spéciale, la danse du chef. Celui-ci, paré d'attributs nombreux, est porté sur un pavois. Des danseurs parés et peints exécutent une ronde autour de ce pavois.

Les Ngombe.

Beaucoup de villages de ces riverains du fleuve, aux environs de Lisala, possèdent leur troupe de petites danseuses, choisies parmi les fillettes encore impubères. Cette coutume semble empruntée aux Ngbandi de Banzyville - voir 2^e du présent chapitre.

Les Bwaka.

Les *Bwaka*, de la région de Gemena dans l'Ubangi, dont le tatouage consiste en une croix de gros pois ou de gouttelettes sur le front, attachent une grande importance aux cérémonies de la circoncision. Circonciseur et initiateurs revêtent des accoutrements peints en noir et blanc et consistant en une forte rondelle portée en bouche et couvrant la moitié du visage, des baudriers de bâtonnets peints; ils portent de grands et larges couteaux également en bois peint.